

AVANT-PROPOS

Jean-Claude Rolland

Lorsque nous parlons de la vie de l'A.P.F., ne nous méprenons pas sur l'usage que nous faisons là du mot « vie ». Ce n'est pas une métaphore. L'engagement personnel qui est requis de chacun d'entre nous, la gravité du projet que nous défendons, la rigueur intellectuelle et morale qui en est le prix font que nous consacrons à l'association un peu plus que de notre temps, de notre vie. Aussi devons-nous — devons-nous nous attacher à — déjouer tout ce qui viendrait miner la vitalité de l'institution, discorde, dissensions, narcissisme des petites différences, indifférence. Comme d'ailleurs, prendre soin d'éviter tout ce par quoi un groupe comme le nôtre pourrait artificiellement vivre, goût de l'expansion, leadership hiérarchique ou autoritaire, idéologie. Victor Smirnoff incarnait cette vision de l'institution analytique.

Sa mort nous fait prendre la mesure de ce qu'est la vie d'une association comme la nôtre. Lui parti, nous voici mutilés, orphelins, nous voici autres. D'abord parce que nous sommes dépossédés du bonheur que sa présence nous apportait. Je n'étais pas un familier mais combien de fois, parlant à des collègues ou amis, les ai-je vus soudainement se retourner, leur visage rayonner, et entonner un « Victor ! Salut Victor ! ». Le prénom, il est vrai, comme son patronyme, étaient en eux-mêmes enchanteurs, riches de promesses que l'homme tint au-delà de toute attente. Les hommes ne renoncent pas aisément au bonheur. Nous lui en voudrions presque de nous avoir laissés. Pourquoi maintenant ? Pourquoi si subitement ?

Vous ennuyiez-vous donc, Victor, avec nous ?

Et puis Victor Smirnoff était quelqu'un en qui chacun pouvait se reconnaître tel qu'il aurait aimé être lui-même. L'éventail de ses qualités offrait au rêve et à l'identification une palette suffisamment large : distinction, courtoisie, libre-pensée, gai-savoir. Pour moi, c'était son polyglottisme : comme je lui disais un jour, admirativement, qu'on disait de lui qu'il parlait si bien l'anglais, il me répondit : « Mais je suis des analystes français celui qui maîtrise le mieux cette langue. » De cette assurance sereine parce que sans triomphe, j'aurais bien été aussi preneur.

Consacrer à Victor Smirnoff ce numéro de *Documents et Débats*, c'est, ne nous le cachons pas, retarder l'épreuve de réalité. Rêvons, le temps de sa lecture, que notre affection n'est pas en peine. Car son deuil consommé, il nous faudra reconstituer notre communauté analytique, non pas sans lui, mais lui manquant, nous manquant. Autour de son ombre restaurer la vie associative que la mort d'un seul membre, la sienne comme celle de tout autre, met en péril... et en doute.

Mais Victor Smirnoff n'a pas laissé que des souvenirs et donc des nostalgies. Il a laissé une oeuvre et — ce qui est peut-être pour le mouvement analytique encore plus précieux — il a laissé des disciples à qui il a transmis la doctrine freudienne si fidèlement et authentiquement. Écoutons-les dire qui était Victor Smirnoff.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE*

Victor N. Smirnoff

La psychanalyse n'est pas à l'aise dans son histoire. Trop de faits s'y amoncellent, trop d'anecdotes. Trop de conflits. Trop de scissions. Trop de comptes à régler.

Une théorie née il y a un siècle, soumise à des remaniements constants. Des méthodes thérapeutiques en apparence rigides mais ayant inspiré des déviations aberrantes. Des analystes dont il semble que les querelles soient plus divertissantes que leurs discours. Une institution apparemment politisée à outrance — qu'on la juge trop autoritaire ou trop démocratique — mais dont les enjeux sont loin d'être évidents.

La psychanalyse est à la fois excessive et insaisissable. Ténébreuse affaire.

Depuis une dizaine d'années, nous sommes donc abreuvés d'ouvrages consacrés à cet aspect particulier de la psychanalyse, à savoir ce qu'on appelle son histoire.

Livres destinés à un public « éclairé », celui de l'*intelligentsia*, terme qui recouvre aujourd'hui tous ceux qui lisent les hebdomadaires dits d'information. Certains de ces ouvrages visent une clientèle plus restreinte, celle des lecteurs qui touchent de près ou de loin à la psychanalyse.

Quoi qu'il en soit, il faut remarquer que l'intérêt pour l'histoire de la psychanalyse s'éveille à un moment où la psychanalyse en tant que doctrine et méthode est à la fois communément admise mais aussi pour une bonne part aseptisée.

En cela, il serait possible d'établir un parallèle avec le succès qui accueille les ouvrages concernant une époque récente de notre histoire, dont l'évocation risquerait d'éveiller des sentiments pénibles mais qu'une perspective « historique » rend respectable — et permet de la remiser aux archives où dorment les affaires « classées ».

Si cela peut paraître assez commun en ce qui concerne l'histoire « politique » plus ou moins contemporaine, le phénomène est plus étrange, plus inquiétant lorsqu'il s'agit de l'histoire des idées, voire des sciences. Pour qu'une théorie scientifique ou un courant de pensée devienne

l'objet d'une recherche historique, il faut des circonstances particulières.

Il faut estimer, supposer — voire souhaiter — que les idées ou les théories dont on fait l'histoire ne sont plus actuelles, qu'elles sont « dépassées », désuètes, qu'elles appartiennent à un passé révolu. Pour tout dire, qu'elles sont devenues « lettre morte ».

C'est une façon comme une autre de tirer le rideau sur ce qui vient de quitter la scène. Une certaine façon de remercier, comme on remercie les vieux serviteurs, tout en leur rendant hommage. Merci et adieu ! Les vieux serviteurs sont souvent des empêcheurs de danser en rond : ils ont tendance à se prendre pour des directeurs de conscience.

Cet intérêt soudain pour l'histoire de la psychanalyse ne serait-il pas l'expression du désir de la mettre à la retraite ? Ecrire l'histoire, c'est essayer de dresser un bilan ou préparer une nécrologie qui remettrait le passé à sa place tout en réglant quelques comptes en passant.

Les analystes, comme tout le monde, ont des comptes à régler. Avec leurs détracteurs bien sûr mais aussi — et peut-être surtout — entre eux : vieilles zizanies, vieilles rivalités. Conflits théoriques, conflits institutionnels.

Ecrire l'histoire autorise, voire oblige, à apporter des révélations sur les *dramatis personae*. On connaît le regard cynique, cruel ou amusé, que les *butlers* anglais ont pour leur maître, *Remember Jeeves* ! Mais aussi les romans de Henry Green ou le merveilleux livre de Muriel Spark, *Not to disturb*. Les biographes et les historiens n'ont rien à leur envier sauf parfois leur talent.

Un autre objectif d'une recherche de la psychanalyse pouvait répondre au besoin de faire le point à un moment de son parcours.

L'extrême complexité et la diversité des théories analytiques, les arcanes de la formation et la « lourdeur » de l'organisation institutionnelle de la psychanalyse, mériteraient d'être examinés : aucune discipline ne s'est en effet dotée d'une organisation aussi complexe, n'a fondé autant de comités internationaux et locaux pour résoudre ses « problèmes » ; aucune science ne s'est trouvée devant une telle pluralité de directions de recherche, parfois inconciliables, et pourtant

* Paru dans *L'Écrit du temps*, n° 14-15, été-automne 87, La folie de l'histoire », Ed. de Minuit

confondues sous un même nom. Rares sont les courants de pensée à s'être trouvés aussi intimement mêlés à la vie intellectuelle, culturelle et scientifique de notre temps.

L'abord de cette histoire n'est pas aisé. L'historien venant de l'extérieur de la psychanalyse risque de ne pas saisir l'étroite intrication de la théorie, de la pratique et de « l'appareil » institutionnel, leurs enjeux et leurs objectifs respectifs.

Venant du sérail analytique, un historien — à la fois acteur et témoin de cette histoire — garderait forcément une certaine subjectivité selon sa propre orientation et les options qu'il défendrait. Qui songerait à l'en blâmer. Mais ce serait aussi pour certains l'occasion de régler des comptes, d'anciennes affaires de famille ou encore de se mettre au-dessus de la mêlée : deux façons de fausser les choses... Résignons-nous à tel ou tel défaut inévitable pour nous demander à quels obstacles se heurte l'histoire de la psychanalyse et quels enseignements elle pourrait nous apporter.

Il existe donc plusieurs façons d'aborder l'histoire de la psychanalyse. La plus fondamentale serait de l'envisager en tant que *Corpus théorique* et d'en montrer le parcours depuis la naissance de la découverte freudienne jusqu'aux modifications successives de cette théorie, tant dans l'œuvre de Freud que dans les travaux de ses épigones. Œuvre en constante élaboration : les nouveaux concepts que Freud introduit tout au long de son œuvre (que certains tiendront pour « hasardeux », je me réfère ici avant tout au débat soulevé par la pulsion de mort) ne le feront pas dévier par rapport aux hypothèses initiales qui furent les siennes. L'ensemble constitue une théorie certes complexe mais cohérente.

Il conviendrait de repérer les points de rupture qui furent à l'origine de l'efflorescence de diverses écoles créées par des analystes, qui au sens de l'orthodoxie freudienne peuvent être considérées comme dissidentes — la déviation marxiste de Wilhelm Reich, la prépondérance accordée aux facteurs sociaux par Karen Horney. Sans parler de ceux qui, à la suite d'une rupture radicale avec la théorie, furent écartés de la communauté analytique, tel Adler, Jung et d'autres.

Mais c'est à l'intérieur même du mouvement analytique qu'il s'agirait de saisir les effets de l'introduction de nouveaux concepts et de nouvelles entités cliniques, voire des modalités nouvelles de la pratique : Ferenczi, Melanie Klein, Bion, Lacan. Le tracé de la ligne de démarcation entre l'« orthodoxie freudienne » et les multiples théories qui s'y rattachent — ou s'en détachent — constitue une des difficultés auxquelles s'affronte depuis toujours la communauté analytique.

Il me paraît nécessaire pour éclairer ce propos d'évoquer trois phénomènes qui, pour ma génération du moins, ont marqué le cours des choses et qui me semblent exemplaires.

La première concerne *l'ego-psychology*. Vers les années cinquante, l'*Association psychanalytique américaine* (entendez celle des Etats-Unis) exerçait sur la psychanalyse une influence certaine. Ceci du fait de raisons complexes : l'émigration massive des analystes germanophones qui trouvèrent un accueil aux Etats-Unis, le nombre grandissant des membres de l'*Association américaine* et un certain nombre de facteurs économiques. L'A.P.A. occupait alors une place considérable dans le monde analytique. Elle représentait à elle seule, comme encore de nos jours, une bonne moitié des membres de l'Internationale. Malgré ce pouvoir « institutionnel » incontestable du groupe américain, la trinité « ego-psychologique » — Hartmann, Kris et Loewenstein — ne faisait pas véritablement figure d'une représentation mandatée de la doctrine analytique universelle.

Le second exemple nous est fourni par l'apparition des théories de Melanie Klein au cours des années quarante. En Grande-Bretagne d'abord, puis en Amérique latine et enfin en France, le « kleinisme » souleva des débats importants. En Angleterre, le conflit entre les disciples de M. Klein et ceux d'A. Freud prit un tour virulent et la menace d'une scission de la société britannique fut évitée d'extrême justesse, grâce au « middle-group ». Au-delà de l'agitation que ces théories purent provoquer dans telle ou telle société locale, il faut souligner que le retentissement de cette dispute se fit sentir dans la totalité du monde analytique. L'opposition des « freudiens » aux théories de M. Klein — particulièrement autour de la dualité pulsionnelle (libido/pulsion de mort) et la fantasmatisation de l'Edipe précoce — secoua durement toute la communauté analytique et il n'est pas certain que ces difficultés se soient totalement apaisées. Le « kleinisme » est encore vécu aujourd'hui comme une enclave dans le monde analytique, sans que Melanie Klein n'apparût jamais comme revendiquant un « leadership » sur le plan mondial.

Le troisième exemple nous concerne de plus près. En France, J. Lacan réunit autour de lui un groupe analytique qui se sépara de la Société psychanalytique de Paris et devint rapidement la Société française de psychanalyse, qui ne fut pas reconnue par l'I.P.A. en tant que société affiliée. Le conflit institutionnel, aigu et violent au départ, fut ressenti jusqu'à la mort de Lacan — comme un événement capital sur la scène analytique française. Si le conflit institutionnel impliqua effectivement l'I.P.A., il est difficile de considérer que le lacanisme soit devenu pour autant un problème menaçant l'unité du mouvement mondial : il n'atteignit ni les Américains du Nord, ni les autres sociétés

européennes, et resta relativement enkysté dans le domaine français, même s'il acquit une certaine audience en Amérique latine. Le débat (si on peut considérer qu'il y eut même un véritable débat) fut une affaire française, et si l'I.P.A. fut amenée à prendre parti, ce fut davantage un arbitrage en faveur de la Société psychanalytique de Paris qu'un enjeu à l'échelle de l'analyse mondiale.

J'évoque ces trois situations pour mettre en évidence que le débat doctrinal et les problèmes institutionnels, tout en étant très intimement liés, peuvent produire, en fait, sur le plan institutionnel, des conséquences fort différentes.

Il y eut en France en 1963 une autre affaire analytique, en apparence institutionnelle, celle qui scinda la *Société française de psychanalyse* en *École freudienne* et *Association psychanalytique de France*. Il n'est pas de mon propos de me joindre à la polémique, aux accusations et aux justifications de part et d'autre, qui ont beaucoup réjoui le public. A l'origine de cette scission, des raisons multiples, d'ordre personnel et doctrinal, dont l'enjeu apparent fut la reconnaissance de la SFP par l'Association internationale. En fait, les facteurs du conflit furent multiples et devinrent plus vifs au fur et à mesure du déroulement de cet épisode. Aux conflits personnels et aux séquelles transférentielles, aux rivalités et aux ambitions, aux oppositions doctrinales, il conviendrait de joindre les raisons d'ordre historique qui ont donné au mouvement analytique en France son allure spécifique (1). Ce qui peut nous intéresser ici serait plutôt du côté des conséquences.

Loin d'affaiblir le mouvement analytique français, l'existence de trois sociétés (deux reconnues par l'IPA, l'autre restant totalement à l'écart) a à la fois renforcé l'intérêt et l'attrait pour la psychanalyse et donné aux trois groupes le désir de marquer leur originalité. En fait, l'appartenance ou non à « l'Internationale » n'a pas joué un rôle déterminant, l'enjeu institutionnel s'effaçant loin, derrière les intérêts et le style spécifique à chacun des groupes.

Si la scission peut avoir renforcé le côté doctrinaire, monolithique du « lacanisme », il faut remarquer qu'à l'A.P.F., les travaux et recherches ont été le fait de théorisations individuelles, selon des directions fort différentes les unes des autres.

Il conviendrait de se demander quel rapport s'instaure entre la structure interne de chaque institution et surtout quelle place elle fait à un « Maître » — et les possibilités inventives de ses membres. C'est déjà entre l'autorité théorique et la tolérance à l'égard des apports individuels de ses disciples que Freud eut à naviguer.

La cohérence interne d'une Société semble dépendre avant tout de l'éthique qui s'élabore comme la sienne plutôt que d'un appareil directorial intransigeant. Cela pourrait être un des fils à suivre pour comprendre l'histoire de la psychanalyse.

L'histoire de ces divergences fait partie intégrante de l'histoire de la psychanalyse. Autour d'elles s'organisent des débats dont les enjeux théoriques sont d'une importance fondamentale, qui se manifeste par des conflits au sein de la communauté analytique, mais il est peu probable qu'un public plus large puisse y trouver autre chose que l'aliment d'une certaine curiosité. Les dissensions qui s'instaurent autour des problèmes théoriques et techniques restent généralement un débat interne. Mais elles peuvent prendre une certaine ampleur lorsque des positions « hétérodoxes menacent les fondements de la doctrine freudienne. Sinon seuls quelques éclats plus violents franchissent parfois les barrières feutrées de l'institution, à l'occasion des comptes rendus d'un Congrès international ou lors de la parution de tel libellé particulièrement virulent, mettant en cause telle ou telle personnalité du monde analytique.

Ceci nous amène une autre optique de l'histoire de la psychanalyse envisagée sous l'angle des *institutions psychanalytiques*. La psychanalyse, théorie et méthode, ne pouvant se reconnaître dans aucune discipline existante, avait dû se créer ses propres institutions qui, à la fois lieux de formation et sociétés savantes, assurent un double rôle. Tâches d'enseignement et tâches de recherche, afin de transmettre la théorie analytique, d'assurer la formation pratique et l'enseignement au sein d'une communauté dont les membres partagent une même doctrine, une même méthode et dont chacun d'eux s'est soumis à une même expérience, celle de l'analyse personnelle. Chaque institut est autonome et, de ce fait, possède son propre « appareil » administratif, sa propre organisation scientifique et fixe ses propres normes de formation (dans le cadre des usages qui restent plus ou moins stables depuis 1940).

Si des différends théoriques affectent la communauté analytique tout entière, la vie institutionnelle est parcourue de soubresauts d'une autre nature. Les conflits surgissent du fait de questions d'ordre pratique qui concernent, par exemple, les modalités et les critères de choix lors de l'admission de nouveaux candidats, l'organisation de l'enseignement, la mise en place des activités scientifiques et de recherche. Questions dont l'apparente banalité recouvre en fait des options fondamentales quant au sens de la pratique des supervisions, de l'analyse dite de formation, qui touchent à la transmission même de la psychanalyse.

Il va de soi que sur ces options — toujours justifiées et toujours discutables — on trouve

d'une société à l'autre, et souvent au sein de la même société, des prises de position fort différentes.

Il est difficile de parler ici de « théories », car de nombreux facteurs conjoncturaux interviennent pour adopter telle ou telle stratégie, selon les conditions culturelles et sociales qu'occupent les différentes sociétés, dans tel contexte local ou national, selon les tendances qui visent à préserver des principes traditionnels ou la volonté de mettre à l'épreuve des modalités nouvelles qui semblent plus adaptées à l'éthique analytique de tel ou tel groupe.

Il est facile de constater que beaucoup de conflits institutionnels éclatent à l'occasion d'actes qui paraissent aussi banals que des révisions des statuts ou des règlements intérieurs, de l'introduction de nouvelles modalités de fonctionnement — questions de « politique générale » mais aussi questions de personnes.

Il faut s'entendre sur ce que j'entends ici par institution : je ne parle en l'occurrence ni de l'*Association internationale*, ni de la *Fédération européenne de psychanalyse*, mais des sociétés ou des instituts de psychanalyse ayant un fonctionnement autonome et qui déterminent, dans le cadre général des coutumes analytiques, des modalités qui leur paraissent nécessaires pour régler les problèmes institutionnels. Groupes plus ou moins clos sur eux-mêmes et où les relations entre les membres sont forcément prises dans un réseau complexe de relations personnelles, avec leurs amitiés, leurs rivalités, leur hiérarchie et leurs positions. Et donc soumis au jeu des facteurs inconscients, des « transferts », qui sous-tendent la vie du groupe.

Quoi d'étonnant que la saga de la dynastie viennoise passionne davantage que les austères disputes doctrinales ? L'institution analytique a les traits d'une affaire familiale avec ses traditions, ses intérêts, ses problèmes de succession et d'héritage. Les alliances et les querelles y prennent rapidement une allure passionnelle et les crises, fréquentes, pimentent ou assombrissent le cours des jours et des années.

Derrière ces dissensions dont les enjeux, vus du dehors, peuvent paraître insignifiants ou mesquins, se joue, comme dans toute famille, une autre partie, plus primitive et plus implacable.

Il est évident que leur histoire familiale intéresse les membres des sociétés analytiques. Si certains d'entre eux déclarent que ces péripéties leur sont indifférentes, on peut y lire comme une dénégation ou encore la crainte qu'à trop s'en mêler, on risque l'avoir à prendre parti et de s'attirer ainsi quelques désagréments. Voire qu'à trop s'y frotter, on risque d'apprendre quelques secrets de famille qu'on aurait préféré ignorer. L'enjeu est parfois de taille.

Ainsi, si l'histoire de toute institution est marquée par ses origines, il en est tout particulièrement ainsi de celle de l'institution analytique dont la naissance est plus repérable qu'aucune autre. Voilà qui nous oblige à un détour. Ou plutôt à un retour aux sources.

Avant l'institution, Sigmund Freud. Rien n'est compréhensible de l'histoire de la psychanalyse — que ce soit la théorie, l'institution ou le mouvement — si l'on ne cherche pas à saisir la pensée et l'intention de son fondateur. Plus peut-être sa pensée que sa vie, encore qu'elles apparaissent aux yeux d'un analyste comme indissociables ou du moins intriquées.

Historiquement, la figure de Freud est déterminante à double titre : découvreur de l'inconscient et fondateur du mouvement analytique. Une immense littérature est consacrée à Freud, le maître, le créateur, le libérateur, l'iconoclaste, et elle fait apparaître à quel point son œuvre et sa vie sont consubstantielles. Une vie, banale comme toute vie : la famille, les disciples, le combat, la maladie, l'exil, la mort. Freud, sa vie, son œuvre. Entre les deux, en filigrane, l'inconscient.

Mais sans connaître l'histoire de Freud, pourrions-nous lire son œuvre de la même façon ? Certains le prétendent : le texte, le texte seul. Je ne partage pas leur avis. Je crois même que Freud n'aurait pas souscrit à une telle formule. Même s'il écrit en 1935 : « Mon autoportrait montre comment la psychanalyse devient le contenu de ma vie et... que rien de ce qui m'est arrivé personnellement ne mérite d'intérêt si on le compare à mes relations avec la science (2). » C'était après tout une affaire d'appréciation personnelle. Même si l'on considère que son œuvre est plus « importante » que sa vie, il semble difficile de les séparer, ne fût-ce que par l'utilisation « scientifique » qu'il fit de sa vie pour servir de matériau à son œuvre.

On peut établir une corrélation étroite entre les mots et les choses, les concepts et les représentations, les moments de la vie de Freud et sa réflexion (3). Freud a lui-même placé la psychanalyse dans la perspective d'une double histoire : celle de sa vie et celle que, très vite, il organisa et qui s'organisa autour de lui. Il fut l'instigateur d'un *mouvement* à la fois conceptuel et institutionnel.

En 1937, en écrivant la troisième partie de ce qui allait devenir *Moïse et le monothéisme*, il consacra quelques pages au « concept Grand Homme » — *der Begriff Grosser Mann* — terme dont il dit qu'il est utilisé de manière floue et arbitraire pour désigner la « grandeur ». Il cherche à le définir : « ce "grand homme" », constate Freud, « exerce sur son entourage une double influence par sa personnalité et par l'idée qu'il défend. » Je serais tenté d'ajouter à cette définition une

troisième caractéristique : il est aussi celui qui infléchit l'histoire et lui imprime une nouvelle direction, un *sens* nouveau.

Le caractère « révolutionnaire » de la théorie analytique n'inscrit pas celle-ci dans l'histoire des sciences, mais dans l'histoire de l'humanité.

Si la théorie est freudienne, l'institution l'est aussi. Cette institution a été voulue par Freud, créée en tant que cadre indispensable à la survie de l'analyse. Autrefois attaquée de toutes parts, celle-ci est aujourd'hui revendiquée par n'importe qui au nom de n'importe quoi : deux façons d'essayer de la faire disparaître, de la dissoudre, de la phagocyter.

Dans ce sens, l'institution analytique a permis, à n'en point douter, de garder à l'analyse son autonomie et de préserver son propre espace, tout en s'accommodant des multiples courants dont elle est traversée. L'histoire de l'institution et des vicissitudes qui furent les siennes témoignent des difficultés de ce parcours.

Lors des premières secousses, se plaçant sur le plan théorique, Freud trancha nettement : les déviations théoriques furent réglées par la sécession pure et simple des contestataires, Adler et Jung. En 1914, lorsque Freud rédige (« fumant de rage » dit Jones, *fuming with rage*) sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, il peut écrire : « La psychanalyse est ma création — *Schöpfung* — ... nul mieux que moi ne peut savoir ce qu'est la psychanalyse (4). »

Si une telle solution radicale fut possible dans la mesure où elle mettait fin à une contestation qui amputait la théorie analytique d'un de ses principes les plus essentiels, il a fallu par la suite, lorsque les discussions portèrent sur des points théoriques plus subtils, engager des débats et accepter des innovations et des apports, même si Freud ne partageait pas pleinement les nouvelles prises de positions. C'est là qu'apparurent des conflits internes, moins radicaux peut-être, mais aussi plus délicats à régler, comme le prouvent par exemple les rapports de Freud et de Ferenczi.

Considéré pendant très longtemps par Freud comme son fils spirituel, les malentendus entre eux allèrent augmentant au cours des années. Il serait erroné d'interpréter ce conflit entre le « Maître » et son disciple longtemps préféré comme une stricte divergence d'opinion théorico-pratique. De part et d'autre les passions n'étaient pas absentes et l'on pourra sans doute mieux en apprécier la véritable dimension lorsque nous disposerons de la correspondance entre les deux hommes.

Il est clair que si une rupture totale fut néanmoins évitée, c'est que Freud représentait le *fondateur* de la psychanalyse et que, le reconnaissant comme tel, Ferenczi — malgré tout — lui resta fidèle. Tout fondateur porte le signe

d'une *imago* paternelle, dépositaire de la Loi et du savoir. Mais de ce fait même, une telle place devient l'enjeu d'une lutte pour le « pouvoir ».

Lorsque Freud esquissa, dans *Totem et Tabou* (paru, remarquons-le, l'année qui précéda l'*Histoire du mouvement psychanalytique*), son hypothèse de la naissance de la civilisation et de la constitution des premiers groupes sociaux, on considéra pendant très longtemps que ce n'était là qu'une « fable anthropologique », allégorie, voire métaphore.

Il semble de nos jours que son hypothèse ne soit pas forcément à jeter aux orties : le meurtre du maître de la horde, la rivalité des frères, la lutte pour s'approprier le pouvoir — pouvoir « politique », pouvoir sexuel — pourrait bel et bien avoir démontré leur réalité anthropologique.

En fait, peu nous importe, l'essentiel étant de pouvoir reconnaître, dans l'institution analytique, les éléments que Freud décrit dans la famille primitive. D'autant plus, comme nous venons de la voir, que le « clan » analytique possède en la figure de Freud un véritable « père » fondateur. Un père qui se situe bien au-delà d'une figure emblématique comme le voudrait la légende, mais en tant que la paternité marque, selon Freud, une victoire du psychique — *Geist* — sur la *Sinnlichkeit*, la sensualité. Père-fondateur donc au sens d'être le maître de la pensée et de la parole, de détenir le pouvoir absolu du savoir sur l'analyse : « Nul mieux que moi ne peut savoir... »

De ce fait se pose à toutes les sociétés analytiques la question de l'origine et de l'arbre généalogique. Si la place de Freud est marquée sans hésitation possible en tant qu'ancêtre de tous les analystes, et son œuvre reconnue comme le texte fondateur de notre discipline, les choses sont beaucoup moins simples dès la « deuxième génération ».

Par qui et comment s'est trouvé transmis le message freudien ? Notre origine et notre héritage sont-ils aussi assurés qu'on veut bien le dire ou le croire ? Par quelles filières, avec quelle distorsions s'est faite cette transmission : Ferenczi, Jones, Abraham, Melanie Klein, Hartman, Lacan ?

Les dauphins, les héritiers (qui les nomme ?) revendiquent chacun leur part. Même la division du royaume ne met pas fin à cette rivalité. Car il s'agit moins de régner sur un territoire que de réclamer la légitimité. Chacun prétendant à une plus stricte fidélité à la Loi, à une interprétation plus ferme de la doctrine, à une lecture plus précise du texte.

Arbre généalogique complexe et parfois confus. La disparition ou le meurtre symbolique du père, par l'altération ou l'affadissement qu'on fait peu à peu subir à l'œuvre, risque un jour d'en faire un ancêtre mythique.

L'histoire des institutions se préoccupe souvent davantage des déchirements et des affrontements que du sens (politique ou doctrinal) qui les sous-tend. La polémique qui s'engage à propos de la théorie se déroule comme, voire aboutit à, des conflits institutionnels, divergences, scissions, ruptures, exclusions. Comme si l'histoire de la psychanalyse n'était qu'une succession de malentendus, de combats. L'écriture même de cette histoire peut être utilisée comme un moyen polémique dans ces conflits. Ceux qui écrivent l'histoire de l'analyse, davantage chroniqueurs qu'historiens, deviennent à leur tour acteurs dans ces mêmes conflits.

En dénonçant à qui mieux mieux les « traîtres » et les « imbéciles » (chacun a les siens), l'histoire des institutions analytiques apparaît aux yeux des profanes comme une suite d'incidents quelque peu ridicules, anecdotes burlesques ou mesquines où se découvrent l'envie, la perfidie et le copinage : questions de préséance, manœuvres frauduleuses, intrigues médiocres, préjugés sournois.

Ainsi les « Histoires de la psychanalyse » — et la moisson est abondante — s'en tiennent généralement à la chronologie et à l'enchaînement des événements, qu'elles soient rédigées dans un style factuel ou sous forme de « documents », voire avec une certaine verve. On dira alors qu'elles se lisent « comme un roman », compliment ambigu...

Mais quels que soient le style et le talent de ces œuvres, les péripéties de ces *Guerres de Cent Ans* ou autres *Rois maudits*, elles restent le plus souvent réduites à un récit, aussi exact et minutieux qu'il soit. Dans la profusion d'un matériel qui va s'élargissant avec les années, il devient de plus en plus difficile de percevoir les lignes essentielles. A s'en tenir au ras des institutions, il n'y a à glaner — aussi intéressant que ce soit — que l'accessoire. L'anecdote prend le pas sur les enjeux sous-jacents. Car il est vrai que les conflits institutionnels reconnaissent des causes multiples où les divergences doctrinales se mêlent aux antagonismes les plus variés.

En outre, si l'histoire de la théorie est peu ou prou réservée à ceux qui touchent de près à la psychanalyse, l'histoire des institutions semble attirer un public beaucoup plus large. Signe des temps : l'intérêt pour l'analyse, vif naguère, se trouve relayé par la curiosité portant sur les mœurs, les querelles et les affaires des analystes. La tribu analytique est à la mode et l'histoire de l'institution riche en péripéties.

C'est pourquoi il convient de s'interroger sur ce soudain et vif intérêt pour l'histoire de la psychanalyse. Ce n'est pas forcément un bon signe, ni le signe d'une renaissance de cette discipline, qui depuis quelque temps trouve de plus en plus de détracteurs. Loin d'être un retour aux sources, cet intérêt pourrait bien évoquer une figure contemporaine de la résistance à l'analyse.

Je dirais même que la psychanalyse est dévoyée par l'historicité qui occulte le contenu conceptuel et le contenu inconscient au profit d'une « anecdotique », faits et chroniques diverses, avant de paraître en bandes dessinées.

L'engouement actuel pour l'histoire de la psychanalyse apparaît comme une façon de se détourner de ce qui semble être l'essence même de notre discipline, à savoir la métapsychologie.

Résistance au vif de la psychanalyse. A moins que cet intérêt pour l'histoire ne soit — de façon intentionnelle ou non — une véritable opposition à la psychanalyse elle-même. On soupçonne que beaucoup de lecteurs, plus ou moins profanes, trouvent dans de tels ouvrages des arguments pour dénigrer les praticiens et, à travers eux, l'ensemble de l'apport psychanalytique.

Les querelles, les problèmes auxquels les psychanalystes se heurtent, ne sont-ils pas les preuves, très attendues, de ce manque de sérieux qui disqualifie la recherche scientifique et la méthode thérapeutique ? La véritable jubilation avec laquelle fut reçu dans la presse et dans le public le « cas Spielrein » (5), où ni Freud ni Jung ne jouèrent un rôle bien glorieux, est un excellent exemple de cette animosité librement flottante (y compris dans les cercles analytiques) à l'égard du « Grand homme ». La désidéologie, quel soulagement !

L'histoire de la psychanalyse est ainsi en passe de devenir une spécialité, voire une nouvelle institution. La création d'une *Association internationale d'histoire de la psychanalyse* en est un symptôme. Un congrès qui vient de se tenir à Paris n'eut rien de plus urgent que de juger les indignités de certains collègues qui liquidèrent l'analyse sous la férule du national-socialisme. Episode tragique, sordide, qui méritait d'être connu, car il fait, hélas, partie de notre histoire. Ce qui me paraît cependant remarquable, c'est l'empressement des journalistes et autres commentateurs, et la publicité qui fut donnée à cet événement. On pouvait se douter que la psychanalyse — même martyrisée — n'en sortirait pas indemne aux yeux du public.

Ce serait une erreur de vouloir identifier l'histoire de la psychanalyse avec celle de l'institution analytique, erreur communément commise. Mais il est exact qu'entre les options théoriques, les relations personnelles entre les

membres du groupe et l'histoire de la vie institutionnelle s'établissent des rapports très étroits.

Il serait important, pour mieux comprendre la vie institutionnelle, de pouvoir préciser les liens qui existent entre l'idéologie (au sens large du terme) de tel ou tel analyste, ses prises de positions doctrinales et leur retentissement sur l'histoire de l'institution.

Comment, par exemple, les options politiques font que tel analyste adhère à une certaine éthique analytique.

De quelle façon la croyance religieuse (ou l'agnosticisme) infléchit la théorisation de tel ou telle.

Quelles ambitions, quels préjugés conditionnent son adhésion à telle politique de formation ou modalité de « sélection » plutôt qu'à une autre.

Dans quelle mesure les amitiés, les animosités, les complicités culturelles, la fascination ou l'envie vont décider des manœuvres institutionnelles.

Quel conformisme ou quelle révolte peuvent mener à prendre parti pour telle conception concernant la formation ou l'enseignement.

Mais aussi il faudrait ne pas faire l'impasse sur ce qu'il en est de la relation de chaque analyste avec la figure du « fondateur » : quelle identification, idéalisation, fidélité, dépendance, l'analyste éprouve-t-il à l'égard de la personne et de l'œuvre de Sigmund Freud ?

On néglige souvent de prendre en considération ce qui se joue en réalité sur le plan des conflits inconscients, créés du fait de l'extrême complexité de structure des institutions archaïques, claniques ou familiales. Tout ce qui s'y trame du fait de la dépendance, de l'accession progressive à l'autonomie ; des situations transférentielles endogamiques (pour ne pas dire plus) entre analystes et analysés, entre les superviseurs et les analystes en contrôle ; des rivalités fraternelles, de la hiérarchisation des fonctions, de la séduction et de la haine, du désir et du fantasme.

On décrit — quel paradoxe ! — le fonctionnement des sociétés analytiques comme si l'inconscient n'y avait aucune part.

On préfère se rabattre, pour expliquer les conflits, sur les « faiblesses », les idiosyncrasies des analystes, leurs histoires de cœur, leurs amitiés et leurs jalousies, leurs intérêts particuliers et leur mauvais caractère, leurs extravagances et leurs soucis. Un cran de plus et l'on envisage leurs disputes doctrinales, leurs conflits idéologiques, leurs incompatibilités et leurs ambitions.

Enfin, on en arrive à l'explication dernière, facile et réductrice : leurs luttes pour le pouvoir (6).

Or le pouvoir institutionnel est en fait dérisoire : quelques modifications des statuts ou du règlement intérieur, quelques brimades ou quelques distinctions, quelques faveurs accordées à tel ou telle pour quelque (obscur) fonction. Et de toutes façons l'essentiel n'est pas là.

La conquête du « pouvoir » n'est pas une affaire institutionnelle. L'histoire de la psychanalyse ne retient que le pouvoir de la pensée. Vu sous l'angle des vicissitudes de « l'appareil » institutionnel, le pouvoir est une illusion. Le seul pouvoir véritable est confié à celui ou ceux qui détiennent le pouvoir « spirituel », ceux qui occupent la place d'un « Maître à penser ». Celui qui symbolise une place qui est celle du « savoir », tout « supposé » qu'il soit, de l'intelligence et de l'autorité de la parole, du talent à entendre et faire entendre le discours inconscient. Celui en qui il serait possible de reconnaître le porte-parole d'une référence *éthique* de la psychanalyse.

Il faut en convenir : la place du fondateur n'est pas à prendre. Depuis la mort de Freud, le mouvement analytique — j'entends, par là, la communauté analytique prise dans sa totalité — n'a pas eu de Maître. Pourtant nombreux sont ceux qui aspirent à réaliser cette image où viendrait se mirer l'assomption identificatoire. De temps en temps apparaît, ici et là, une figure charismatique... mais le charisme est-il une qualité analytique ?

Seule la rivalité des descendants marque notre histoire. Il y a eu, dans tel ou tel pays, des fondateurs d'École — souvent au prix d'une réinterprétation de l'édifice freudien. Il y a eu partout des chercheurs émérites, des théoriciens érudits, des figures intellectuelles, des enseignants célèbres et admirés. Il y a eu des administrateurs efficaces et novateurs, des présidents respectés qui surent, grâce à leur passion, accroître l'activité de leurs Instituts et de leur société, animer la recherche et favoriser l'expansion. Il y a eu... et il y aura encore. Ils ont eu à se satisfaire de leur tâche au service du mouvement analytique. Quels que fussent leur compétence, leur dévouement à la « cause », leur passion et leur savoir, le monde analytique ne reconnaît en fait, comme référence, que celui qui fut le seul fondateur du mouvement.

Plus que les anecdotes, faits divers, événements (7) qui émaillent l'histoire de l'institution, ce sont les données que nous venons d'évoquer (qui, pour une bonne part, traduisent ce que j'appellerais « l'inconscient » de toute institution) qui devraient nous permettre d'éclairer une *des faces cachées* de notre histoire. Facteurs qui tiennent une place aussi importante que les éléments économiques, démographiques, statistiques, etc., dans l'histoire d'une époque ou d'un épisode « historique ». Ces facteurs ne sont pas *toute* l'histoire, mais contribuent

à lui donner un sens en permettant un autre déchiffrement.

Il y aurait en effet un autre axe selon lequel pourrait s'écrire l'histoire de la psychanalyse, qui serait de la considérer non comme l'agglomérat de nombreuses Sociétés dispersées à travers le monde, mais comme un *corpus idéologique* qui serait partie intégrante — mais pas toujours intégrée — dans le courant des « sciences de l'esprit » qui auraient à tenir compte de la dimension de l'inconscient.

Ainsi l'histoire de la psychanalyse deviendrait-elle la façon dont celle-ci s'est trouvée confrontée, voire affrontée aux divers courants de pensée qui cherchent à éclaircir la *conditio humana*.

C'est sans doute la partie la plus importante de l'histoire de la psychanalyse, là où elle fonctionne véritablement comme un *Mouvement*. On pourrait en chercher le sens historique au-delà des événements ou des conflits, des soubresauts et des convulsions, en tant que la psychanalyse s'est implantée dans la culture et dans les « sciences » comme une dimension inconnue jusqu'alors et pas seulement comme discipline scientifique.

Le terme « *die analytische Bewegung* », le mouvement analytique, fait son apparition chez Freud en 1914, moment où il écrit son « Histoire du mouvement analytique ». Écrit de combat. C'est, selon E. Jones, le texte le plus polémique que Freud ait jamais écrit. On peut, comme cet auteur, regretter l'usage de ce terme, qu'il trouve inadéquat, il paraît plus important d'essayer de le comprendre.

En soi, *Bewegung* est une désignation peu utilisée lorsqu'il s'agit d'une théorie ou d'un courant d'idées, aussi importants fussent-ils. La thèse de Darwin, aussi radicale qu'elle fût, contraire au dogme chrétien de la Création, humiliante pour l'anthropocentrisme, et aussi vifs que fussent le débat et la résistance au caractère scandaleux de la théorie évolutionnaire, ne fit pas du darwinisme un mouvement. Cette désignation ne fut pas davantage employée pour nommer un courant d'idées tout aussi universel qui traversa l'Europe au XVIII^{ème} siècle, l'*Aufklärung*, quel que fût le remue-ménage que provoquèrent ces Lumières.

Théorie évolutionniste. Courant philosophique. Si Freud a utilisé le terme « mouvement » et que ce mot est passé dans les mœurs, c'est bien en reconnaissance du fait que l'évolution historique de la psychanalyse présentait un caractère spécifique.

Le terme « mouvement » s'applique bien mieux à la sphère sociopolitique et désigne un ensemble complexe ou une idée, voire une théorie, qui débouche sur un engagement et une pratique. On parle ainsi du mouvement ouvrier vers la seconde

moitié du XIX^{ème} siècle lorsque les « travailleurs » s'organisent en groupe social, et mènent un combat pour mettre en question une structure économique, modifier les conditions de travail et obtenir la reconnaissance de leurs droits.

Une idée, une théorie, une croyance ne suffisent pas à elles seules à constituer un mouvement. Ainsi le « marxisme » ne devient mouvement qu'à partir du moment où il sert de fondement à l'organisation d'un projet révolutionnaire, et à la mise en place d'un plan, d'une stratégie, d'un appareil qui se donne les moyens pratiques pour atteindre ce but.

Sans doute la « psycho-analyse », théorie parmi d'autres, aurait-elle pu rester une de ces méthodes marginales qui fleurissent dans le champ médical. Pratique obscure dans quelques officines, théorie absconse, fuyative ou banalement intégrée dans le fourre-tout du savoir psychiatrique. Une découverte que le docteur Sigmund Freud fit partager à ceux — peu nombreux il est vrai — qui se réunirent autour de lui dans les premières années de ce siècle, pour l'entendre parler de la psychopathologie et de l'inconscient. Freud aurait pu demeurer un de ces savants estimables, poursuivant ses recherches cliniques et publiant ses réflexions dans l'indifférence où sombrent tant de systèmes et tant de théories. Le « freudisme » se serait éteint avec son auteur, curiosité théorique parmi tant d'autres élucubrations oubliées à tout jamais.

Scénario possible. Dans la *splendide isolation* de ses débuts, Freud s'imaginait pourtant que sa théorie, méconnue de son vivant, pourrait résurgir quelques décennies plus tard. Ce vœu à peine formulé fut cependant l'embryon de la future institution analytique.

Les premiers fidèles des « Réunions du mercredi soir » — obscurs et nécessaires compagnons, élèves, admirateurs qui ne laissèrent guère de trace dans l'histoire des idées — formèrent un groupe disparate, hétérogène, qui constituait l'audience minimale indispensable à Freud, non pour penser mais pour construire un espace. Par la suite, les interlocuteurs ne lui manquèrent guère, épigones dévoués ou ennemis intimes et passionnés.

Freud avait-il vraiment compris que sa théorie et la pratique analytique ne parviendraient ni à se développer ni à survivre s'il n'arrivait pas à assurer une extension suffisante à ses idées ? Il semble que, très tôt, il ait saisi l'importance d'une organisation. Gagner des adeptes, fonder des groupes, former des praticiens, encourager des recherches, éveiller l'intérêt, convaincre les hésitants, recruter le plus grand nombre d'adeptes, réglementer la pratique, préserver une « orthodoxie », poursuivre inlassablement sa propre théorisation, publier, réunir des colloques et des congrès...

Loin de s'enfermer dans la citadelle d'une noble recherche solitaire, fermée sur elle-même, son souci fut de donner les moyens de faire connaître ses théories et combattre pour ses idées. Les efforts qu'il fit pour fonder une société de psychanalyse et, plus tard, une maison d'édition indépendante, furent considérés par lui comme tout aussi importants que ses propres travaux pour assurer la pérennité de sa découverte.

Il savait que l'analyste, que l'analyse, ne pourraient pas survivre dans l'isolement des pratiques individuelles, qu'il fallait au plus tôt fonder une communauté de travail et de formation pour assurer la transmission et l'expansion de la psychanalyse.

Pour que le psychanalyste puisse prendre place en tant que théorie et en tant que pratique, il ne suffisait pas que Freud devînt célèbre comme certains de ses contemporains — Röentgen, Max Planck, Claude Bernard, Louis Pasteur, voire Charcot —, il fallait que la psychanalyse ne restât pas une découverte géniale, mais qu'elle devînt un *Mouvement*.

La psychanalyse est un des rares exemples d'une science — fût-elle expérimentale ou conjecturale — qui ait constitué une communauté, un groupe social organisé, pratiquant une même méthode, chargé d'assurer la transmission d'une doctrine, poursuivant une recherche au service d'une cause, — *die Sache* — la chose psychanalytique.

Sans aucun doute possible, c'est la stature de Freud qui fut le fait prépondérant grâce auquel la psychanalyse put engager et réussir un tel projet. Cet homme fut le créateur d'une idée nouvelle, d'une « science » dont il créa le vocabulaire, les concepts, le langage, la doctrine. Mais sa place, quoi qu'on en dise, ne fut pas seulement d'avoir été un homme de pensée, mais aussi un organisateur infatigable, énergique et souvent autoritaire, de ce mouvement dont il assura la direction. Malgré la bienveillance et la tolérance

qu'il témoignait à ceux qui apportèrent des recherches nouvelles, il fut le gardien vigilant de sa propre « orthodoxie ».

Il dominait la vie institutionnelle. Le vocabulaire utilisé lorsqu'on parle de lui en fait foi : il était le « fondateur » et le « chef d'école » ; il avait des disciples et des élèves, qui le restèrent toute leur vie avant de s'instaurer héritiers.

Pourtant il semble bien que Freud ait eu une idée fort précise de l'importance de sa découverte, au-delà même de la théorisation du fonctionnement psychique et des vertus curatives de la méthode. Si, pour lui, l'analyse était en effet une Cause, *eine Sache*, je fais l'hypothèse qu'il portait plus loin son regard. Le mouvement analytique n'était pas une croisade, mais il avait bel et bien le caractère d'une *apologie* : la cause qu'il avait à défendre et à justifier ne visait pas à instaurer un nouvel ordre socio-économique, aucune idéologie, aucune *Weltanschauung*. Le combat qu'il menait était pour convaincre que, dans les sciences comme dans les affaires du monde, on devait tenir compte de l'importance de l'inconscient. C'était le genre humain qui était concerné.

Je ne pense pas qu'il en escomptait pour un proche avenir des changements notables. Mais il est vrai que l'introduction du *ubw* — un sigle qui pourrait rappeler le $e = mc^2$ d'Einstein — allait changer le discours sur la civilisation.

L'histoire de la psychanalyse ne s'arrête pas à l'histoire de sa théorie, et encore moins à l'histoire des institutions. L'histoire de la psychanalyse est celle de l'influence qu'exerce la « théorie » freudienne sur le devenir de chacun, en modifiant les éléments qui déterminent une réflexion sur *l'éthique*.

C'est-à-dire sur les rapports que l'homme établit, entretient avec ses semblables, et sur son rapport au monde. Si l'analyse ne propose en tant que telle aucune morale particulière, aucune idéologie, aucune vérité, aucune croyance, elle se propose pourtant de fournir aux hommes un nouveau moyen de se penser.

1. Victor N. Smirnoff, « Sur les origines d'une psychanalyse à la française », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20, 1979.

2. S. Freud, « Post-scriptum à la *Selbstdarstellung* », 1935, *G. W.*, XVI, 32 (*je traduis*).

3. Didier Anzieu, Wladimir Granoff, Patrick Lacoste, parmi d'autres, se sont efforcés à une lecture particulièrement minutieuse pour mettre en évidence ce qui, dans l'œuvre freudienne, se rattache à certains moments ou certains faits de sa vie.

4. Freud, *G.W.*, X, p. 44.

5. *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*, Aubier-Montaigne, 1981. Livre d'un intérêt certain par ailleurs et qui ne manque pas de sel. Mais une bonne part de son succès public fut, sans nul doute, dû au caractère « scandaleux » de cette histoire.

6. Ne simplifions pas trop le fonctionnement de l'institution. Ainsi Paul Veyne écrit que « l'institution » détermine un cadre « où l'idéal collectif, l'esprit de corps, les traditions, tout ce qui présente le mélange d'ambition personnelle et de censure sociale... fait que

le groupe social réalise des fins plus désintéressées que les fins qu'auraient poursuivies individuellement ses membres ». Il note qu'il s'agit « d'une situation où les gens, à partir de mobiles qui ne sont pas idéalistes, sont amenés à remplir des fins idéales aussi scrupuleusement que s'ils s'intéressaient à ces fins par goût personnel ». (Cf. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Le Seuil, 1971.)

7. Je n'ai pas l'intention de « faire le procès » de l'histoire dite événementielle », car je souscris à ce qu'en dit Pierre Nora quand il fait remarquer que les événements ont « pour vertu de nouer en gerbe des significations éparses ». D'autant que pour nous, analystes, le banal, le fait divers, l'anecdote, le fortuit a toujours un sens : « L'événement témoigne moins pour ce qu'il traduit que pour ce qu'il révèle. » Mais je dis que l'événementiel ne suffit pas à écrire l'histoire. (Je renvoie le lecteur à Pierre Nora, « Le retour de l'événement », in *Faire de l'histoire*, vol. I, Gallimard, 1974.

LE MOT DE LA FIN*

Victor N. Smirnoff

On pourrait s'étonner que parmi les difficultés rencontrées par l'analyste se trouve rangée la terminaison de l'analyse. Des incertitudes qui jalonnent notre pratique, il y en a une qui, apparemment, devrait nous être épargnée, puisqu'il semble que nous œuvrons dans la tranquille assurance qu'un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre, toute cure entreprise verra sa fin.

Qu'on ne s'alarme pas du bruit de sabots dont résonne une telle vérité première. On se souviendra que ce problème a fait couler autant d'encre que n'importe quel autre sujet touchant à la « technique ». Car, contrairement à l'opinion admise — celle qui veut que la fin vienne tout naturellement couronner un parcours — cette « fin » peut aussi bien venir annuler un travail profitable poursuivi pendant des années, que ranimer brusquement une aventure assoupie, voire comateuse.

Parler de la fin « spontanée » de l'analyse introduirait la dimension de la nature dans un processus fabriqué de toutes pièces. La fin est, comme l'analyse tout entière, un agencement qui témoigne d'un lieu de rencontre plutôt que d'un moment. Et à ce titre, elle représente un mode de fonctionnement bien plus qu'une séquence chronologique. Ce que nous désignons comme fin de l'analyse n'est pas le moment ultime où s'achève une démarche, mais l'instauration d'un certain fonctionnement qui prélude à l'interruption, dès lors prévisible, du dialogue analytique.

A ce titre, la « fin de l'analyse » s'inscrit dès le départ dans le processus et la cure analytique. Cela d'autant plus qu'apparaît de toute évidence l'ambiguïté que comporte une telle expression, si l'on songe que les questions de la *fin* de la cure et des *fins* de l'analyse sont inextricablement liées. Et que leur élucidation ne peut venir que d'un abord qui prendrait son point de départ dans les visées que se propose l'analyste.

Depuis quelque temps déjà, une lassitude se fait jour parmi les analystes concernant ce que l'on appelle les problèmes théoriques. A telle enseigne que certains esprits chagrins professent de croire que la théorie est désormais close sur elle-même : sans doute pour ne pas avoir à s'en préoccuper. D'autres, trop prompts sans doute à se résigner

aux insuffisances de leur réflexion, proclament déjà « l'analyse, c'est fini ».

Il apparaît que les analystes sont empêtrés davantage dans leurs incertitudes théoriques lorsqu'il s'agit de rendre compte des obstacles qu'ils rencontrent, qu'ils ne se trouvent entravés par le maniement de ces mêmes difficultés « sur le terrain ». Plus embarrassés pour les comprendre que d'y faire face. Ce qui explique sans doute qu'un certain nombre d'entre nos collègues se désintéressent, de leur propre aveu, de la « théorie » pour lui préférer le pragmatisme de la « clinique » comme si dans la psychanalyse un tel clivage pouvait avoir un sens. Ecarter de l'analyse l'investigation pressante du modèle opératoire équivaldrait à une démission : la thérapie dès lors ne serait guidée que par une vague « intuition » et le jeu de nos fantasmes, voire de notre omnipotence (1). Si l'« analyse était finie », il ne nous resterait qu'à plier bagage, à nous calfeutrer dans les résidences secondaires de nos comforts intellectuels, c'est-à-dire de *cesser de penser*.

L'analyse ne peut s'instituer que de sa propre inquiétude, en s'affrontant aux problèmes qu'elle secrète par la mise en œuvre de sa pratique. L'analyse, pour demeurer vivante, doit rester avant tout une réflexion. S'interroger aujourd'hui sur les « difficultés de l'analyse », c'est vouloir une fois encore — et pas la dernière — cerner les repères métapsychologiques de notre pratique (2).

I

Les questions qui se posent à l'analyste dans sa pratique — à laquelle il consacre sinon la meilleure, du moins la plus grande partie de son temps — sont moins des problèmes techniques sur la conduite de la cure que les *fins* qu'il poursuit dans sa singulière pratique. Qu'il s'y vive modeste artisan ou chaman, apprenti sorcier ou thaumaturge, un « fantasme » le soutient irrémédiablement, dans son action. De quelque façon qu'il s'en exprime, quelle que soit la formule à laquelle il a recours, il se définit plus volontiers par sa fonction que par le but qu'il se fixe.

* Paru dans *Topique*, n° 18, janvier 1977, « Trajets analytiques »

De sa fonction il lui est relativement aisé de produire les moyens dont il dispose et l'usage qu'il en fait : écouter, entendre, témoigner, scander, interpréter. Ainsi, il peut se vouloir tour à tour support de fantasme, surface de projection, porte-parole de l'interprétation, voire témoin ou scribe. De par cette fonction dont il se réclame, il revendique la liberté — pour ne pas dire l'arbitraire — du moment et du mode de ses interventions — au sens large du terme.

Il sera plus embarrassé s'il est sommé de dire les fins qu'il se propose et qui pourtant sont bien plus déterminantes qu'il ne veut souvent le reconnaître pour la stratégie qui sera la sienne et les dispositifs tactiques dont il use. Or c'est là, de l'analyse, la question fondatrice. Et il convient, dès lors, de s'interroger sur les rapports qui s'établissent entre les fins poursuivies dans la cure et ce qu'il est convenu d'appeler sa *terminaison*. Cette dernière ne saurait se justifier, côté analyste, que des effets qu'il attend, qui, pour peu explicites qu'ils pourraient paraître, restent ineffables derrière l'exercice de sa fonction. La question ici posée n'est pas pourquoi on devient analyste, mais au nom de quel(s) principe(s) on assume une telle fonction.

Question téméraire, à en juger par les réticences qu'elle soulève. Creuset où mijote la pierre philosophale ou boîte de Pandore ? Secret de l'analyste ou secret de l'analyse ?

Les analystes qui n'ont pas hésité à prendre parti sur l'insidieuse question de la fin de l'analyse — où se trouvent mêlés inextricablement la terminaison de la cure et le but ultime qu'on s'y propose — témoignent par leurs écrits de lignes directrices multiples. Il n'est pas inutile de les rappeler pour autant qu'on s'apercevra que les critères de terminaison et la désignation du but ultime se trouvent conditionnés les uns par les autres (3). Il est d'autant plus utile de les répertorier qu'elles font partie du bagage — je dirais du fardeau — des idées reçues que nous coltinons.

II

« *Le fonctionnement heureux des trois instances* »

Une des visées, sans doute la plus clairement exprimée et que j'appellerai la visée « adaptative » (4), prévalait à l'école parisienne au cours d'une période allant de 1947 à 1960, sous l'influence — je dirais le *leadership* — de Maurice Bouvet et Sacha Nacht. Elle fut de promouvoir l'importance accordée au « fonctionnement heureux des trois instances ».

Il ne faut pas croire qu'une telle visée appartienne à un moment révolu de la pensée analytique. Nous retrouvons aujourd'hui encore les avatars d'une telle démarche dans de nombreux écrits et plus encore dans les propos

privés entre analystes. Il ne s'agit pas en l'occurrence d'une spécialité locale, car l'on retrouverait aisément un courant assez analogue dans les milieux anglais, peut-être avec quelques nuances — comme par exemple autour de la *Hampstead Clinic* — et largement représenté parmi nos collègues appartenant à l'Association américaine.

Il est possible de simplifier le schéma à l'extrême et d'en faire tenir l'essentiel dans les trois propositions suivantes :

1. Renforcer le moi et assouplir le surmoi, afin d'assurer au moi une maîtrise sur les pulsions et sur le surmoi.

Demandons-nous quand même : au terme de quelles sortes d'exercices ? Mouvements libres ou figures imposées ? en force ou en souplesse ? par quelle graduation de l'effort ? quel ajustement du tir interprétatif ? quel maniement transférentiel ? Naguère Jacques Lacan n'avait pas de termes assez forts pour stigmatiser une telle conception de l'analyse qu'il appelait — à tort sans doute — « hartmanienne », à la traîne d'un Plan Marshall analytique dont nous aurions gratifiés les U.S. of A.

Certainement les choses ne sont pas si simples ni réductibles à des influences pernicieuses venues d'ailleurs. Car on retrouverait sans peine dans les conditions mêmes dans lesquelles l'analyse s'est développée en France bien avant 1940, l'amorce d'une tendance récusant le « freudisme » au profit d'une « méthode » psychanalytique, et qui entendait maintenir la pratique de l'analyse au niveau d'un maniement d'une métapsychologie édulcorée. L'œuvre de Dalbiez (et certains écrits d'Edouard Pichon) constituent à ce titre un témoignage révélateur.

2. Le renforcement du moi doit aboutir à un « déconditionnement progressif ». Une telle formule en dit long sur la tendance normative qui envahissait l'analyse et que l'on retrouverait encore aujourd'hui.

Déconditionnement de quoi ? Il s'agit d'effacer un mauvais pli qui dépare l'harmonieuse ordonnance d'un fonctionnement efficace, brisant la rectitude d'une évolution naturelle, en d'autres termes, priver le sujet des bénéfices qu'il tire indûment de sa névrose...

3. Une troisième proposition indique que ce qui est visé est un « maximum d'adaptabilité » selon la triple séquence : « accord avec soi-même, accord avec le monde, capacité à supporter les frustrations ». Qu'on nous permette de citer quelques lignes d'un ouvrage représentatif de la tendance dont nous parlons.

« Ce qui nous autorise à considérer une analyse comme terminée, c'est la constatation répétée que le patient a acquis la capacité de satisfaire sans crainte, ni contrainte compulsive, ses besoins instinctuels, et ceci d'une manière adaptée à

ses propres possibilités constitutionnelles, et au milieu social, familial, culturel où il vit [c'est nous qui soulignons]. »

Il est dit aussi que le patient doit pouvoir « supporter les insatisfactions inévitables, les frustrations inhérentes à la vie et cela sans réactions régressives, ni auto-punitives », pour qu'on puisse envisager de mettre fin à l'analyse.

Enfin, que « la liquidation de la névrose de transfert supprime (les) investissements infantiles... A leur place, d'autres investissements se produisent: travail, études, carrières, foyer, enfants, amours partagés... » (5)

Sans vouloir parler ici de l'idéologie implicite que véhicule un tel texte — peut-être à l'insu même de son auteur — l'inspiration théorique qui s'y profile montre bien une certaine inexorabilité de la démarche : en instaurant le moi comme instance médiatrice entre le sujet et son milieu, on ne saurait éluder en fin de parcours la visée fondamentalement normative de l'analyse (6).

La tentative de réduire les conflits intrapsychiques entre un moi « trop faible » et des demandes pulsionnelles (ou surmoïques) exorbitantes se résout en un assainissement de la conjoncture économique.

Mouture psychanalytique du *Bildungsroman* qui fleurissait au siècle dernier, de *Wilhelm Meister à L'Education sentimentale*, les bonnes intentions y avoisinent le réalisme social : un chemin périlleux à parcourir, un maître bienveillant qui vous guide, les obstacles, un à un surmontés ; les égarements évités, les illusions perdues, l'amour et la raison retrouvés. La réalité est sauvée, sans vain idéalisme libertaire.

Vieilles lunes, pourrait-on m'objecter, caricature partisane. Détrompons-nous : la tentation de recourir aux réalités est toujours puissante. Et il ne suffit pas de se gausser des erreurs d'autrui pour en être soi-même exempt. La référence à la « réalité » ne s'élide pas si aisément. A nous écouter, les uns et les autres, essayer de rendre compte de nos résultats thérapeutiques, on s'apercevra aisément que la référence à la « réalité » y est toujours présente et, pour ainsi dire, inévitable. Même chez ceux qui ne professent aucune tendresse particulière à l'égard de l'« adaptation du moi ».

III

« Comblé un manque fondamental »

La visée réparatrice, elle aussi, traverse le mouvement analytique d'une ligne continue.

Je ne parle même pas de « l'expérience émotionnelle correctrice » qui fit les beaux jours de l'Ecole de Chicago, où Franz Alexander la proposait comme moment décisif de la cure. Mais

je me réfère ici à ce qui inspire, sinon comme théorie, du moins comme attitude — consciente encore qu'informulée — un certain type de démarche, et qui potentialise le faire analytique.

Si visée réparatrice il y a, c'est qu'elle est contenue dans l'esprit des auteurs, par une théorie traumatique : traumatisme massif ou plutôt *traumatisme cumulatif*, comme l'a désigné Masud Khan (7), et qui résulte des insuffisances de l'environnement. On en retrouve aisément la trace dans les volumes successifs du *Psychoanalytic Study of the Child* et plus proche de nous, dans les concepts de mère schizophrénisante, des carences affectives et, d'une manière plus atténuée, mais tout aussi déterminante, dans ce que dit Mélanie Klein, de façon vague, des circonstances défavorables, et ce qui se trouve au centre de l'œuvre de D.W. Winnicott où le *holding/handling* maternel a su, malgré lui, créer l'image d'une mère suffisamment bonne.

Il est vrai que de nos jours la théorie « traumatique » ne se retrouve pas forcément sous la forme d'un événement délétère mais d'un *non-advenu* radical.

Cela est évoqué par J.B. Pontalis (8) qui parle du « vide nécessaire » du sujet : « Quelque chose qui a lieu qui n'a pas eu lieu, ce qui échappe à toute possibilité de mémorisation. La lacune plus réelle que les mots... Ce blanc n'est pas simple blanc du discours, l'effacé de la censure, le latent du manifeste. »

Vide, blanc, béance dans le vécu par quoi se trouve rejoint le *défaut fondamental* dont parle Michaël Balint, plage déserte échappant à toute symbolisation ultérieure.

Ainsi Winnicott et Balint se font écho : si le traumatisme événementiel s'estompe, c'est pour faire place à une lacune rendant inopérante l'interprétation verbale et sollicitant l'analyste à fournir une réponse d'un ordre différent. Là où règne le *non-advenu*, un autre mode de fonctionnement analytique doit s'instaurer. Tel que l'évoque Balint, dans le *new beginning*, ou Winnicott, lorsqu'il parle de la création d'un *espace potentiel* afin que le sujet puisse trouver un lieu où il dispose de lui-même et de ses objets.

Il ne s'agit pas simplement pour l'analyste de s'offrir comme un substitut maternel/paternel dans son désir de présentifier au sujet une imago gratifiante. Un tel schéma simpliste ne rendrait pas compte de la pratique mais il n'en reste pas moins vrai que l'analyste fournit — *provides* — toujours quelque chose qui a dû manquer dans l'histoire vécue du sujet : si l'analyste ne paie plus de sa personne ou de son image, il devient *pourvoyeur d'espace*.

La création de cet espace et la possibilité de son habitabilité connotent ici la visée réparatrice. L'espace doit faciliter au sujet l'élaboration de

ses références temporo-spatiales, à la fois dans ce qu'il en est du repérage de son image corporelle que de son insertion dans le continuum psychésoma. La pratique analytique s'appuie ici sur un couple antagoniste et complice, la frustration-gratification : si l'analyste abandonne effectivement toute visée « pédagogique » normative, il se prête comme support afin que le sujet puisse combler, colmater, réparer — dans une certaine mesure — son manque originaire.

De la réparation de ce manque découlerait ainsi la reprise de la maturation pulsionnelle et objectale, à l'abri de cet écran protecteur que l'analyste vient à figurer. Dans une telle visée, l'analyse voit sa fin fixée dans l'instauration d'une nouvelle carapace défensive qui permettra au sujet de *tolérer les affects* douloureux, tant à l'abri d'une protection que lui fournit l'autre, que d'une certaine immunité acquise. La cicatrice, indélébile, ne doit être ni douloureuse, ni trop fragile, afin de pouvoir résister aux tensions externes et internes qui risqueraient d'entamer l'intégrité du sujet.

Et si, dans la technique, il ne s'agit de rien d'aussi grossier que d'un « maternage », il n'en reste pas moins vrai que, dans les principes implicites qui guident la cure — et l'entreprise analytique tout entière — il subsiste (aussi bien chez Michaël Balint que chez D.W. Winnicott et bien sûr d'autres) un relent de samaritanisme émouvant certes, efficace sans doute, mais foncièrement réparateur. Et c'est dans cette visée que l'analyste entrevoit la fin de la cure, sinon comme une restitution *ad integrum*, du moins comme la suture d'une béance psychique, d'un préjudice dont le sujet a souffert dans son rapport initial au monde.

En mettant en évidence deux visées qui guideraient l'analyste dans sa pratique, il apparaît, j'espère clairement, qu'il s'agit d'*options* qui engagent l'analyste non seulement dans son faire mais témoignent, bel et bien, du choix théorique qu'il effectue selon ses convictions scientifiques, ses goûts, ses préférences, voire selon sa propre structure » et qui lui paraissent compatibles avec l'idée qu'il se fait de la psychanalyse. Que ces « idées » soient diverses est une évidence ; ce qui l'est moins, c'est que les analystes qui se réclament de leur fidélité à une doctrine commune puissent aboutir à des formulations discordantes mais pas forcément incohérentes.

Au nom et à l'aide de quels facteurs culturels, de quelles identifications analytiques, de quelles idéologies, s'opèrent ces options — on pourrait dire « préalables » me paraît une question sans doute fondamentale, mais que je n'ai pas l'intention d'aborder ici. Les déterminants inconscients y tiennent une place plus importante que les démarches logico-formelles.

Ainsi se trouvent bâtis des *modèles* de fonctionnement dont l'infrastructure est fondée sur la *visée analytique*, inséparable des tendances théoriques, de l'idéologie de tels ou tels analystes. Des affinités électives naissent des groupes dont on dit volontiers que s'y repère un certain « climat », un « tempérament » que l'on devine, sans toujours pouvoir ou vouloir l'explicitier, mais qui, en dernier ressort, se réfèrent à des visées analytiques assez proches. La formation et la cohérence des groupes y trouvent leur explication bien plus sûrement que dans les considérations bureaucratiques ou politiques auxquelles on cherche trop souvent à réduire les raisons des agglomérats au sein des sociétés d'analyse (9).

Le fait demeure que ces visées peuvent différer d'un analyste et d'un groupe à l'autre et je ne résiste pas à la tentation de dresser un inventaire — très incomplet — de ce que différents auteurs — sans les nommer — proposent effectivement comme des critères métapsychologiques de la fin de l'analyse :

- Rendre conscient l'inconscient ;
- Être débarrassé du conflit psychique ;
- Obtenir de meilleures conditions au fonctionnement du moi ;
- Instaurer des relations objectales « matures », durables et bonnes ;
- Modifier les fonctions intégratives, synthétiques du moi ;
- Résolution du transfert ;
- Le primat du génital ;
- Reconnaissance de l'envie ;
- Distinction entre une pseudo-identification et les aspects réparateurs ;
- Indépendance de la pensée ;
- Analyse exhaustive des fantasmes d'omnipotence ; - Reconnaissance de ses propres limites ;
- Assumer son désir inconscient ;
- etc.

Dans cette liste hétéroclite, tout sans doute est vrai et pourtant rien de tout cela ne constitue en soi des critères suffisants, car la combinaison et la permutation de ces « critères » nous privent de la possibilité de les fondre en un modèle univoque.

Tout ce qu'on peut dire sur la fin de la souffrance névrotique, sur la capacité d'aimer, la créativité, les issues sublimatoires, l'effacement des exigences du sur-moi, la capacité à supporter les frustrations sans avoir recours à des comportements régressifs ou auto-punitifs, est marqué au sceau de la réalité clinique. Tout cela est désirable (même la disparition des symptômes dont personne ne songe aujourd'hui à faire un critère de « guérison »...), mais cela suffit-il pour

prendre la décision de mettre fin à la situation analytique ?

Que signifie en effet « l'absence de souffrance névrotique » ? A quelle aune mesurons-nous « la normalité de la vie psycho-sexuelle » ? Comment évaluer la « capacité d'aimer » ? Non seulement les critères sont peu assurés, mais leur appréciation reste douteuse.

L'incertitude aboutit au malaise. Au point qu'un auteur, Maurice Bouvet (10), plus franc et plus clairvoyant sur sa pratique que d'autres, avoue qu'il n'a pas craint « de donner abusivement le pas à la subjectivité » et de renoncer à son profit à un point de vue vraiment objectif. Si, à en juger par la pratique, il faut bien convenir qu'une telle appréciation s'approche souvent de la réalité, il faut pourtant y lire l'aveu d'une défaite qui nous concerne tous.

C'est ainsi que ce même auteur, insatisfait à juste titre de ce qui se proposait, *urbi et orbi*, à cette époque, en vient aux formulations suivantes (11). Ce qui compte, selon lui, c'est « la perception intuitive d'un certain état du sujet ». Les critères ne pouvant dès lors être utilisés que « comme éléments de correction d'une expérience interne (celle de l'analyste) qui, pour aléatoire qu'elle puisse paraître, n'en reste pas moins le grand motif de notre décision » (12).

Nous pourrions reconnaître, dans cette position, les outrances de la tradition qui fut celle de la médecine française d'avant 1945, celle qui prônait les qualités « cliniques » des praticiens, se glorifiant de leur mépris à l'égard d'une technicité à l'« américaine », cuistre à vouloir trop tenir compte des explorations biologiques — qui en étaient alors à leurs premiers balbutiements — et à négliger l'acuité d'un sens clinique ineffable, propre au raffinement du vieux continent. Mais il faut bien entendre que le recours qu'un auteur comme Bouvet fait à la « perception intuitive » traduit moins sa méfiance à l'égard des critères objectifs que l'impossibilité de les définir avec quelque certitude.

IV

« Intériorisations structurantes »

Il est une question qui ne s'inscrit pas — du moins explicitement — dans l'ordre d'une visée et qu'il est possible de nommer l'« issue identificatoire ». Dire que l'analyste se propose comme « modèle » à son patient serait une formule que tout analyste récuserait — souvent avec indignation — comme étant étranger à son faire analytique. Peut-être, à la rigueur, y reconnaîtrait-il quelque chose qui appartiendrait à son voisin.

La récurrence du thème est pourtant patente. On le retrouve avec persistance dans les comptes

rendus des travaux des *Pre-congress meetings on training*, c'est-à-dire à propos de ce que l'on considère communément comme des problèmes appendus à l'analyse didactique. Là, tout ce qui concerne la filiation analytique prend une autre allure : qu'il s'agisse du « profil » du candidat à la formation analytique, des critères exigés pour l'admission au contrôle, des normes de formation — thèmes qui ont fait l'objet de ces colloques au cours des dernières années — on retrouve sans surprise l'imagée modelante de l'analyste « didacticien », ainsi que toutes les suspicions qu'elle soulève, et qui vont du danger de la séduction à l'emprise surmoïque. Si ce genre de problème se trouve évoqué tout naturellement à propos de l'analyse de formation, est-il possible de n'y voir qu'un artefact dû à cette situation particulière et de le croire absent de la pratique dite thérapeutique ?

Il est pourtant remarquable avec quelle fréquence, au cours de presque toutes les analyses, le fantasme de devenir analyste se pointe à l'horizon chez des patients que rien, à priori, ne prédisposait à un tel choix. On assiste ainsi à la détermination de certains patients de changer de métier et à reprendre des études longues et difficiles à la seule fin d'entreprendre des démarches en vue de postuler la qualification analytique.

Ce sont là, disons-nous, des « ratés » de l'analyse. Soit. Mais rien ne nous dit que l'analyste ne se soit prêté, à son insu, aux manœuvres identificatoires du patient. D'autant que les processus *d'intériorisation structurante* dont Kohut fait état à propos des structures narcissiques, peuvent servir d'amorce à des positions idéalisantes (13). Il ne viendrait bien sûr pas à l'idée de proposer l'identification comme une visée thérapeutique. Pourtant l'accent mis par Kohut sur la « créativité », la « sublimation », la « sagesse », fait apparaître une forte ressemblance entre ces attributs et les « introjects » qui ne seraient pas des séquelles d'un transfert mal résolu, mais des réalisations dont l'analyste pourrait être preneur. Il faut dire qu'une telle visée serait contraire aux principes mêmes de l'analyse : et pourtant il est vrai que de telles issues identificatoires sont plus fréquentes qu'on ne voudrait l'admettre.

Et s'il est abusif de penser que l'identification pourrait être promue comme visée dans l'entreprise analytique, il convient d'attirer l'attention sur l'importance que tient dans certaines analyses l'idéologie « analytique » de l'analyste. Je me réfère à ce que, d'un analyste à l'autre, peut se détecter comme « idéal » : valeur attribuée à certains mécanismes plutôt qu'à d'autres, comme par exemple le bon renom de la sublimation en tant que solution au conflit défensif ; ou encore la conviction de l'analyste que la création, artistique ou intellectuelle, constitue une issue plus favorable ou plus heureuse à la névrose ; ou que certaines façons de

vivre et de penser sont, à ses yeux, investies d'un coefficient valorisant. Quelles que soient nos protestations, d'ailleurs de bonne foi, qu'il appartient au sujet de trouver sa propre voie et de réaliser son désir à sa façon, il nous est impossible de prétendre que nous ne possédons pas notre propre « idéologie » et que cette dernière ne se fasse jamais entendre dans une cure. Et qu'une telle attitude, aussi silencieuse qu'elle soit, n'affecte pas l'issue de l'analyse.

Si nous admettons que tout ceci n'entre pas explicitement dans ce que nous professons être nos visées et nos critères, il est impossible de prétendre que certains de nos choix personnels ou de nos convictions restent totalement absents dans notre appréciation quant aux critères qui décident d'une fin d'analyse.

V

« Légitimité de la différence »

Placé devant cette impasse, où le recours à la subjectivité intuitive ou aux critères objectifs le laisserait insatisfait, l'analyste serait justifié à se laisser aller au découragement, voire à un certain pessimisme. A moins de chercher une voie nouvelle d'abord.

Ce fut manifestement, en 1937, une tâche à laquelle s'attela encore une fois Freud dans un de ses derniers articles qu'il eut le temps d'achever, *Analyse finie et infinie*. Ce n'est pas à proprement parler une relecture réjouissante au premier abord.

L'analyse : *eine langwierige Arbeit*, un labeur à la fois pénible et de longue haleine. Il nous parle de ses doutes sur la possibilité de conduire une analyse à son terme ; de la correction dans l'après-coup des processus du refoulement originaire ; de l'inconstance — *Unstetigkeit* — des résultats de la thérapie analytique ; de l'indolence — *Trägheit* — des patients ; de l'analyste en tant que modèle ; de l'illusion de tout achèvement humain.

On a laissé entendre que ce bilan reflétait l'amertume d'un analyste résigné, acculé au constat de nos limites et de celles de nos patients... Or il n'en est rien. Dans la partie qui fait suite, les réflexions de Freud changent résolument de registre comme en témoigne d'ailleurs le raffermissement soudain de l'écriture. La perspective qu'il présente alors — à la fois de l'enjeu de l'analyse que des obstacles auxquels se heurte la possibilité de l'achever — nous engage dans une voie nouvelle, car il ne s'agira de rien d'autre que d'élucider l'accès du sujet à son véritable statut : celui d'être marqué du signe de la différence. Ce n'est certes pas là le discours d'un homme déçu, mais d'un théoricien introduisant une nouvelle hypothèse de travail.

Freud évoque celui qu'il qualifie comme « le plus imposant, le plus curieux » des philosophes pré-socratiques : Empédocle d'Agrigente. Il trouve dans les *Fragments* d'Empédocle une similitude avec ses propres théories de la dualité pulsionnelle.

Les deux principes qui règlent le jeu de la nature sont *philia* et *neikos*, la discorde (que Freud lui-même traduit par *Streit*). Freud ici ne parle pas d'états affectifs mais bien d'un couple de principes opposés, deux puissances (*Mächte*) qui s'affrontent éternellement aussi bien sur le plan matériel que dans la vie psychique (*im seelischen Leben*). Freud voit dans ces deux principes l'équivalent des pulsions originaires (*Urtriebe*) désignées dans ce texte par Eros et Destruction : la première, *philia*, s'efforce de réunir un nombre toujours plus considérable d'unités ; la seconde, *neikos*, de séparer par sa force hostile les formations (*Gebilde*) déjà constituées : nous pensons, dit Freud, en termes de *Verlötung* (fusion) et *Entmischung* (séparation de deux corps miscibles ; désintringation) des composantes pulsionnelles.

Freud poursuit en disant que nous avons étayé le principe de cette discorde de façon biologique (*biologisch unterbaut*) en ramenant la pulsion de destruction à la pulsion de mort, la poussée impérieuse d'un retour vers l'absence de vie (*Leblosen*).

Si un certain nombre de commentateurs de ce texte se sont attachés à souligner surtout la réintroduction du « biologisme », il est pourtant frappant que Freud prend ici une option qui sera bien celle qu'il nous léguera : la dualité. Une dualité qui se retrouve tout autant dans sa théorie pulsionnelle que dans la bisexualité, et dont il nous importe, à vrai dire, assez peu qu'on puisse ou non l'asseoir sur des fondements biologiques, mais qui, au sens d'une option conceptualisante, nous paraît capitale.

Cette insistance sur ce principe d'opposition entre le *discordant* et l'unificateur annonce en effet toute une série de couples antagonistes : le moi et l'autre ; l'amour et la haine ; l'unique et le multiple ; le fini et l'infini ; et surtout, ce à quoi Freud consacre toute la dernière section de cet article, le masculin et le féminin, c'est-à-dire la différence sexuelle, donnée dans sa légitimité — *das Gesetzmässige* — qui confère au sujet son statut identificatoire.

La reconnaissance de cette différence vient alors se pointer comme la visée ultime du parcours analytique. A « l'envie du pénis » de la femme répond chez l'homme tout ce qui se hérisse, résiste en lui — *Sträubung* — contre la reconnaissance de « sa position passive (ou féminine) à l'égard d'un autre homme » : refus de la (sa) féminité.

Il ne s'agit plus dès lors du renforcement du moi ou de l'élucidation des mécanismes défensifs.

Il faut reconnaître ici la radicalité de la position freudienne : il appartient à l'analyse d'éclairer le sujet sur son attitude psychique à l'égard du complexe de castration (14)...

Lorsque, en 1927, Ferenczi avait affirmé qu'une analyse réussie (*erfolgreiche*) devait permettre au sujet de maîtriser ces deux complexes, Freud trouvait que Ferenczi était décidément trop exigeant (*anspruchswoll*). En effet, on a atteint ici l'ultime résistance qui cherche à maintenir « inchangé ce qui est » — *das alles bleibt wie es ist* —. En abordant l'envie du pénis et la protestation masculine, on bute enfin sur le roc sur lequel repose le psychique. « Il est difficile de dire dans quelle mesure l'analyse peut maîtriser ce facteur, mais nous nous consolerons en disant que nous avons offert à l'analysé toutes les incitations de mettre à l'épreuve et de modifier sa position à l'égard de ce problème. »

Freud prétend cependant que nous perdons notre temps si nous croyons pouvoir endoctriner nos patients sur ce point; *Fischpredigt* — prêche aux poissons. Poisson n'a point d'oreilles. Mais saint Antoine de Padoue ne s'embarrassa pas de tels obstacles ; les poissons s'émerveillèrent du sermon qu'il leur fit. Hérétiques dont l'esprit s'ouvre ; aveugles dont les yeux se dessillent ; sourds qui arrivent à entendre. Il y a dans la parole de l'analyste autre chose qu'un endoctrinement ; autre chose que le démantèlement des défenses, étayage d'un moi fragile, abrasion des aspérités surmoïques, reconstruction d'un passé.

Tout cela est nécessaire certes, mais ne suffirait pas pour mener à bien l'entreprise analytique. Il faut, pour que l'analyse ait même une chance de s'achever, que le discours du sujet dans son architecture puisse subir une distorsion mettant en question l'aplomb de l'édifice ; que des turbulences rappellent au voyageur trop prompt à s'assoupir les dangers de son périple ; que se rompe enfin la belle ordonnance des choses où le sujet se complaisait.

L'introspection n'est pas de l'analyse. Un lapsus, un acte manqué, oui : car c'est par la claudication du discours que se signale une distorsion de sa logique.

La différence introduit justement ce qui connote le *manque*, le *défaut*, en tant qu'irréductible rupture et qui pourtant unit l'un à l'autre les principes opposés.

C'est à s'affronter à cette différence que l'analysé devra être, à la limite, contraint. Différence primaire, sexuelle, qui s'inscrit dans son double statut corporel et psychique et qui lui permet de se repérer par rapport au phallus : signifiant des signifiants, comme l'a désigné Jacques Lacan.

Disons que le *Phallus* devient ainsi le signifiant de la différence ; et que c'est grâce à lui que le sujet peut se définir par rapport à ce qui lui fait

défaut. Un *manque à vivre* ou un *manque à jouir* qui tissent tout au long de l'analyse, par les fantasmes qui en font foi, le fil inépuisable de la *complainte* du sujet — à prendre ici au double sens de grief mais aussi par quoi l'usage anglais désigne le symptôme. Que ce manque se traduise dans l'analyse par ce qui rend si douloureux, si précaire, si périlleux le discours de l'analysant ne nous étonne pas, quand on sait que le patient souffre foncièrement d'un *manque à dire*. De cela témoignent dans le discours les achoppements, les hoquets, les soupirs, emblèmes de cet indicible qui est l'enjeu de l'analyse tout entière.

C'est sous le sigle de cet indicible que s'inscrit la fin de l'analyse.

« Il me semble que l'analyse ne peut se terminer tant que je n'aurai pas tout dit, me dit un patient. Il y a encore tant de choses à dire. Chaque fois je me promets de tout vous dire — pourtant quand je le dis, je ne vous ai pas dit l'essentiel. » Or ce reste indicible est la marque de la *déperdition symbolique*, hiatus qui sépare l'aire du symbolisable du domaine qui échappe à toute symbolisation. L'indicible, auquel je me réfère, ne concerne pas les mots : tout est, d'une certaine façon, « dicible » — du plus atroce au plus intime — mais encore faut-il que les mots puissent véhiculer un sens ; qu'une fois prononcés, le mot soit « saturé », qu'il puisse exprimer l'« essentiel ». *Ce qui ne peut pas se dire* est à proprement parler *inconcevable* dans l'inconscient. La déperdition symbolique annonce le réel, le non-symbolisable : la jouissance, la castration. La mort. La fin de l'analyse est précisément l'affrontement du sujet à un terme « dénué de sens » qui ne renvoie à aucune signification énonçable.

Il n'est pas étonnant que la fin de l'analyse se place sous le signe de la mort ; elle est là en tant que le *signifiant de l'ultime* : la séparation irréversible, la différence absolue.

Il importe de souligner que cette mort est présente dès la première entrevue entre l'analyste et le patient. Car la fin de l'analyse est évoquée dès cette première rencontre où, immanquablement, surgit la question de la durée de l'entreprise. Mais comment parler de cette durée de façon autre que fantasmatique, puisque le repérage de l'analyse dans le temps ne peut s'effectuer que par rapport à un compte à rebours imaginaire ? Entre le début inauguré par cette première rencontre et la fin incertaine dans son temps et sa modalité, se place un parcours dont la seule référence serait l'intemporalité de l'inconscient.

Et quelle que soit la certitude, de part et d'autre, que l'analyse devra un jour se terminer, peut-on dire que l'analyste et l'analysant en attendent la fin ? Ne pourrait-on pas dire plutôt que la fin les guette ?

On a pu parler de la fin de l'analyse comme de la fin des illusions : renoncement aux rêveries nostalgiques de la quiétude fusionnelle ; abandon des croyances en une omnipotence infantile ; perte, enfin, de l'indifférenciation. Ainsi l'analyse devrait aboutir à instaurer le sujet dans son identité marquée du signe de la différence entre le moi et l'autre, le masculin et le féminin, la présence et l'absence. Et s'il y a dans toute fin d'analyse un deuil à faire, encore faut-il savoir qu'il ne suffit pas de le considérer comme une pure affaire d'affectivité ; que la perte qu'il y subit ne concerne pas seulement un objet privilégié, mais que s'y trouve abolie la toute-puissance de l'imaginaire. Non au profit, comme on a voulu le dire, de compromis, d'arrangements qu'il aurait à conclure face aux dures réalités, mais en repérant sa place dans l'agencement symbolique de l'inconscient.

Le mot de la fin ne se dit pas lors du dernier rendez-vous avec l'analyste, mais tout au long de ce parcours qui est déjà une interrogation sur cette fin : un dernier mot qui ne saurait être la révélation d'une signification ultime, du « sens de la vie », d'une vérité abstraite, mais qui est la lente découverte du réseau enchevêtré des significations et des renvois innombrables qui se répondent les uns aux autres. Dire que l'analyse fait « prendre conscience » signifie que se découvre dans l'analyse, par l'analyse, ce qui avait succombé, naguère, au refoulement. Ce qui fut occulté de la sexualité — dite infantile — du sujet, de son statut identificatoire et de son choix objectal, c'est-à-dire de son désir. Je dirais : de la sexualité tout court.

Faire advenir à un statut conscient signifie aussi que ce refoulé doit apparaître non seulement dans sa forme brute, mais qu'il doit devenir reconnaissable dans les diverses tropes du discours sous lesquels se trouvent figurées les vicissitudes de la pulsion — *Tribschicksale* — dans les complexes nodaux auquel le sujet est affronté depuis l'identification primaire jusqu'au point ultime de la dialectique de la castration. L'analyse est l'histoire d'un tel parcours.

VI

La fin de l'analyse est-elle repérage ou visée ? Peut-on même, avec un minimum de rigueur, distinguer l'un de l'autre ? Chercher à définir *la fin* de l'analyse, c'est avant tout déceler *les fins* qu'on y poursuit. Je ne me réfère pas ici au « désir de l'analyste » devenu depuis quelques années le lieu commun qui traîne dans nos débats. Mais il nous incombe de nous demander quelle peut être, à la limite, notre attente, au sens non seulement de notre souhait mais de ce à quoi, dans notre écoute, nous devenons attentifs.

Si le mot de « critère » semble inadéquat, c'est qu'il implique un terme à une entreprise dont le caractère *unendlich* saute aux yeux. Mais aussi parce que ces « critères » évoquent pour nous une pétrification de la réflexion analytique. Comme si nous étions tous engagés dans une pratique stéréotypée, valorisant les mêmes concepts, possédant des tempéraments et des talents identiques... Et s'il est vrai que l'analyse se conduit selon certaines règles — cruciales, certes, mais dont nous éprouvons la précarité dans notre pratique — elle n'adhère pas à un plan préétabli, ni du côté divan, ni du côté fauteuil. Il n'existe pas — et il ne peut y avoir — de « Précis de la technique opératoire » en psychanalyse et nous ne pouvons que recueillir les récits des diverses expériences.

Il en va de même au plan des « critères ». La liste produite plus haut peut, à ce titre, être considérée comme le témoignage de l'hétérogénéité des repères : elle est due à l'utilisation de la théorie par les analystes selon la singularité de leur pratique et l'intimité de leurs convictions. Et, à la limite, il serait possible de dire, non pas que les analystes n'ont pas de critères mais que ceux-ci diffèrent de l'un à l'autre. Ce qui nous permet — quelle que soit leur valeur, leur opportunité, leur exactitude — de ne les considérer que comme autant d'indices des visées qui guident l'analyste dans sa démarche.

Je n'aurai pas la prétention de vouloir, à mon tour, présenter une nouvelle liste de critères, en en vantant l'excellence. Mais je tenterai de dégager en première approximation ce qui, dans mon écoute, retient l'attention : il est certain que ce n'est ni l'insertion du sujet, ni l'adaptation du moi, ni la retrouvaille de l'objet perdu, ni le comblement d'une béance.

Et si je dis que le terme de l'analyse tient de l'éveil lorsque s'instaure la *libre circulation des signifiants*, c'est que cette mobilité — retrouvée — est comme le prélude du moment où le sujet pourra se dégager de l'indétermination dans laquelle il se trouve suspendu.

Allez voir les sauriens en miniature que nous a légués la préhistoire et dont on conserve les spécimens dans la moiteur de nos vivariums : agames, basiliques, molochs, fouette-queue, iguanes... Ces blindages, ces arêtes, ces cornes, ces pointes ; les reptations à peine perceptibles ; l'empilement impassible des membres et des corps ; ces paupières mi-closes, ces yeux ouverts sur le vide de l'intemporel. Seul le battement affolé des gorges décompte le flux du temps biologique. Etouffante tiédeur du ralenti des siècles où se figent ces vies minimales.

Nous avons à reconnaître dans la pseudo-immobilité du névrosé la marque des carapaces dont il se trouve enserré, celles sécrétées par le refoulement. Soulager la misère névrotique, ainsi que s'exprimait Freud, serait délivrer le patient du

fourvoisement de son désir, de sa pénurie affective, de l'emprise aveugle de ses pulsions, c'est-à-dire de quelque chose qui est indissolublement lié au refoulement et qui le tient prisonnier.

De cet éveil, de cette délivrance, quelque chose témoigne dans le discours de l'analysant : la mise en route d'un nouveau mode du fonctionnement psychique, d'une plus grande perméabilité de la barrière du refoulement.

Cette *perméabilité* — terme qui m'a été proposé par Serge Leclaire — est à prendre dans son acception physico-chimique, comme un changement d'état d'une membrane cellulaire qui en modifie la sélectivité ou la rétentivité. De l'augmentation de cette perméabilité, nous trouvons la preuve dans notre écoute lorsque des éléments peu à peu élucidés, interprétés, translaborés, font retour dans le discours de l'analysant, non pas figés sous forme d'une acquisition scientifique ou d'une formule abstraite, mais ayant établi avec le reste du matériel des rapports inédits qui pourront servir, dès lors et à leur tour, d'amorce à un nouveau développement.

Nous pouvons évaluer l'atténuation des processus de refoulement et de la censure à la fluidité du discours, à l'enrichissement progressif des associations, à l'établissement de chaînes significatives nouvelles, au chemin frayé vers des territoires jusque-là non explorés. Ce retour dans le discours de l'analysant de ce qui a été arraché à son ignorance névrotique témoigne de la reviviscence de ce qui fut chez lui autrefois déposé à l'état quiescent mais qui, ne pouvant trouver sa voie dans le discours vivant du sujet, se manifeste dans l'angoisse, l'inhibition, les symptômes.

C'est le frayage de cette nouvelle voie dans le domaine de la parole qui traduit les remaniements sous-jacents, l'établissement de réseaux de communication entre les diverses instances du psychisme et l'intégration dans le système conscient de données peu à peu soustraites au refoulement.

C'est cette trouvaille d'un sens — et non les retrouvailles d'un objet — que je désigne par le terme d'*éveil*. De l'émergence d'un sens nouveau — effet du travail interprétatif au ras du transfert — dépendra ce que l'analyste poursuit dans le décryptage : à savoir la capacité du sujet à mettre fin à l'obtusion névrotique. Le « Wo Es war, soll Ich werden » jaillit comme une injonction, intimant au sujet d'instaurer un ordre dans le chaos de ses représentations.

Cela suppose, bien sûr, et avant tout, la dissolution des identifications aliénantes qui

ligotent le sujet pour autant qu'il se vit/voit comme l'objet du désir de l'Autre, lieu de la loi, de la vérité, du discours inconscient. Il faut donc que l'analysant cesse d'être cet *objet impeccable* qui comble le manque de l'Autre ; qu'il cesse aussi de se percevoir comme le reflet dans l'armure du maître — où le sujet se reconnaît dans son aliénation spéculaire — et dont il pourrait, dans l'analyse, se satisfaire en devenant le double, voire la doublure de son analyste.

Tout ce travail de dégagement dans l'analyse sera donc de se découvrir, de se reconnaître, de s'assumer dans son désir propre, dans sa différence, dans son *altérité* (15).

Une telle conception des fins poursuivies dans l'analyse nous conduit à l'envisager comme un processus qui vise à une *dé-idéalisation* de l'imaginaire. Pour que le sujet puisse mettre fin à l'assujettissement, il faut qu'il puisse vivre et désirer en échappant aux identifications leurrantes — corps de la mère, parole de l'analyste — et aux fantasmes mortifères qui le maintiennent dans sa parésie. Il faut que le sujet accède au vécu de la *jouissance* en son nom propre par le débridement des entraves surmoïques qui le maintiennent dans sa position d'objet. Qu'il conquiert enfin sa *liberté de penser* et qu'il s'émancipe de la parole et du discours de ses référents originaires. Qu'il cesse donc d'être à la merci du désir, de la jouissance, de la parole de l'Autre, et qu'il se constitue enfin comme sujet sans recourir aux manœuvres par lesquelles il cherche à masquer ou à se soustraire à son manque fondamental.

Peut-être serait-il temps d'abandonner notre prétention à détenir le *fin mot* en ce qui concerne le terme de l'analyse. Le douloureux travail de dégagement auquel nous assistons — et où nous l'assistons — doit amener le sujet à la séparation avec « son » analyste... Cela ne signifie pas que ce travail est mené à son terme — pour autant qu'il puisse l'être — mais du moins qu'il lui sera permis de découvrir le chemin à suivre. De cela le discours de l'analysant nous apporte en temps utile une ample confirmation par la découverte des articulations significatives qui permettent de déceler les divers moments nodaux de son parcours — l'identification primaire, l'oedipe, la castration — et qui le mènent à la découverte de la différence. La véritable difficulté est de savoir non pas *quand* l'analyse finit, mais ce qui s'y consume et *où* elle commence...

1. Ceci est encore plus sensible dans la pratique, exigeante, des psychothérapies analytiques où, seule, l'armure théorique du psychanalyste lui permet de se montrer efficace dans les moments d'arrêt ou d'accélération.

2. Cet article est la version, très remaniée, d'un exposé fait en mai 1975 à l'Association psychanalytique de France dans le cadre d'un cycle de conférences portant sur les « Difficultés de la psychanalyse ».

3. Je me dois de prévenir que la catégorisation que j'avance est un artefact car je suppose (et j'espère) qu'aucun analyste n'acceptera de se reconnaître sans réserves dans le schéma que j'établis.

4. Il s'agit bien sûr des *capacités d'adaptation du moi*.

5. Ces trois extraits sont empruntés à un texte de Sacha Nacht, son introduction au « Colloque sur la fin du traitement psychanalytique » in *Revue française de psychanalyse*, 1954.

6. En quoi, si l'on peut considérer que ce texte est représentatif d'un grand nombre d'analystes, et de leurs crédits, il ne faut pas s'étonner des critiques et des refus qu'a suscités depuis des années ce qu'on a désigné par « l'idéologie psychanalytique », prise au sens socio-politique, d'une réduction à des slogans d'un conformisme petit-bourgeois.

7. The Concept of Cumulative Trauma », *Psa. Study. Child*, vol. 18, 1963.

8. Dans sa préface au livre de D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard.

9. Je ne prétends pas par ces remarques épuiser la question des « chapelles » ou des « hétérodoxies », pas plus que je ne feins de croire que les différends qui existent entre analystes reposent uniquement sur des problèmes doctrinaux.

10. On se rapportera à l'exposé de Maurice Bouvet lors du « Colloque sur les critères de la fin du traitement psychanalytique » (1954), recueilli in *Œuvres psychanalytiques*, Payot, vol. II, p. 259 et seq.

11. Maurice Bouvet, *ibid.*

12. C'est, nous rappelle l'auteur, ce que Fenichel désignait par « déclic de la vérité ».

13. Dans un ouvrage, *The Analysis of the self (Le Soi)*, dont on peut ne pas apprécier le côté « hydraulique » mais dont il ne faut pas méconnaître l'extrême perspicacité clinique.

14. Rappelons aussi que Freud se réfère au fait que le *refoulement originnaire* cherche à se défaire le plus radicalement possible de cette bisexualité psychique.

15. L'emploi du terme *d'autonomie* me paraît d'autant plus fâcheux et trompeur que celle-ci évoque pour nous un phénomène de maturation. Alors que l'accès à *l'altérité* indique non pas le parachèvement d'un processus naturel, mais la *rupture* effectuée par la « violence de l'interprétation » comme l'appelle Piera Castoriadis-Aulagnier, qui introduit le sujet à sa radicale différence.

DE VIENNE À PARIS *
SUR LES ORIGINES D'UNE PSYCHANALYSE « À LA FRANÇAISE »

Victor N. Smirnoff

Vienne : le moderne et le nouveau

Comment mesurer la distance qui sépare Vienne de Paris au tournant du siècle ? Qui pouvait bien s'intéresser à ce qui venait de si loin, de cet *öster Reich* presque aux confins de l'Empire Ottoman ? Si le destin de l'Europe et de la France s'y était joué autrefois, ce fut au cours d'un Congrès qui dansait joyeusement sous la houlette du prince de Metternich. Aux yeux du monde, Vienne n'était guère que la capitale de la frivolité valseuse, des officiers aux dolmans blancs, des amours romantiques, d'une *Gemütlichkeit* teintée de provincialisme germanique.

Un souverain vénéré, aux beaux favoris blancs, régnait de sa *Hofburg* sur la Monarchie danubienne, immense conglomérat de populations bigarrées et qui, de loin, devaient paraître pittoresques. La famille impériale avait vécu des moments dramatiques : en 1889, la mort du prince héritier Rodolphe, un suicide qu'on s'obstinait à enjoliver d'une pauvre histoire d'amour, en feignant d'ignorer les circonstances politiques de l'affaire. En 1898, l'Impératrice Elisabeth, — déjà vieillissante — elle fut naguère la belle « Sissi » — fut la victime innocente — ce n'était pas elle qui était visée — d'un meurtrier anarchiste au bord du lac de Genève. Ces drames parvenaient au monde, traités comme des faits divers, venant à peine troubler « le calme et l'ordre » d'une Vienne baignée d'insouciance.

Pourtant, si on avait tendu l'oreille, on aurait perçu sans peine des bruits plus inquiétants. Ne disait-on pas que cette monarchie n'était qu'un despotisme, tempéré par la *Schlamperei*, un laisser-aller, une incurie pagailleuse ? Que les « minorités » ethniques tchèques, serbes, croates, ruthènes — entretenaient des troubles, revendiquaient leurs droits politiques, leur représentation parlementaire et menaçaient la bonne ordonnance de l'Empire ? Que les ministres de Sa Majesté se succédaient sans arriver à résoudre ni la question hongroise ni les autres ? Que les corporations d'étudiants — les *Burschenschaften* s'affrontaient durement, nationalistes contre libéraux, reflétant les luttes intérieures qui opposaient les socialistes (on ne disait pas encore les marxistes) aux représentants du conservatisme bourgeois ?

Qu'un maire autoritaire et ambitieux, Karl Lueger, s'appliquait à exclure « les juifs et les sociaux-démocrates » de l'appareil administratif ? Que les démêlés diplomatiques entre l'Empire des Habsbourg, l'Allemagne bismarckienne et la Russie tsariste risquaient à tout moment de mettre le feu aux poudres.

Un cliquetis de sabres couvrait les évolutions feutrées de l'Ecole espagnole. Les tuniques gris brochet — *hechtgrau* — allaient bientôt remplacer les dolmans blancs. Les fifres du *Radetzky marsch* se mêlaient aux flonflons de la *Chauve Souris*.

Toujours les stéréotypes l'emportent. Dans une ville où la *Ringstrasse* — dont l'édification resta une des opérations les plus fructueuses de la *Bürgerministerium* — fut, avec ses palais pseudo-baroques et néo-gothiques, l'emblème de la mentalité philistine — *Kitsch und Schande* — le « Kitsch » et la camelote — prenaient naissance et forme l'esthétique et la culture du siècle. Cette *Kakanie* dont Robert Musil tracera, bien plus tard, la chronique impitoyable, fut le lieu où se forgea la modernité, celle de la « Sécession », des *Wiener Werkstätte*, de l'atonalité — qui mènera Schoenberg au dodécaphonisme —, celle de l'architecture dépouillée qui annonçait le *Bauhaus*.

Lorsque Malher en 1907 prend congé de ses amis sur le quai de gare de Vienne pour rejoindre New York, c'est Gustav Klimt qui prononcera le mot *Vorbei* : Fini. Terminé. C'est du passé : une nouvelle époque avait déjà commencé.

La Vienne du *Ring*, édifée au nom de l'Historicisme, était déjà en train d'être remodelée par Otto Wagner, Josef Olbrich et Alfred Loos. La peinture n'était plus au *Künstlerhaus* que présidait Hans Makart, mais dans les ateliers où travaillaient Gustav Klimt et Oscar Kokoschka. Les mélodies charmantes de la *Veuve Joyeuse* n'arrivent plus à faire oublier les accents tragiques de la *Salomé* de Richard Strauss.

Il n'est pas certain que Freud ait été sensible à l'éclosion de cette modernité. Ses goûts le portaient bien plus vers le classicisme culturel que vers l'avant-garde. Il était davantage, pour ne pas dire entièrement, à l'affût du « nouveau » — *das Neue* — plutôt que du

* Ce texte est paru dans le numéro 20 (automne 1979) de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, « Regards sur la psychanalyse en France

moderne. La découverte de l'analyse s'inscrit ainsi en contrepoint sur l'avènement d'une nouvelle sensibilité. Pour Freud, il ne s'agira pas de modifier des formes ou de s'insurger contre l'ordre établi. C'est l'image que l'homme a de lui-même — quel que soit le contexte culturel ou social — qui sera remise en question. Ce sera le début non d'une époque, mais d'une ère. L'homme aura enfin abandonné une illusion de plus : celle que son moi était maître dans sa propre maison. *Vorbei* : Terminé ! La *Liebelei* avait cédé la place à la libido.

L'obstacle de nature nationale

Si la Société de Psychanalyse de Paris ne fut fondée qu'en 1926 et si le mouvement analytique français ne prit véritablement son essor qu'après 1946, un lien, ténu il est vrai, s'établissait dès 1910 entre la France et Vienne.

Lettre de Freud à C.G. Jung le 3 décembre 1910 : « J'ai reçu une première lettre venant de France, d'un certain docteur Morichau-Beauchant, professeur de médecine à Poitiers, qui lit, travaille et est convaincu. "Cette lettre vous montrera que vous avez aussi des disciples en France qui suivent passionnément vos travaux (1)." »

Le 17 novembre 1911, Freud écrit à Ernest Jones :

Notre Français à Poitiers, qui n'avait pas écrit depuis janvier, m'a envoyé aujourd'hui une lettre et une contribution pour le *Zentralblatt* (sur Homosexualité et paranoïa)... et un tiré à part d'un admirable article paru dans la Gazette des Hôpitaux. Cela s'intitule "Le rapport affectif dans la cure des psychonévroses". C'est d'un haut niveau (2)... »

Et le 2 janvier 1912, à Karl Abraham : « Avec Morichau-Beauchant, de Poitiers, nous avons gagné un appui solide et aujourd'hui j'ai reçu une lettre d'un élève de Régis, à Bordeaux, qui de la part de ce dernier et au nom de la psychiatrie française, présente des excuses pour le dédain dans lequel la psychanalyse a été tenue jusqu'à présent, et se déclare prêt à publier dans *l'Encéphale* un long article sur elle (3). »

Freud fut trop prompt à se réjouir : sa satisfaction et son espoir seront de courte durée. Malgré l'enthousiasme de Morichau-Beauchant, son appui a compté pour peu de chose et son engagement dans la psychanalyse n'est pas allé beaucoup plus loin. Quant à Hesnard, qui prétendait parler « au nom de la psychiatrie française », il resta pendant de longues années seul à défendre la psychanalyse dans un milieu médical indifférent, voire franchement hostile aux découvertes de Freud.

C'est du côté de la psychologie que Freud trouva ses premiers commentateurs. Un auteur d'inspiration pavlovienne, Kostylev, fait paraître en 1911 plusieurs

articles exposant la théorie freudienne du traitement des névroses, du rêve et de l'imaginaire. Un de ses articles fut même accueilli dans la très respectable *Revue philosophique*, dont le directeur était alors Théodule Ribot, qui occupait la chaire de Psychologie expérimentale au Collège de France.

Cet accueil par la psychologie officielle, académique, s'expliquait par l'intérêt que Ribot portait à la psychanalyse, aux « explorations dues à des auteurs nombreux et bien connus, dans le monde souterrain de l'esprit, notamment aux études récentes désignées depuis Freud sous le nom de psychoanalyse. Cette hypothèse, c'est que le fond, la nature intime de l'inconscient ne doivent pas être déduits de la conscience (4)... » Et si Ribot semble bien avoir saisi que la psychanalyse se distinguait de l'analyse psychologique de Janet ou de l'introspection, qu'il s'agissait d'une « observation faite du dehors et par un autre », d'une « enquête minutieuse, patiente, durant quelquefois des années », il n'en reste pas moins qu'il marqua ses distances vis-à-vis des « psychoanalystes [...] qui ont une tendance malheureuse à généraliser jusqu'à l'extravagance. Ils soutiennent une théorie du pansexualisme qui explique toute activité humaine par la libido (5) ».

Nuancé et réticent, l'avis de Ribot contrasta singulièrement avec l'attitude de Pierre Janet qui fut l'adversaire officiel du « freudisme » en France.

À l'égard de Janet, Freud ne manifesta au départ ni acrimonie ni condescendance. Lorsque Jung l'informe en 1907 qu'il profiterait de son passage à Paris pour rencontrer Janet et pour essayer de savoir ce qu'il pensait de Freud, celui-ci l'encourage :

« Janet est une fine intelligence — *ein feiner Kopf* -. Mais il est passé à côté de la sexualité et à présent il ne peut plus aller de l'avant ; nous savons que dans le domaine de la science il n'y a pas de retour en arrière. (6) »

De fait, c'est Jung qui sera déçu de cette rencontre. Il avertit Freud que Janet ne comprend rien aux choses les plus récentes, vous inclus... Il n'est qu'une intelligence, mais pas une personnalité, un plat causeur et le type même du bourgeois médiocre (7). »

Le conflit éclatera lors du *Congrès de Psychiatrie, de Psychologie et d'Assistance aux aliénés*, qui doit se tenir à Amsterdam, en septembre 1907. Freud, pressenti, s'empressa de décliner l'offre qui lui fut faite d'être, avec Janet, un des rapporteurs sur « les théories modernes de l'hystérie » : invitation et refus dont il ne dit rien à Jung, qui entre-temps a été contacté et a accepté d'être rapporteur. Lorsqu'il annonce cette « bonne nouvelle », il apprend que Freud avait déjà repoussé la proposition :

« On avait en vue un duel entre Janet et moi, mais je hais les combats de gladiateurs devant la noble populace : j'ai peine à me résoudre à laisser une foule

indifférente émettre un jugement sur mon expérience (8). »

Il laisse donc Jung défendre la cause analytique face aux attaques — il faut bien dire haineuses et stupides — d'Aschaffenburg, vieil ennemi de la psychanalyse qui avait pris la place de Janet.

Si Freud cède ainsi sa place, ce n'est pas sans mauvaise conscience. De sa résidence d'été, il écrit à Jung :

« J'éprouve presque comme une lâcheté pendant que vous vous chargez de la défense de la cause (*Sache*) d'aller à la cueillette aux champignons dans les bois ou de me baigner dans les eaux paisibles du lac près de Kärnten, au lieu de défendre la cause moi-même ou du moins d'être à vos côtés. »

Mais, ajoute Freud, Jung était plus apte pour la « propagande » :

« J'ai toujours trouvé que quelque chose dans ma personne, mes paroles et mes idées repoussait les gens, alors que les cœurs vous sont ouverts (9). »

De ce Congrès, Jung garda un souvenir pénible, car il dut abréger, ne fut guère entendu et fut exposé aux attaques et aux injures d'un certain nombre de participants : « C'est une bande épouvantable, écrit-il à Freud, puant la vanité, Janet malheureusement tout le premier... il ne sait absolument rien de votre enseignement et il est convaincu que tout cela n'est que du non-sens — *Unsinn* (10) — . »

La seule note optimiste de ce Congrès, Jung la doit à une rencontre : « Un jeune homme de Londres, le docteur Jones, qui connaît très bien vos écrits... Il vous rendra probablement visite par la suite (11). »

Le jeune homme de Londres pouvait-il se douter alors que, six ans plus tard, il tiendrait, dans un autre Congrès, le rôle dévolu à Jung en 1907 ? Ce ne sera pas à un quelconque Aschaffenburg qu'il aura affaire, mais à Pierre Janet en personne.

Il faut remarquer que la psychanalyse avait acquis suffisamment d'importance pour qu'on ait songé à proposer à Pierre Janet de la prendre pour sujet de son rapport lors du *Congrès international de Médecine* qui se tint à Londres en 1913.

L'enjeu, pour Pierre Janet, était de taille : rien de moins que de défendre l'« analyse psychologique » dont il fut le promoteur. Tout en rendant hommage, dans sa conclusion, à certains apports de la psychanalyse sur les névroses, l'évolution de la pensée dans l'enfance, les sentiments sexuels, Janet attaque la psychanalyse pour montrer qu'elle n'était qu'une branche de sa propre théorie, maintenir la priorité de sa découverte, dénoncer l'imposture du « pansexualisme » et le « dogmatisme » des psychanalystes, montrer aux médecins « les exagérations et les illusions qui déparent la psychanalyse... ses généralisations outrées et les

symbolismes aventureux ». Peut-on véritablement s'étonner lorsqu'on constate à quel point Janet méconnaissait et la théorie et la pratique analytiques ? Qu'il y ait eu derrière cette attaque un règlement de compte, par la personne de Freud interposée, avec son ancien maître Charcot, c'est possible. Mais il était évident que si l'analyse était connue en France, la théorie analytique se heurtait aussi à une méconnaissance quasi totale. Janet, en répondant à Jones, qui était intervenu pour défendre la « cause » de la pratique analytique en lui reprochant de critiquer une méthode dont il n'avait aucune expérience, déclara qu'il se refusait d'interpréter ce que lui disaient ses patients selon un « dogme » auquel il ne croyait pas.

Le « dogmatisme » rejoindra le « pansexualisme » dans la panoplie anti freudienne. On les retrouve encore aujourd'hui sous la plume de quelques irréductibles ignorants.

Freud fut sans doute affecté de cette polémique où Jones dut prendre la défense de la psychanalyse. Il lui écrit de Marienbad, où il s'accordait quelque repos, le 10 août 1913 :

« Je ne peux pas vous dire à quel point j'ai été satisfait par votre récit du Congrès et la défaite que vous avez infligée à Janet aux yeux de vos compatriotes. Les intérêts de la psychanalyse en Angleterre se confondent avec ceux de votre personne, et je dois espérer que "vous battrez le fer pendant qu'il est chaud" (12). »

En 1913, l'affrontement de Jones avec Janet prenait pour Freud une signification au-delà de la rivalité personnelle. On en trouve la trace dès 1914 dans *l'Histoire du Mouvement psychanalytique* :

« A Paris même, on semble encore partager la conviction qui avait été exprimée d'une façon si éloquente par Janet au Congrès de Londres (1913) selon laquelle tout ce qu'il y a de bon dans la psychanalyse ne ferait que répéter (*wiederholen*) les vues de Janet, mais que tout ce qu'il y a au-delà serait mauvais (*von Übel*). Au cours de ce même Congrès, Janet dut "encaisser" (*sich gefallen lassen*) quelques rectifications de Jones, qui lui reprocha son insuffisante connaissance des faits. »

Cette assimilation de Paris à Janet n'est pas fortuite. Déjà, lorsque Jung en 1907 lui annonça qu'il allait rencontrer Janet, Freud déclara que :

L'obstacle chez les Français est essentiellement de nature nationale (13) ; l'importation en France a toujours présenté des difficultés. »

- Les Français et Janet. Voilà que Freud se heurte de nouveau aux Français qui restent toujours aussi réticents. Il est difficile de savoir ce qui, en 1907, faisait dire à Freud que « l'obstacle était de nature nationale ». Mais en 1913, il a sans doute raison.

Si les critiques d'avant-guerre, aussi partiaux, mal informés, injustes que certains purent l'être, restèrent, malgré leur vivacité, assez courtois, le ton allait changer à partir de 1914: la polémique devient acerbe, et, dans certains cas, franchement injurieuse.

Déjà le docteur Farez (1915) réclamait « une psychanalyse française, éclectique, d'une précision logique et méthodologique qui s'opposerait à la Psychanalyse dogmatique et arbitraire de Freud (14) ». Allant plus loin, le biologiste Yves Delage (1915) versa dans le mauvais goût. Il jugea que la théorie de Freud était présentée « sous une forme abstraite et développée chère au génie allemand ». Quant aux théories sexuelles, elles étaient « l'obsession d'un cerveau atteint d'érotomanie (15) ». Même si on peut attribuer ces excès, cette violence, au nationalisme exacerbé d'une France en guerre, il faut remarquer que quelque chose en restera et, jusqu'en 1939, on se plaira à opposer la démesure, le dogmatisme, l'immoralité teutonne à l'esprit de finesse de nos chères provinces.

En 1923, alors que Freud pouvait espérer avoir trouvé des alliés en France, lorsque René Laforgue louait les efforts du professeur Henri Claude pour faire connaître la psychanalyse dans ses cours à la Faculté de Médecine, quel n'a pas dû être son désappointement de trouver sous la plume du même Henri Claude la résurgence d'objections qu'il avait pu croire abandonnées :

« [...] la psychanalyse n'est pas encore adaptée à l'exploration de la mentalité française. Certains procédés d'investigation choquent la délicatesse des sentiments intimes, et certaines généralisations d'un symbolisme outrancier, peut-être applicables chez des sujets d'autres races, ne me paraissent pas acceptables en "clinique latine"(16).

Freud, dans sa lettre du 29 juin 1924 à Laforgue, s'en console et même s'en réjouit — avant d'avoir lu le livre de Laforgue : « D'après la préface de Claude, je vois qu'il doit être bon, car sa réserve me prouve que vous n'avez fait aucun compromis »".(17)(18)

Mais, en 1925, dans la *Selbstdarstellung* - « autoportrait » ou « autobiographie » — Freud sent la moutarde lui monter au nez :

J'observe de loin aujourd'hui de quels symptômes réactionnels s'accompagne l'entrée de la psychanalyse dans une France qui fut longtemps réfractaire. Cela évoque la reproduction des choses déjà vécues, mais il y a là cependant des traits particuliers. Des objections d'une incroyable niaiserie — *unglaubliche-Einfalt* — se font entendre, telle celle-ci : la délicatesse française est choquée du pédantisme et de la lourdeur de la nomenclature psychanalytique... Une autre assertion est plus grave, même si elle n'a pas semblé indigne à un professeur de psychologie de la Sorbonne : le *Génie*

latin ne supporte absolument pas le mode de pensée de la psychanalyse... En entendant ceci, on doit naturellement croire que le *Génie teutonique* a serré sur son cœur la psychanalyse, dès sa naissance, comme son enfant chéri. »

Et si, de toute évidence, cette flèche vise Pierre Janet, elle atteint aussi toute une tendance de la critique française qui, comme le signale Freud, se distingue, dans certains de ses arguments, de ce qui avait cours dans d'autres pays.

Que déjà en 1907 Freud parle d'une opposition « de nature nationale » ; qu'il y revienne en 1915 dans *l'Histoire du Mouvement* ; qu'il croie nécessaire de le réitérer en 1925 ne peut simplement être l'effet d'une quelconque illusion... Il faut admettre qu'il perçut en France un phénomène particulier.

Il est trop simple de vouloir l'expliquer par le nationalisme et la xénophobie. Sans doute cette dimension n'est pas absente et sans doute aussi les attaques contre le « Génie allemand » peuvent-elles cacher un refus du « Génie juif » : le préjugé national doit sembler plus honorable, plus digne que l'antisémitisme ordinaire...

Freud, à plusieurs reprises, l'a fait remarquer : une première fois quand il s'en prend à Janet qui affirmait « que les troubles de la vie sexuelle n'auraient pu voir le jour que dans une ville comme Vienne... dans le milieu viennois ». Il trouve cet argument absurde, bien sûr, mais ajoute qu'il a été tenté d'admettre « que ce reproche adressé au milieu viennois n'était qu'un euphémisme destiné à en dissimuler un autre qu'on n'osait pas formuler publiquement ». Ceci en 1914, dans *l'Histoire du Mouvement psychanalytique*.

Freud reprend ce thème dans son article sur « Les résistances à la Psychanalyse », publié en français dans la *Revue juive* (19) dont le premier numéro paraît à Paris en mars 1925 ; ses propos seront cette fois plus explicites :

« Enfin l'auteur a le droit de se demander si sa propre personnalité en tant que juif qui n'a jamais voulu cacher sa judéité, n'a pas joué un rôle dans l'antipathie que le monde environnant a manifestée à l'égard de la psychanalyse. Un tel argument a rarement été exprimé de façon explicite, mais nous sommes, hélas, devenus si méfiants que nous ne pouvons pas nous empêcher de soupçonner que cette circonstance (*Umstand*) n'est pas restée sans effet. Ce n'est peut-être pas par un pur hasard que le premier représentant de la psychanalyse fut un juif. Pour se déclarer partisan d'une telle doctrine (*um sich zu ihr zu bekennen*) (20), il fallait une bonne part de détermination, être disposé à accepter l'isolement face à l'opposition, un destin qui est plus familier à un juif qu'à quiconque d'autre. »

L'année suivante, 1926, dans son allocution au *B'nai B'rith* (21), il ajoute : « En tant que juif, j'étais libéré d'un grand nombre de préjugés qui imposent à d'autres des limites dans l'usage qu'ils font de leurs capacités intellectuelles. »

Que le milieu médical français, vers les années vingt, ait été, dans son ensemble, prototype de *l'uomo qualunque*, chauvin, nationaliste, xénophobe, antisémite, traditionaliste, moralisateur et conformiste, peu perméable aux idées venant d'ailleurs — et surtout des pays de langue allemande —, qu'il ait été imbu de ses « prérogatives », fier de son « sens clinique », carapacé de ses préjugés, confit en son prestige social, tout cela est vrai.

Que la guerre de 1914-1918 ait marqué un coup d'arrêt « à l'envahissement » par une pensée considérée comme étrangère, voire ennemie, peut se comprendre mais cela suffit-il à rendre compte de la tardive pénétration de l'analyse en France ?

Il n'est pas certain pourtant que l'opposition rencontrée en France ait été plus virulente qu'ailleurs — qu'en Allemagne par exemple. Il semble même que Freud ait fait une erreur d'appréciation quant à l'intérêt suscité par sa découverte dans la sphère francophone. Il est probable que la barrière linguistique a joué dans les deux sens : l'article de Morichau-Beauchant, le premier à parvenir à Freud, n'était ni le seul ni le premier. Si effectivement l'accueil ne fut pas très favorable, du moins la découverte freudienne ne passe pas inaperçue.

Peut-on vraiment s'étonner des réticences devant les obstacles à vaincre ?

Une tradition psychiatrique allant de Pinel à Délasiauve, d'Esquirol à Magnan, positiviste, clinicienne, organiciste, phénoménologiste avant la lettre, et dont les psychiatres de 1910 et de 1920 sont les continuateurs. Une psychologie tout à la fois humaniste, rationnelle, rompue à l'introspection, à l'analyse psychologique et allant à la recherche d'une « psychologie objective » et qui n'eut pas à lutter contre la rigidité de la psychophysiologie allemande, dont Freud eut tant de peine à s'affranchir. Tous se voulaient représentants d'un esprit français : mesurés, cartésiens, peu portés aux excès doctrinaux.

Enfin Freud devait apparaître comme le continuateur de Charcot, en défaveur dans les milieux neurologiques et psychiatriques, déjà offensés par le « Césarisme » et le « théâtralisme » du Maître de la Salpêtrière dont la disparition fut sans doute saluée avec un certain soulagement. Et Babinski, en décrivant le « pithiatisme » ne fit que mettre le dernier clou au cercueil où gisaient les restes de l'hystérie...

Même si l'opposition ne fut en France pas plus radicale qu'ailleurs, Freud devait à la fois s'en étonner et le ressentir avec une particulière amertume, car il s'attendait à une réception plus chaleureuse de la part de ses collègues qui avaient été justement des élèves de « Maître Charcot » (22).

Premiers (faux) pas

Si Freud avait pu se plaindre, peut-être à tort, du peu de bruit que fit sa découverte, il faut remarquer que ce qui allait le préoccuper bien davantage, à partir des années 1920, sera la laborieuse et incertaine constitution du mouvement psychanalytique français.

Alors qu'à Vienne, à Zurich, à Budapest, à Berlin, à Londres et à New York existaient déjà des sociétés analytiques, Eugénie Sokolnicka arrivant en France en 1921 n'y trouva guère d'analystes, du moins personne qui puisse se prévaloir d'une pratique. Elle avait entrepris une analyse avec Jung à Zurich, puis séjourné deux ans à Vienne où « elle subit une psychanalyse par le ministère de M. Freud lui-même (23) ».

Freud semble l'avoir encouragée à s'installer à Munich : la guerre mit fin à ce séjour. Nous la retrouvons en 1918 à Budapest avec Ferenczi ; elle y passe deux ans avant de regagner Varsovie, sa ville natale, pour y travailler et créer une société de psychanalyse. Ce dernier projet ne put être réalisé et, abandonnant la Pologne, elle arriva à Paris avec l'assentiment de Freud, dit-on. Était-elle mandatée par lui pour établir une tête de pont analytique en France ? Le choix ne fut peut-être pas très judicieux, mais y eut-il même un choix ?

Elle échoua, c'est certain, auprès du milieu médical, mais fut-elle une bonne émissaire ? Les rires qui ponctuèrent ses conférences à l'École des Hautes Études Sociales étaient-ils uniquement à mettre au compte de l'imbécillité du public ?

Pourtant il ne fait pas de doute que sa venue à Paris fut décisive. Elle fraya une voie qui ne s'est pas refermée depuis : l'implantation de la psychanalyse dans la citadelle hospitalière. Que cette porte lui fut ouverte par Georges Heuyer n'étonnera guère que ceux qui ignorent quels appuis trouvèrent auprès de lui les générations successives d'analystes à la Clinique de Neuro-Psychiatrie infantile — quels qu'aient été sa réserve et parfois son scepticisme quant à la psychanalyse. Mais en 1921 Heuyer ne faisait qu'assurer une suppléance à la Chaire des Maladies mentales après le décès d'Ernest Dupré. Le Professeur Henri Claude, qui lui succéda à l'hôpital Sainte-Anne, évinça Mme Sokolnicka qui n'était pas médecin. En 1923, René Laforgue la remplaça auprès

de Henri Claude, mais la place de la psychanalyse était dès lors assurée.

Dans l'ensemble, le corps médical fut peu intéressé par l'analyse. Eugénie Sokolnicka, en contact avec le milieu littéraire, surtout celui de *La Nouvelle Revue Française*, s'y fit des amis. Cet engouement a-t-il vraiment servi la cause analytique ? Comme le note Edouard Pichon avec un agacement certain dans le style compassé et pince-sans-rire qui fut le sien : « Dans l'hiver 1921-1922, par le brusque foisonnement de la mode, il était à tout bout de champ question, à Paris, dans la conversation, des doctrines psychanalytiques, ceci la plupart du temps avec une béatitude admirative ou un ton de persiflage également superficiels et également excédants. Cette vague de vogue a pu, sur le moment, agacer ceux qui auraient voulu étudier la question avec une sérénité scientifique : aussi a-t-on reproché à Mme Sokolnicka de l'avoir créée (24)... »

Pichon, tout en reconnaissant que ce « bouillonnement saisonnier de 1922, vite tombé, a joué le rôle utile d'un avertisseur » conclut qu'en fin de compte Mme Sokolnicka n'a guère touché « qu'un milieu littéraire assez étroit ».

Ne revenons pas sur l'indifférence, voire l'hostilité, du milieu médical pour l'opposer — une fois de plus — à la réception enthousiaste des cercles littéraires.

Quelle que fût l'audience de Mme Sokolnicka auprès des écrivains de *La Nouvelle Revue Française*, il ne semble pas que cela ait exercé une influence véritable sur le développement de la psychanalyse en tant que pratique. Avec le recul, on peut penser que le mouvement surréaliste, plus fougueux et plus provocateur, a suscité une curiosité plus durable pour la psychanalyse que les œuvres romanesques.

Mais que cette influence sur le milieu littéraire fût, comme le veut Pichon, de peu d'importance, ou que cet éveil de la curiosité touchât un public assez large, il n'en reste pas moins qu'on assista en France à un phénomène culturel unique dans l'histoire de la psychanalyse : le fait que l'intelligentsia fut alertée bien avant le milieu professionnel.

Il était évident pour Freud que l'implantation de la psychanalyse ne pouvait se faire que dans la mesure où elle trouverait, à Paris même, un représentant en qui il pourrait avoir une confiance suffisante, c'est-à-dire absolue. Trop de disciples lui avaient déjà fait faux bond : il fallait quelqu'un d'une certaine envergure, mais surtout convaincu de l'importance de la *cause*.

On a l'impression que, quels qu'aient été ses mérites, Mme Sokolnicka, même aux yeux de Freud, ne devait pas « faire le poids » : il ne devait que trop bien connaître son instabilité et le peu d'audience qu'elle suscitait auprès de ses auditeurs. Elle avait échoué

dans son projet de fonder un Institut de psychanalyse à Varsovie. Il y avait peu de raisons de croire qu'elle puisse s'imposer à Paris. L'expérience parisienne de Freud lui avait appris assez sur la « soi-disant amabilité des Français » et leur manque d'hospitalité pour savoir qu'il aurait fallu un émissaire plus coriace et peut-être une plus grande fermeté sur le plan théorique pour y réussir.

Aussi, lorsque Freud reçoit la lettre que René Laforgue lui adresse le 25 octobre 1923, il se félicite qu'un contact ait été enfin établi avec un homme qui pourrait devenir un propagateur actif de la psychanalyse en France. Dans cette première lettre, René Laforgue se targue d'un début d'organisation du mouvement psychanalytique français. Il conviendrait cependant de juger cette assertion à sa juste mesure.

Au moment où Laforgue écrit, seule Mme Sokolnicka peut prétendre pratiquer l'analyse. C'est donc avec elle que Laforgue entreprend un travail analytique : « Elle eut assez de patience pour affronter avec moi un pénible travail. Elle eut beaucoup de mérite de tenir bon, car elle n'eut pas la tâche facile et m'a plus d'une fois traité de véritable diable... » (25). De son côté, le docteur Edouard Pichon s'adresse à Mme Sokolnicka qui, écrit-il, « me prodigua didactiquement ses connaissances » de 1923 à 1926 (26). Quant à Hesnard, qui fréquente aussi le service du professeur Claude, il ne s'y résoudra jamais. Il semble, en outre, que le docteur Allendy fit un parcours analytique avec Laforgue, son collègue et ami.

Peu de monde en somme, mais les choses vont évoluer assez rapidement car René Laforgue est l'homme de la situation. En tant qu'assistant d'Henri Claude, il a l'oreille de ses collègues à la Société psychiatrique de Paris ; il est l'auteur d'une thèse, soutenue en 1922, sur « L'affectivité des schizophrènes du point de vue psychanalytique » marquant déjà l'intérêt que le mouvement parisien aura pour la psychose. (Lacan, dix ans plus tard, prendra pour sujet de thèse « La psychose paranoïaque ».) Bilingue, du fait de ses origines alsaciennes, Laforgue a directement accès à l'œuvre de Freud et à la littérature psychanalytique de langue allemande. *Last, but not least*, il est décidé à faire pénétrer l'analyse en France et il a déjà pris contact avec Eitington, lors de son passage à Paris.

Laforgue écrit donc à Freud « pour prendre un contact plus étroit avec le Maître de la psychanalyse » : une lettre mesurée, factuelle, respectueuse, où il propose à Freud tout un programme de traductions et de publications. Et il invite Sigmund Freud à venir à Paris, où Allendy pourrait « mettre à sa disposition les salles de conférence de l'Université ».

Tout pour plaire. Pas tout à fait cependant, car, à propos des publications, une phrase s'est glissée

dans cette lettre : « Le lecteur français exige que tout soit exposé avec brièveté et clarté... Vous savez qu'ici on peut discuter des problèmes les plus difficiles : il s'agit seulement de savoir comment on le fait. *La difficulté se réduit à une question de forme.* »

Freud ne se laissa pas si aisément séduire par toutes ces belles promesses. Sa réponse, par retour de courrier, le 1er novembre 1923, marque une certaine réserve. Tout en se disant ravi des projets de traduction, il regrette de ne pouvoir accepter l'invitation à Paris : d'abord, il lui faut du repos après l'intervention qu'il vient de subir ; après, il sera trop absorbé par son travail... Mais surtout il n'est pas dupe de la « question de forme ».

Ses réticences se fondent sur ce qui lui est donné à lire dans les publications de ses premiers adeptes. L'espoir qu'avaient soulevé en lui les premiers articles de Morichau-Beauchant avait été, dès 1914, tempéré par le livre de E. Régis et A. Hesnard, réédité en 1921 sans aucune atténuation de leurs critiques (27). Et les écrits de Laforgue, Allendy, Pichon ne sont, aux yeux de Freud, que des exercices de vulgarisation où il cherche, en vain, la vivacité et la vigueur qu'il était en droit d'attendre. Tous ces textes ne sont en fait que de tièdes et chétives présentations visant à convaincre un public récalcitrant.

Il perçoit dès les premières lettres, et surtout les premières publications, de Laforgue, qu'il ne pourra guère compter sur la fermeté de ses options théoriques. Il y détecte, *in statu nascendi*, les obstacles qui freineront le développement de l'analyse en France. Dans l'air du temps et entre les lignes, il décèle pire qu'une hétérodoxie : une insidieuse édulcoration de la doctrine.

Une première admonition répond à l'envoi de l'article de Laforgue, écrit en collaboration avec Edouard Pichon : « De quelques obstacles à la diffusion des méthodes psychanalytiques en France » (28). Freud l'avertit, dans la première lettre qu'il lui envoie :

« Je voudrais vous mettre en garde pour que vous n'alliez pas plus avant dans la voie où vous vous êtes engagés, Pichon et vous, dans votre article. On n'obtient rien par des concessions à l'opinion publique ou à des préjugés régnants. Ce procédé est tout à fait contraire à l'esprit de la psychanalyse dont ce n'est jamais la technique de vouloir camoufler ou atténuer les résistances » (29).

Une affaire qui doit rappeler à Freud une vieille histoire : sa rupture avec Jung, au retour de la série de conférences que ce dernier fit aux États-Unis en 1912. Dans sa lettre du 14 novembre 1912, où le « Lieber Freund » presque affectueux cède la place au « Lieber Herr Doktor » — modulation qui mesure le degré

de refroidissement de leurs rapports — il lui adresse un solennel avertissement :

« Vous ne devriez pas mettre au compte de vos mérites d'avoir par vos modifications [de la théorie de la libido] amoindri beaucoup de résistances, car vous savez que, plus vous vous éloignez des nouveautés $\psi\alpha$, plus vous êtes sûr des applaudissements, et moins grande est la résistance. (30) »

Cette lettre scellera le désaccord avec C.G. Jung : les événements se précipiteront et la rupture sera totale le 3 janvier 1913, à peine deux mois plus tard. Raison ou prétexte, il est de fait que c'est autour de l'édulcoration de la théorie — au nom il est vrai d'une « propagande » prétendument plus efficace, mais Freud n'y croit guère — que bascula la confiance qu'il avait mise en Jung. A voir quelle voie emprunta par la suite le jungisme, on doit rendre justice à la clairvoyance de Freud.

On comprend que ce premier échange épistolaire avec Laforgue ait suscité chez Freud un certain malaise et une grande inquiétude. Avait-il d'autres raisons de mal augurer du développement du mouvement français qui s'annonçait sous de tels auspices ?

Quoi qu'il en soit, la réponse de Laforgue se termine par ces lignes désabusées :

« Je souhaite que ma mise en garde ait du succès auprès de vous, mais je ne suis malheureusement pas sûr. »

Et même si, jusqu'en 1925, René Laforgue reste son seul interlocuteur français, il est évident pour Freud qu'il ne trouvera pas en lui le disciple espéré.

Si Freud se résigne au fait qu'au cours de la transplantation de la psychanalyse sur le sol français « plus d'une modification devient inévitable », il ajoute aussitôt qu'il préfère tout de même « la version originale à la version modifiée ». Cela apparaît avec une évidence accrue lorsque paraît, en 1926, un ouvrage collectif *Le Rêve et la Psychanalyse* (31). Annoncé par Laforgue avec une autosatisfaction naïve, ce livre met le comble à la déception de Freud qui adresse à son maître d'œuvre, dans une lettre datée du 18 février 1926, des critiques assez amères.

Ironique : « Une telle manière de traiter le sujet aura sans doute plus d'effet que par exemple la traduction de ma *Traumdeutung* qui ne manquerait pas de rester indigeste pour la plupart des lecteurs. » (32)

Méprisant : « Hesnard a certes fait des progrès, mais il n'a pas encore perdu sa ridicule pusillanimité. Quelle bêtise que de vouloir disculper une science auprès du public parce qu'elle utilise de nouveaux termes pour les nouveaux concepts ! Et ces courbettes superflues devant le *génie latin*. »

Indulgent : « Votre ami Allendy qui en traitant du rêve s'est réservé quelque chose de très difficile... »

Quant à Laforgue, il sera vertement tancé : « Ma position face à vos nouveautés, vous la connaissez déjà... » Il ne tient pas la schizonoïa pour une « construction heureuse ». Il n'a jamais bien compris le rapport de la « scotomisation » et du refoulement (33). »

Sévère avertissement donc à Laforgue qui n'accepte pas la représentation métapsychologique, néglige surtout la coordonnée topique, et ne se soucie pas de la topologie conscient/préconscient/inconscient. « Sans doute n'avez-vous pas osé présenter à vos compatriotes cette part de complication et de spéculation. »

Et menaçant : « J'en ai longuement parlé avec la Princesse que vous reverrez à Paris dès la fin de ce mois. »

Si Freud n'ose pas dire que les Français radotent, il n'est pas loin de le penser. Nous sommes en 1925-1926. *Au-delà du principe de plaisir* avait paru en 1920, *Psychologie collective et analyse du Moi* en 1921, *le Moi et le Ça* en 1923, *Inhibition, symptôme et angoisse* en 1926. Alors que les productions lénifiantes de Laforgue, Allendy, Odier et consorts pataugent dans une théorie analytique à peine sortie de son enfance...

Tout se passe comme si, en 1925, en 1930, les analystes français en étaient encore à la recherche d'une sémiologie, d'une technique, et d'une formulation. Peut-être moins, comme semble le penser Freud — pour « faire passer » l'analyse — que parce qu'eux-mêmes ne pouvaient se résoudre à souscrire sans réserves au radicalisme de la découverte et de la pensée freudienne.

Freud a quelque raison de penser qu'avant 1920, son œuvre fut méconnue en France et de se souvenir de ces explosions d'indignation, de raillerie — *Spott* — et de haine qui ne tiennent aucun compte des règles habituelles de la logique et de la courtoisie [du bon goût] dans la polémique (34).

Pourtant les inquiétudes de Freud cette fois-ci ne sont pas uniquement motivées par l'opposition de certains milieux médicaux ou psychiatriques : il sent une réticence bien plus grave qui se fait jour au sein même du groupe analytique.

En 1925, de quelle résistance s'agit-il ? Le mouvement psychanalytique en France est en train, lentement il est vrai, de prendre forme, mais cette laborieuse naissance ne mériterait-elle d'être encouragée, plutôt que de remâcher des griefs anciens ? A moins que ce que Freud perçoit dans le mouvement analytique en France ne soit une résistance nouvelle : moins à la méthode analytique en tant que telle, qu'à la doctrine freudienne. Faut-il reconnaître dans « ce nourrisson qui se détourne en criant du visage de l'étranger » une allusion à l'attitude française à l'égard de Freud ? La date et le lieu de parution nous

inciteraient à le croire.

Et, s'il insiste dès le début de l'article de 1925, sur le refus de la nouveauté, l'horreur du nouveau — *die Scheu vor dem Neuen* — il faut peut-être l'entendre à deux titres différents.

Crainte de l'analyse en tant qu'elle paraît inacceptable par l'humiliation qu'elle inflige à l'homme en lui apprenant que « le Moi n'était pas maître chez lui » — *dass das Ich nicht Herr sei in seinem eigenen Haus* — soulevant l'indignation de tous ceux qui se cramponnaient au concept de libre arbitre (35). Mais aussi refus de la nouveauté telle qu'elle apparaît chez ceux qui veulent s'en tenir à une version édulcorée ou tronquée de la théorie, ceux qui désirent rester sur le plan d'une stricte « clinique » et refusent la psychanalyse en tant que conception globale de l'activité psychique — *Seelenleben* — ; ceux enfin qui récusent dans la psychanalyse tout ce qui irait à l'encontre de leurs convictions, de leur morale ou de leurs préjugés.

Il est certain que pour Freud la consécration de la psychanalyse en France prenait une signification toute particulière : pour la saisir, il faut que nous fassions une incursion dans le passé.

On trouve les lignes suivantes dans l'article qu'il donne au *Wiener Medizinische Wochenschrift* (36) en hommage à Charcot :

« On pouvait l'entendre dire que *la plus grande satisfaction qu'un homme puisse éprouver, c'est de voir quelque chose de nouveau*, c'est-à-dire le reconnaître comme étant nouveau ; et il revenait souvent sur cette difficulté de ce "voir" (37).

« D'où cela vient-il que les hommes de la médecine ne voient toujours que ce qu'ils ont déjà appris à voir ; qu'il serait merveilleux de pouvoir soudain voir des choses nouvelles — de nouveaux états morbides qui sont probablement aussi anciens que le genre humain...

Au fond de l'homme, depuis toujours. De quoi parlait Charcot ? De la maladie, du sexuel, de l'hystérie ? Freud y découvrira l'inconscient, qui est aussi ancien que la psyché. *Das Es*, que Groddeck désigne ainsi avec sa folle lucidité ; ce sera Freud qui lui assignera sa place dans le modèle de l'appareil psychique.

Dans la lettre du 2 février 1886 de Freud à Martha, apparaît un souhait prémonitoire : « Je sais que... si les circonstances étaient très favorables je pourrais faire mieux que Nothnagel — à qui je me crois bien supérieur — *und dass ich vielleicht Charcot erreichen kann...* — que je pourrais peut-être atteindre Charcot ». La traduction française rend cette dernière phrase — et ce n'est pas un contresens — par : « Je pourrais peut-être *égaler* Charcot. » Mais le *erreichen* évoque aussi autre chose.

Freud débarqua à Paris le 16 octobre 1885, laissant sa fiancée à Wandsbek. Il fit un court arrêt à Bruxelles, ville qui le ravit. Mais Paris fut, pour Freud, un rêve embrouillé — *ein verworrener Traum*.

L'*Hôtel de la Paix*, dans une impasse donnant sur la rue Gay-Lussac, devait être assez lugubre. L'accueil courtois par le professeur Charcot devait manquer de cordialité ; les assistants ne s'intéressèrent guère à ce Viennois au cœur de « provincial allemand » — *deutsch-Kleinstädtisch* (38) —. Paris fut pour lui la capitale de l'inconfort, de la solitude et aussi de la pauvreté. Les préoccupations courent tout au long de sa correspondance avec Martha : des plumes plus fines pour faire des économies de papier, les places les plus inconfortables au théâtre, les restaurants les plus modestes, les appels lancés à Paneth : peu de lettres où les questions d'argent ne soient évoquées.

Après son escapade à Wandsbeck à Noël 1885, son déménagement rue Royer-Collard, les retrouvailles avec les Ricchetti et son collègue russe Darkschewitsch, le séjour à Paris devient plus supportable. Mais surtout la ville maléfique, « une sphynge parée et immense qui dévore tous les étrangers incapables de résoudre l'énigme » (39) portait en soi son propre antidote : Jean-Martin Charcot.

Difficile de savoir ce qui, aux yeux de Freud, brilla avec plus d'éclat. La célébration de la leçon du Mardi ? L'opulence quelque peu tapageuse de l'hôtel du boulevard Saint-Germain, ou la réussite et l'ascension mondaine de cet homme parti de rien : son père fut un « pauvre diable — *ein ganz armer Teufel* — tout comme Jacob Freud. Il est vrai que Jean-Martin Charcot fit un riche mariage, alors que Freud s'appropriait à épouser une jeune fille sans dot. Mais Charcot était la preuve que la célébrité était à la portée d'un homme qui ne craignait pas de quitter les sentiers battus.

L'amabilité que Charcot témoigna à Freud n'était pas entièrement désintéressée : il comptait sur ce jeune médecin viennois pour porter au loin sa renommée. (Sans doute n'a-t-il jamais su que Freud allait assortir la traduction de quelques commentaires de son propre cru, passablement critiques.) Freud ne fut pas dupe du service qu'on attendait de lui, mais cela n'entama pas la reconnaissance qu'il éprouva à l'égard du Maître : il lui sut gré d'avoir témoigné de sa confiance et de lui avoir montré une certaine amitié ; d'avoir été admis dans le cercle de sa famille et de ses collègues, invité aux brillantes réceptions du boulevard Saint-Germain. Quelques conversations plus familières avec Charcot lui permirent de parler de sa simplicité et de sa bienveillance. Il fut placé à côté de Mlle Jeanne Charcot au cours d'un dîner ; cette personne, pas très jolie mais vive et gaie, trouva grâce à ses yeux : il écrit

à Martha qu'elle n'aille surtout pas imaginer que lui, Sigmund, en soit tombé amoureux, pourtant rien n'est plus dangereux qu'une jeune fille qui a les traits d'un homme qu'on admire » (40).

Il admirait Charcot. Freud, *Privatdozent* pauvre et inconnu, venu travailler au Laboratoire d'anatomie pathologique, trouvait, grâce à Charcot, accès à une psychiatrie moderne que ses maîtres viennois ignoraient. Charcot était un homme nanti et respecté. Freud ne fut jamais avide d'argent et d'honneurs.

Aux yeux de Freud, la véritable richesse de Charcot était la découverte d'une nouveauté, quelque chose qui concernait la *chose génitale*, mais qu'il n'avait pas su exploiter, engagé comme il l'était sur une autre (fausse) piste. C'est de lui avoir fait entrevoir le *nouveau* — *das Neue* — que Freud fut toute sa vie reconnaissant à Charcot.

Car au départ de Paris, la voie de Freud est tracée. Si Charcot sut démontrer que les paralysies hystériques étaient la conséquence de représentations (*Vorstellungen*) (41), il incombera à Freud de formuler la théorie de ces représentations, de l'inconscient et de la structure de l'appareil psychique. Dans cette expérience parisienne, « l'espace psychique est le grand absent... les ressorts n'en seront plus cherchés dans les lieux du corps mais dans l'agacement du fantasme » (42).

S'il ne s'agissait que d'*égaler* Charcot, Freud le surpassa allègrement. Mais s'il fallait *l'atteindre* — *erreichen* — il ne pouvait l'être que sur les lieux mêmes du triomphe de Charcot : à Paris qui vit Charcot dans sa gloire et Freud dans sa modeste et digne pauvreté.

Du même coup, la reconnaissance de la nouveauté de la découverte freudienne devra un jour se faire à Paris. C'est un des enjeux de cette conquête de la capitale. Et c'est René Laforgue qui lui enverra celle qui deviendra l'ambassadrice de Vienne auprès des milieux parisiens : S.A.R. Mme la Princesse George de Grèce, née Marie Bonaparte.

Précieuse Princesse

« Avec la Princesse il semble donc qu'il n'y a rien à faire. » Malgré les recommandations de Laforgue, Freud est réticent. « Je ne pense pas avoir le droit de rien gaspiller pour une analyse sans but sérieux (soit didactique, soit thérapeutique) » (43). Freud ne peut quand même pas penser que la princesse n'est qu'une femme du monde désœuvrée : Laforgue, jouant le rôle d'intermédiaire lui a, à plusieurs reprises déjà, affirmé que « cette personne » demandait bien une analyse dans le but didactique.

Un brusque revirement s'opère en juillet 1925 à la suite d'une lettre de Marie Bonaparte. Freud accepte et l'analyse de la Princesse commence au début d'octobre, lorsque Freud regagne ses quartiers d'hiver à Vienne.

Il ne fait pas de doute que cette entreprise s'annonce très vite sous les meilleurs auspices et, dès le mois de novembre, Freud écrit à Laforgue : « La Princesse fait une très belle analyse... Je me réjouis d'avoir cédé à votre désir ainsi qu'à l'impression que m'a faite sa lettre (44). »

Dès lors, par ses allées et venues entre Paris et Vienne, Marie Bonaparte devient le porte-parole du Maître auprès du groupe français. Freud prévient Laforgue que « la Princesse deviendra à coup sûr une collaboratrice zélée (45) ». Et Laforgue qui fut l'instigateur de l'entreprise, se trouvera relégué bientôt à la deuxième place.

Freud a enfin trouvé quelqu'un dont il a tout lieu de croire — et il aura raison — qu'au sein du groupe français elle sera une représentante fidèle de la psychanalyse freudienne.

Une personne de confiance. Elle le fut en effet, restant, au long des années, fidèle, efficace, entreprenante, dévouée à la « cause » et à Freud. Lorsque Loewenstein quitta Berlin en 1925, elle obtint pour lui l'autorisation d'entrée en France ; l'installation de Loewenstein à Paris sera un moment particulièrement important : on peut dire que c'est seulement à partir de 1925 que le groupe français possède un véritable analyste « didacticien », formé à bonne école... Marie Bonaparte joua un rôle déterminant dans la création de la Société Psychanalytique de Paris en 1926, et le local — les deux pièces du 126, boulevard Saint-Germain — put être acquis grâce à son soutien financier. Elle avait, en 1925, sauvé le *Verlag* d'une faillite qui le menaçait. En 1937, elle put acquérir en Allemagne les « Fliess papers » qui contenaient la correspondance et qu'elle garda malgré les protestations de Sigmund Freud (46). Et Freud dut à l'inépuisable énergie de la Princesse d'avoir pu quitter l'Autriche après l'Anschluss et échapper ainsi aux persécutions nazies.

Ces quelques repères permettent de rappeler quel fut le dévouement de Marie Bonaparte à Freud et à la psychanalyse. De tous les adeptes de ces années d'avant-guerre, elle fut sans aucun doute le personnage le plus proche des positions viennoises. Son apport scientifique, qui ne fut pas des plus originaux, était marqué d'une rigoureuse fidélité aux textes de Freud ; mais surtout elle sut, jusqu'en 1939, maintenir la Société Psychanalytique de Paris dans le droit fil d'une allégeance freudienne.

Maintenir le cap. Navigation hasardeuse dans une société peu nombreuse, il est vrai (47), mais où se faisaient jour des divergences, souvent graves quant au fond.

Qui peut dire aujourd'hui, de façon certaine, quels furent ceux parmi les analystes des années trente à être restés au plus près des options freudiennes ? Il ne s'agit pas seulement d'une plus ou moins grande fidélité à l'égard de la théorie. Car ce qui semble avoir inquiété Laforgue — qui pourtant n'était pas toujours d'une « orthodoxie » exemplaire — était la prise de position de certains de ses collègues quant à la formation et à la pratique analytiques.

Laforgue ne cesse d'insister sur l'importance du rôle que Marie Bonaparte serait appelée à jouer, comptant sur sa présence et son autorité pour remettre de l'ordre dans les affaires. « Je crois, dit-il à Freud en parlant de la Princesse, que sa collaboration sera sur plus d'un point d'une importance décisive (48). » « N'oubliez pas de mettre l'accent sur la nécessité d'une bonne formation analytique ! car ici également on commence passablement à divaguer », écrit Laforgue le 7 novembre 1926, c'est-à-dire quatre jours après la fondation de la Société psychanalytique de Paris. Freud, le 11 novembre, tout en le félicitant de ses efforts et de son efficacité sur le plan institutionnel, ajoute : « Vous avez gagné en la personne de la Princesse un membre éminemment précieux (49). »

Précieuse Princesse pour maintenir ce qui pour Freud, en 1926, apparaît comme indispensable à la survie d'une psychanalyse qu'il puisse reconnaître comme sienne : l'obligation d'une analyse didactique, une formation spécifique en dehors des enseignements universitaires existants et, partant, la reconnaissance de la pratique analytique des non-médecins ; enfin l'adhésion à l'Association internationale qui aurait pour tâche de limiter les déviations et le mésusage du terme de psychanalyse.

A lire les articles de la *Revue Française de Psychanalyse* et les ouvrages, rien de bien net ne transparaît sur ces dissensions. Le seul témoignage dont nous disposons aujourd'hui de ce qui se jouait au sein du groupe français est la correspondance de Laforgue, qui nous apporte l'écho des affrontements internes.

L'affaire la mieux connue, et la plus révélatrice, concerne la *Revue Française de Psychanalyse* : fallait-il même mentionner le nom de Sigmund Freud sur la page de titre ? Seul ou flanqué du nom d'Henri Claude, pour ménager les susceptibilités ? — « pour ne pas l'offenser gravement », dit Laforgue. Allait-on faire état que la Société psychanalytique de Paris était « affiliée » à l'Association psychanalytique internationale, raffermissant ainsi le lien entre Vienne et Paris ? Demanderait-on à Freud de donner un article pour le premier numéro ? Sur presque tous les points, Laforgue et Marie Bonaparte eurent gain de cause, appuyés par quelques lettres de Freud ; quant à sa contribution, ils se heurtèrent à un refus formel :

« Un texte de moi... non scientifique, littéraire, par exemple sur la pénétration et les tâches de la psychanalyse en France froisserait la mentalité française que vous êtes soucieux de ménager. Vous savez que je suis abrupt et intransigent. »

Dans cette même lettre du 11 novembre 1926 (c'est-à-dire une semaine à peine après la fondation de la Société psychanalytique de Paris), Freud, en écrivant : « La Société psychanalytique de Paris (ou quelque nom que vous vous soyez donné)... », laisse percer son impatience devant cette histoire. Il se déclare résigné à ne pas voir son nom figurer sur la couverture de la *Revue*, encore que « ça aurait été pour moi une véritable joie ». Mais il importe que cette société se reconnaisse comme « membre ou groupe de l'Association internationale de Psychanalyse ». Il ajoute d'ailleurs que Laforgue doit être félicité « du succès rapide de ses efforts dans ce milieu si difficile ».

Le succès n'est que relatif. Trois ans plus tard, Laforgue se heurte à une opposition accrue, ainsi qu'il le signale le 26 octobre 1929 : « Une minorité très active de notre groupe est contre l'Association internationale de Psychanalyse et contre l'analyse profane. »

Cette « minorité très active » veut remplacer le contrôle des directeurs actuels de la revue par le contrôle du « groupe français ». Laforgue ajoute que cela « leur permettrait de semer la discorde, et peut-être de trouver un jour une majorité contre nous ». Pour pallier ces dangers, Laforgue propose « de transformer la *Revue française* en *Revue internationale de Psychanalyse*, — ce qui manifesterait clairement (c'est nous qui le soulignons) que, contrairement à la tendance qui prévaut ici, nous plaçons — « *Psychanalyse* » au-dessus de « français » (50).

Cette proposition n'eut aucune suite et la *Revue* continuera à paraître sans changement notable de son comité de rédaction. Mais cette affaire est l'indice d'un certain clivage qui s'amorce au sein du groupe, engagé sur une route cahoteuse.

Question de pouvoir : c'est toujours une explication commode mais toutes les scissions et toutes les dissensions ne peuvent uniquement être mises au compte d'une lutte pour le « pouvoir » dont voudrait s'emparer telle faction ou tel groupe.

L'interprétation qu'en propose Laforgue le 26 octobre, « la prématurité » — (« Notre groupe ici est un enfant quelque peu prématuré [...] ce qui entraîne pour l'instant certaines tensions. ») — est une de ces naïvetés dont Laforgue est capable. Freud, sans attacher d'importance à cette explication, tombe d'accord sur la gravité de la situation dans sa lettre du 18 novembre 1929 :

« Ce qui se passe dans le groupe parisien me contrarie moi aussi. J'ai donné raison à la

Princesse (attendre son retour pour reprendre l'affaire en main) et c'est pourquoi je ne vous ai rien écrit à ce sujet. »

La réaction de Laforgue à cette missive est une pure et simple dénégation ; dans le post-scriptum à sa lettre du 21 novembre 1929, il efface les alarmes exprimées le mois précédent : « En ce qui concerne l'évolution de notre groupe d'ici, je reste malgré tout optimiste. La présence de la Princesse sera, je crois, d'une grande utilité. »

Ce sera la dernière fois que Laforgue évoquera le problème institutionnel dans sa correspondance. Le message de Freud a été bien entendu et Laforgue sait qu'il lui faut passer la main : Freud dorénavant ne tiendrait compte que de l'avis de Marie Bonaparte, devenue *de facto* le porte-parole du Maître.

Le rôle institutionnel de Laforgue semble dès lors terminé. Quelles qu'aient été les relations personnelles avec Freud, amicales et parfois discordantes, il ne sut jamais gagner sa confiance : les écarts théoriques, ses intuitions souvent peu justifiables ne jouèrent pas en sa faveur. Ses attitudes institutionnelles manquaient de fermeté et, si dévoué qu'il fût, il manquait de fermeté et peut-être de prestige : il est vrai qu'il ne pouvait se prévaloir d'une mission qui lui aurait été confiée.

Manquait-il de clairvoyance ou de témérité ? Ou, comme on l'a fait entendre, aurait-il essayé de maintenir une certaine indépendance par rapport à « l'autorité viennoise » ? Sa participation active lors de la création du groupe de l'*Evolution psychiatrique* pourrait le faire croire. Dans une note de 1954 extraite de son journal intime, citée par Lamoulen (51) il écrit : « J'avais été frappé dès le début par le fait que quelque chose ne semblait pas "coller" dans la mentalité des psychanalystes autour de Freud... Le mouvement de l'*Evolution psychiatrique* permettait d'échapper un peu au dogmatisme psychanalytique dont je ne comprenais pas encore clairement les causes. »

Habilité ou ambivalence ? Laforgue savait-il que le groupe français courait le risque de se détacher de l'orthodoxie viennoise ou cherchait-il à le préserver d'une trop stricte obédience freudienne ?

Que l'affiliation de la Société Française de Psychanalyse à l'Internationale et la spécificité de la psychanalyse française aient pu soulever tant de difficultés au sein de ce groupe, mérite qu'on s'interroge sur le *gallicanisme analytique*.

Dire qu'il existe en 1929 un noyau qui défend sa « fidélité » à Freud et une fraction oppositionnelle minoritaire mais active qui préconise une psychanalyse « à la française », signifie que les dissensions se situent au-delà des démêlés institutionnels et trouvent leur ressort dans les positions à l'égard de la doctrine freudienne.

On semble méconnaître les données culturelles du milieu analytique français, fort différent de celui où prit naissance et se développa l'analyse à Vienne, à Berlin ou à Budapest où, en grande majorité, les analystes étaient d'origine juive, donc « minoritaires », Freud étant indiscutablement un des « leurs ». Avec les analystes suisses, le lien était d'une autre nature car les premiers adeptes étaient originaires de la Suisse alémanique et partageaient avec Freud une identité linguistique ainsi que des références culturelles.

Le mouvement analytique français, jusqu'en 1938 du moins, était strictement « autochtone » : catholiques français et quelques protestants de la Suisse romande, ne possédant aucun lien culturel étroit ni avec un judaïsme minoritaire ni avec une tradition germanique. Ce n'est certes pas par hasard si le premier interlocuteur de Freud en France fut Laforgue, un homme pour lequel, de par ses origines et sa formation, la barrière linguistique ne joua pas un rôle inhibiteur.

Devenir analyste en France exigeait véritablement une *rupture* avec un mode de pensée, avec une tradition et une éthique professionnelle ; rupture difficile qui se manifesterait aussi bien dans le refus d'une psychanalyse doublement « laïque », que dans les prises de positions morales, religieuses ou culturelles d'un grand nombre d'analystes français. Pour ceux qui, en France, s'engageaient dans l'analyse, la *cause* fut sans doute une affaire sérieuse : mais leur cause ne fut pas forcément la même que « *die Sache* » de Freud, de Ferenczi, d'Abraham et même de Jung — avant que celui-ci ne s'en détachât et optât pour une orientation « spirituelle » ou « mystique »... Se former à la théorie analytique en France exigeait d'autre part soit la possibilité d'avoir accès à la littérature dans sa langue originale, soit de se référer à des traductions, lentes à venir et pas toujours très fidèles (52).

Sans vouloir faire œuvre de sociologue, remarquons que, dans un pays de tradition latine, et catholique, qui se réclamait dans le même souffle du rationalisme et de la foi, la psychanalyse ne pouvait trouver une insertion sans bouleverser profondément toutes les références culturelles (53). En fait, cela valait aussi bien pour d'autres pays ; mais, en France, c'est parmi les médecins fortement attachés aux valeurs culturelles « nationales » que l'analyse trouva ses premiers disciples et non dans les groupes « minoritaires ». On peut se demander en effet pourquoi, entre 1925 et 1938, il y eut dans le milieu analytique français relativement peu d'analystes appartenant à une minorité... (54) Il n'en demeure pas moins vrai que le milieu culturel français dans lequel l'analyse fut promue, était du point de vue social, sans doute plus « conformiste » ou « traditionaliste » que dans d'autres pays.

Ce n'est pas que le libertinage et le scepticisme y fussent réprouvés, au contraire, mais il ne fallait pas qu'ils y soient pris trop au sérieux. On ne pouvait parler de la sexualité qu'avec légèreté, de l'incroyance qu'avec mesure, et des femmes qu'au chapitre des amours.

« *A la française* », Monsieur Pichon.

Entre 1927 et 1937, la Société de Psychanalyse amorça sa croissance. Deux analystes surtout se partagent la formation des analystes : Loewenstein, qui vient de Berlin ; Laforgue, analysé lui-même par Mme Sokolnicka. Assez rapidement, Parcheminey commença aussi une pratique « didactique ». Deux collègues étrangers : René Spitz et Heinz Hartmann qui séjournèrent en France entre 1935 et 1938, exerceront aussi un rôle formateur, plus épisodique et plus limité. Ainsi s'épanouira une deuxième génération d'analystes français parmi lesquels : Nacht (1929), Schiff (1930), Leuba et Marc Schlumberger (1933), Lacan (1934), Lagache (1937) (55).

Mais les problèmes doctrinaux prendront rapidement le pas sur les conflits institutionnels, car au cours de ces dix années se forgera une certaine idéologie psychanalytique.

Jusqu'en 1926, la littérature analytique est surtout de Hesnard, Laforgue et Pichon. A en juger par la correspondance de Laforgue — le seul, avec Marie Bonaparte, à entretenir des relations personnelles suivies avec Freud — ce dernier ne paraissait pas convaincu des innovations théoriques qui lui parvenaient de France : la *scotomisation* lui paraît inutile en tant que concept, car il voit mal ce qui la différencie du refoulement ; il n'apprécie pas la *schizonoïa*, catégorie floue ; l'amour oblatif et l'oblativité paraissent compliquer inutilement le problème, sans y apporter rien de nouveau. Les variantes techniques préconisées par Laforgue dans son *Rapport sur la Technique* valent à celui-ci de sérieux reproches. (56)

En dépit des discordances et des critiques, Laforgue reste sincèrement fidèle à Freud, continuant à lui écrire malgré l'éloignement où ce dernier le tient à partir de 1929 : lettres et invitations auxquelles Freud ne répond pas ou à peine. A en croire Laforgue (57), il reverra Freud en 1937 après la parution de son livre *Relativité de la réalité*, mais c'est pour s'entendre dire « avec une certaine brutalité » qu'il était impossible de le suivre dans la voie où il s'engageait, et que Freud n'était pas d'accord avec la position de Laforgue concernant la croyance religieuse et la foi.

Entre 1930 et 1938, le véritable enjeu se situera sur un autre terrain et sera d'ordre doctrinal ou idéologique ; c'est en ces quelques années que vont se figer les

positions théoriques qui annoncent déjà ce que seront les débats de l'après-guerre.

Marie Bonaparte représentait un énorme atout : sur les options théoriques et les opinions de Freud, elle pouvait se prévaloir de les tenir — comme disent irrespectueusement les Anglais — *from the horse's mouth*, de source autorisée. Et les quelques lettres que nous connaissons — grâce à E. Jones (58) — de Freud à Marie Bonaparte semblent témoigner qu'aux yeux de Freud les écrits et les paroles de la Princesse restent dans le droit fil de la pensée freudienne. Cela est nouveau dans le mouvement analytique français.

Marie Bonaparte apparaissait, aux yeux de ses collègues, garante d'une certaine orthodoxie freudienne : son analyse personnelle avec Freud et l'estime qu'il lui témoignait faisaient qu'elle jouissait du prestige d'être la dépositaire d'une doctrine. C'est par rapport à elle et aux textes freudiens, qui paraissaient régulièrement dans les livraisons de la *Revue*, que se mesuraient les écarts théoriques et l'originalité du groupe français.

Les travaux français de cette époque furent caractérisés par l'intérêt que suscitent chez les auteurs la psychanalyse dite « appliquée » et la clinique. Les apports « théoriques » restent relativement rares. Trois auteurs vont cependant conférer à l'analyse française un aspect nouveau : Laforgue qui poursuit son chemin déjà amorcé depuis les années vingt, Lacan qui, en 1936, présentera au Congrès de Marienbad la première version « du stade du miroir » et qui, dans un article de *l'Encyclopédie française*, brossera un panorama de la théorie analytique, ébauche de l'œuvre future (59).

Quant au troisième, Edouard Pichon, il exercera son esprit critique. Dans plusieurs articles de la *Revue*, il cherchera à faire le point de la psychanalyse française en parlant successivement du *Malaise dans la civilisation* (60), de l'ouvrage de Roland Dalbiez (61) qui fut le seul non-analyste à exposer et à discuter les thèses freudiennes dans *La Méthode psychanalytique et la doctrine freudienne* ; et la contribution de Lacan sur *La Famille*. Censeur doctrinaire, puriste pointilleux, catholique fervent, lecteur attentif, Pichon s'empare de ces revues critiques pour faire le point d'une psychanalyse française dont il cherche à démontrer l'originalité et l'indépendance.

Homme de « droite » — et qui ne cache pas ses opinions —, gendre de Pierre Janet, Edouard Pichon entretient avec l'analyste viennois des rapports ambigus. Il n'est pas pour autant plus indulgent pour ses collègues « français » : il ne tolère ni les écarts de style, ni les claudications de la pensée. C'est cette exigence même qui fait qu'on doit prendre au sérieux, et à la lettre, ce qui s'exprime dans ses écrits.

Dès l'introduction de l'article consacré à René Laforgue (62), Pichon annonce la couleur : « Une série d'articles sur la psychanalyse française doit s'occuper de M. René Laforgue. » Il s'en occupera en effet. Tout comme, dans son article de 1939 (63), il fera la leçon à Jacques-Marie Lacan.

Malgré les critiques qui ne sont épargnées ni à l'un ni à l'autre, Laforgue et Lacan se trouvent au nombre des élus invités à rejoindre Hesnard, Codet et Pichon dans le camp de la psychanalyse française (64). Il leur reconnaît une « françaisité foncière », ne fût-ce que par l'usage ou la fidélité dont ils témoignent aux conceptions qui se sont élaborées en France.

Force nous est de constater que l'inventaire conceptuel que dresse Pichon de la psychanalyse française se réduit à un équipement théorique insipide. Il ne trouve à l'actif de l'apport français que peu de notions dont il faut bien dire qu'elles furent rapidement oubliées : la *résultante vitale*, « quantité de libido qu'un être humain pouvait porter sur autrui de façon désintéressée » ; la *scotomisation*, en tant qu'elle se distingue du refoulement, la *captativité et l'oblativité* ; enfin la *schizonoïa*. Maigre tableau de chasse que Pichon considère pourtant comme étant « la fondation de tout l'édifice élevé par l'école psychanalytique française (65) ».

Pichon fut plus inventif sur le terrain du vocabulaire. Mais, là encore, quelle que fût son ingéniosité, et parfois le bonheur de certaines de ses trouvailles — l'aimance était un bien joli terme et qui trouva grâce même aux yeux de Sigmund Freud — il n'en resta rien après 1945. Seule survécut, sous la plume de Lacan, la distinction du *Je* et du *Moi*, ainsi qu'on la retrouvera en 1949 dans son article sur le « stade du miroir comme formateur de la fonction du Je ».

Il ne faut pas croire pourtant que ces critiques manquent de perspicacité ou de pertinence.

Quand Pichon reproche à l'un d'être timoré dans l'expression de sa pensée, de procéder par postulats et généralisations et cultiver l'équivoque, il exerce une mise au point salutaire et dénonce chez Laforgue une tendance plus générale qui fut à l'origine de la méfiance que Freud éprouva à l'égard des productions françaises.

Qu'il cherche querelle à l'autre pour sa syntaxe, ses archaïsmes, le « petit vernis germanique » et l'utilisation abusive de certains termes (« Lire Lacan, pour un Français, c'est, comme on dit familièrement, du sport. »), voilà qui devait en fait ravir celui que Pichon désigne comme « un des esprits les plus brillants de la jeune génération »...

Pichon ne se méprend pas lorsqu'il écrit (66) : « Parler de "moment didactique" en français, pour dire que le masochisme est un compromis... c'est se

guinder dans une attitude d'école qui fasse éructer les Quirites... J'éructe en effet : M. Lacan sera content. »

Lacan dut être sensible à cette délicate attention. Et ce ne sera pas par pure affectation que Lacan ne parlera de ce personnage qu'en le nommant le « regretté » Edouard Pichon : je pense qu'il appréciait les préciosités de son écriture, son inventivité et ses impertinences. Cela fera un jour partie d'un certain héritage, voire d'une certaine tradition.

Les positions d'Edouard Pichon ne répondent peut-être qu'aux vues d'une minorité. Ses positions politiques proches de celles de *l'Action française* ; ses références à Charles Maurras, Léon Daudet, Henri Massis ; sa revendication nationaliste ; ses renvois constants à l'œuvre de Pierre Janet (est-ce pour le rapprocher de Freud ou est-ce, pour lui, Pichon, une façon de s'en démarquer ?) ; son culte de la langue et de la pensée françaises, tout cela lui appartient certes en propre et ne reflète pas l'attitude de la Société psychanalytique de Paris. Néanmoins, Pichon témoigne, dans ses écrits, d'un certain climat intellectuel qui trouvait sans doute des échos auprès de ses collègues.

Il n'est pas question de lui reprocher sa vigilance, ni de douter de l'acuité avec laquelle il cherche à approfondir certaines notions : celle de l'état de conscience, celle de symbole, celle du *moi*.

Mais si Edouard Pichon a légué à la psychanalyse française un goût de l'exactitude, il témoigne aussi d'une nouvelle résistance à l'œuvre freudienne. Et il ne faut pas confondre l'opposition hargneuse qui accueillit l'œuvre de Freud dans le milieu médical ou philosophique avec ce qui se cristallise au sein même du mouvement analytique. Pichon, mieux que d'autres, démontre la distance qui sépare Paris de Vienne.

Pichon, tout en décernant un brevet d'appartenance à Laforgue et à Lacan, ne leur en adresse pas moins un sérieux avertissement : il fait confiance — avec quelques réserves — à leurs positions cliniques, voire théoriques, mais il n'en va pas de même en ce qui concerne l'idéologie ou la doctrine sous-jacente. Car Pichon, plus intransigeant que ses collègues, s'insurge contre le *freudisme* dont il suppute la valeur subversive : la mise en question ou en accusation de la croyance, de la morale, de la spiritualité, de la religion, voire de l'ordre social.

La causticité de Pichon s'exerce d'abord aux dépens de René Laforgue :

« Les bons messieurs qui admirent les merveilles scolarisées du Palais de la Découverte, sortiront [de la lecture de son livre] convaincus qu'il est orthodoxe scientiste, déterministe, mécaniste, matérialiste, athée, en un mot homaisien, comme M. Homais lui-même (67). »

Dans le cours de l'article, Pichon prétend que, si cela était vrai, ce livre n'apporterait rien de nouveau... Heureusement ce n'est qu'une apparence. Car cette « surprenante timidité » cache en fait, toujours selon Pichon, la véritable pensée de Laforgue : mettre en garde le lecteur contre le danger du « scientisme ». C'est là l'ennemi que combat Pichon : « Le Moloch du déterminisme mécaniste et matérialiste officiel des libres penseurs à la 1880 (68)... ».

Et il tance sévèrement Laforgue « qui n'a pas le droit de prétendre que le retour à la pensée religieuse soit une régression ; la pensée religieuse a bien des formes : elle en a certes d'archaïques, mais il reste que les grands problèmes métaphysiques se posent... et qu'une attitude qui les nie, comme le fait le scientisme matérialiste intégral, est une scotomisation et n'est rien d'autre (69) ».

Quand Pichon affirme qu'il convient de ne pas poser *a priori* « l'inefficacité de la prière », ou de refuser « la possibilité d'envisagement d'une Providence, dont tant d'esprits forts avaient fait des gorges chaudes », on ne voit pas pourquoi on ne laisserait pas l'auteur à ses convictions et à sa foi. Mais ce plaidoyer pour le « singularisme » où seules « les choses *singulières* existent véritablement » se termine, quelques pages plus loin, de curieuse manière.

Poussant son enquête, Edouard Pichon en arrive à conclure que, si Laforgue « ne parle qu'à mots couverts du danger du scientisme », c'est qu'il « craint » quelque chose : qui donc craignait-il ?

« M. Freud ? On peut rendre hommage à son génie clinique et psychologique sans adopter toutes les démarches de son esprit. M. Blum ? M. Hitler ? M. Staline ? M. Mussolini ? Ils ne sont, Dieu merci, ni les uns ni les autres, en état d'imposer, à l'heure où j'écris, leurs divers modes de pensée socialiste à la production intellectuelle française. »

Et quelques lignes plus loin :

« ... Je constate que M. Laforgue a encore des jongs à secouer pour libérer une personnalité qui mérite grandement de l'être (70) ».

« A l'heure où j'écris... » L'article est daté du 7 septembre 1938 et la parution de ce numéro est postérieure au 15 octobre 1938. Rappelons que Blum avait remis la démission de son deuxième gouvernement le 8 avril 1938 ; que, le 13 mars, Hitler avait proclamé l'Anschluss après avoir occupé l'Autriche. Et que la crise tchécoslovaque, qui mènera aux accords de Munich, éclatera le 14 septembre 1938.

L'aveuglement politique et la hargne de Pichon sont inquiétants. Mais le simple fait de la juxtaposition d'une adhésion aux thèses freudiennes et de la terreur exercée par les régimes totalitaires en dit long sur l'ambivalence, pour ne pas dire

l'hostilité de Pichon à l'égard du freudisme. Il est clair que, pour Edouard Pichon, si Laforgue avait un joug à secouer, c'était celui de Freud...

Edouard Pichon montre plus d'indulgence à l'égard du texte de Jacques Lacan intitulé « La Famille » (71). Une théorisation mieux assise, plus « solide » dans ses références, et l'évidente sympathie qu'il porte à l'auteur en atténuent le côté polémique. Selon Pichon, Lacan, « que toute sa formation tant héréditaire que familiale et sociale fait français », n'a pas choisi pour son esprit « la parure qui lui convienne ». En d'autres termes, le texte de Lacan fleure trop les mauvaises fréquentations « de Hegel et de Charles Marx ». Et peut-être de Sigismund Freud...

Ce qui fait que les reproches qu'il lui adresse fournissent surtout à Pichon l'occasion de planter quelques banderilles. S'il rompt des lances contre le narcissisme, règle son compte au désir de mort, jette, en passant, une pierre dans le jardin de la pratique non médicale, il en profite aussi pour « saluer la silhouette de la schizonoïa dont la notion représente l'essentiel du développement de la floraison psychanalytique française (72) ». Il est plus sévère pour « le souci doctrinal de traduire les faits affectifs en langage d'anatomie topographique de M. Freud et ses caudataires orthodoxes » qui font « reposer l'édifice de la réaction à l'œdipodisme sur le fantasme d'être châtié en punition d'un inceste métrogamique (73) ». C'est sa façon de s'élever contre le roman préhistorique d'une *horde patriarcale*, le drame du meurtre du père et l'angoisse de la castration.

Mais surtout ce texte — le dernier à avoir paru du vivant de son auteur — lui permet de préciser ses options.

Il est vrai que le mot *pulsion*, pour rendre le terme allemand de *Trieb*, fut proposé par quelques analystes français. Peut-on affirmer, comme le fait Pichon, que c'est « l'école française » qui a appris aux psychologues à penser en termes « d'énergie libidinale, d'affects, d'aimance, beaucoup plus que d'instinct ? ».

Notons cependant que, grâce pour une grande part à Lacan, le terme de *pulsion* trouve plus tard, dans les années cinquante, sa place dans le vocabulaire français. Il est de fait qu'en 1938 Lacan condamnait les théories biologiques de la libido, de la famille et de la névrose. Ce n'est pas pour autant qu'il en sera quitte, aux yeux de Pichon, qui lui reprochera de chercher « une assiette biologique » au stade du miroir : il y décèle le sceau du *matérialisme évolutionniste*, idéologie qu'il abhorre. Car l'attaque contre le biologisme sert à introduire la *tradition*, en tant que valeur fondatrice de l'humain.

Pichon, en opposant la *parenté*, fait biologique, à la *famille* qui est « agent de tradition strictement

civilisationnelle », voit dans le *mariage* le fondement de notre civilisation. Si c'est là une thèse parfaitement défendable du point de vue anthropologique, ce n'est pas là où Pichon veut en venir : « Le mariage est le pivot de toute l'organisation psychosociale de la civilisation occidentale, avec le libre choix, avec l'exaltation apothéotique que le christianisme apporte aux exigences de la personne (74) ». Contre Lacan qui considère inatteignable l'idéal du mariage réussi, Pichon soutient « qu'il en connaît de relativement nombreux. Si, en France, l'institution semble assez mal en point, c'est que des mesures légales en ont, depuis quarante ans, diminué la force. Pour remplir sa fonction sociale essentielle, le mariage évidemment doit être indissoluble et considéré comme sacré (75) ». C'est le « devoir » du psychanalyste... de prévenir le mariage de convenances familiales, le mariage d'argent, le mariage par amourette ou fol amour, et tous les formariages.

L'analyste jouera dès lors, du propre aveu de Pichon, son rôle « dans le concert des dirigeants (je ne dis pas des gouvernants) » à qui semble incomber la tâche de maintenir la dimension du sacré dans la société actuelle.

On ne s'étonnera pas, dès lors, de lire sous la plume de Pichon que la psychanalyse française « a toujours eu l'attention en éveil sur le problème capital des rapports de la psychanalyse et de la morale ». Il évoque l'intérêt que les auteurs français — Laforgue, Hesnard, Odier — portent au besoin de punition. Il parle aussi de l'« immoralisme originel des névroses ». D'ailleurs, Pichon ne cache pas son jeu lorsqu'il affirme : « Je moralise ouvertement : c'est avec intention et après mûre réflexion que je me refuse à distinguer l'épreuve vitale de l'épreuve morale (76). » S'il témoigne de son estime pour Lacan, c'est dans la mesure où ce dernier a « lié la famille gamocentrique aux acquisitions les plus élevées de la personne humaine ».

Pichon assigne à la psychanalyse française une véritable mission, celle d'éclairer les problèmes philosophiques ; par là, « elle se rattache à la plus humaniste des civilisations, la française, en dépit des efforts destructeurs tentés par la Réforme, la mascarade sanguinaire de 1789-1799, et par la démocratie, fille du 4 septembre (77) ».

Si nous accordons une importance particulière aux écrits de cet auteur, aujourd'hui bien oublié, c'est parce qu'il représente, malgré ses outrances, une tendance significative de l'analyse en France. Ne parlons ni de son catholicisme militant ni de ses positions politiques, mais de son attitude à l'égard de la doctrine freudienne : sa défense passionnée du libre arbitre, l'importance qu'il accorde à la tradition et aux faits culturels, le refus de la pulsion de mort, son antibiologisme virulent et son opposition au matérialisme, tout cela fait partie de ses convictions,

en soi respectables et courageusement assumées. Mais tout au long des articles qui se succèdent régulièrement dans la *Revue Française de Psychanalyse*, on voit qu'il se détache peu à peu du « Maître de Vienne ».

Les néologismes qu'il introduit dans le vocabulaire psychanalytique ne sont pas simple question de forme : l'oblativité, le « coactorium », le « suasorium », reflètent son désir de se démarquer des termes germaniques. Est-ce si simple ?

« Reproches de pure forme dira-t-on ? Ce serait être bien mauvais psychologue. L'usage de ce que l'on fait du langage est révélateur d'attitudes mentales profondes », ajoute Pichon après sa critique du vocabulaire utilisé par Lacan.

Son plaidoyer pour une psychanalyse française n'est pas uniquement une revendication nationaliste : c'est une tentative de « secouer le joug » de ce qu'il considérait être un dogmatisme analytique. Pour lui ce que les Anglo-Saxons appellent l'establishment et contre lequel il s'insurgeait, était double : politiquement, les institutions républicaines ; analytiquement, le 19, *Berggasse*.

Chercher à instaurer une « psychanalyse française », c'était pour Pichon récuser les conséquences de la découverte freudienne. Dans son article de 1925, « Résistances à la psychanalyse », Freud l'avait déjà prévu : en montrant que l'art, la religion, l'ordre social pouvaient dériver pour une part des « forces pulsionnelles sexuelles », il allait attirer sur lui les foudres de ceux qui l'accuseraient de vouloir dévaloriser, rabaisser les acquisitions culturelles les plus élevées (78).

Le combat qu'engagea Pichon visait à dissocier la méthode clinique de la doctrine freudienne. On pense qu'il jouissait d'une certaine audience auprès de ses collègues. Il est impossible de savoir si une telle position serait allée s'amplifiant. Il est certain que l'irrédentisme de Pichon fut repris plus tard par d'autres, pour d'autres raisons et à d'autres fins. Edouard Pichon ne fit pas école mais, de toute façon, le temps lui fut compté...

Sur ce « manifeste » de la psychanalyse française se clôt, dans l'histoire, la première période de l'aventure analytique en France.

Ce n'est plus la pensée de Lacan qui marche dans une « colonne de nuées sombres mais gravides », comme le disait Pichon ; c'est la guerre qui déferle sur l'Europe dans les hurlements des Stukas et sous la bannière ornée d'un svastika obscène.

En mai 1940, on ferme le local du boulevard Saint-Germain ; quelques caisses de livres sont mises en sécurité. Dans un pays rapidement gagné par le maréchalisme, la psychanalyse n'a aucune place. Les analystes se dispersent. Quelques praticiens restent à Paris où ils se réunissent de façon quasi

clandestine (79). D'autres s'expatrient ou gagnent des lieux plus accueillants : Loewenstein, Hartmann et Spitz émigrèrent aux Etats-Unis ; les « Suisses » retourneront chez eux.

Sigmund Freud meurt le 23 septembre 1939, aux heures les plus sombres de l'histoire contemporaine.

De la mise en place de l'Institut à la place du Maître.

Lorsque, en 1945, un noyau de la Société psychanalytique de Paris cherche à se reconstituer, les rangs sont clairsemés : Pichon et Allendy sont morts au début de la guerre ; Mme Sophie Morgenstern se suicide à l'entrée des Allemands à Paris ; Borel avait démissionné. D'autres collègues se sont définitivement établis dans les pays où ils avaient trouvé refuge au moment de la tourmente.

Mais la situation se trouve considérablement remaniée car la psychanalyse, presque ignorée avant la guerre, se trouve brusquement être devenue, après la Libération, l'objet d'une curiosité avide de toute nouveauté.

Au sein du groupe parisien, d'autres énergies se manifestent. Parmi les membres « fondateurs », ceux d'avant 1928, Laforgue se cantonne dans un rôle effacé, quasi marginal ; Marie Bonaparte, très active en ce qui concerne les affaires institutionnelles, semble abandonner peu à peu la pratique clinique. Hesnard est loin, fixé à Toulon. Mais la relève est assurée par ce que l'on pourrait appeler la « seconde génération » : Parcheminy et Nacht parmi les plus anciens, auxquels se joignent d'autres à peine plus « jeunes » : Jacques Lacan, Daniel Lagache, John Leuba et Marc Schlumberger ont accédé au titulariat entre 1932 et 1938. Ils seront les véritables formateurs, didacticiens, de l'immédiat après-guerre. De nouveaux noms apparaissent : Juliette Boutonier et Françoise Dolto ; André Berge, Maurice Bouvet, Serge Lebovici, Pierre Mâle, Francis Pasche et d'autres. En 1953, ils seront les analystes en place et, dès lors, prêts à jouer leur rôle dans les conflits déclenchés par la fondation de l'Institut de Psychanalyse, conflits qui aboutiront à la scission de 1953.

La fondation d'un *Institut de Psychanalyse*, désirée par tous, fut grandement facilitée par l'aide américaine. Fidèles à leur passé européen, nostalgiques peut-être, généreux sûrement, les analystes « américains » — dont beaucoup avaient trouvé un refuge et s'étaient installés aux Etats-Unis, fuyant le fascisme et les persécutions — voulurent venir en aide à leurs collègues qui avaient souffert du régime de Vichy. La France dévastée, appauvrie, longtemps occupée, paraissait sans doute le pays où l'implantation analytique allait marquer un

retour symbolique vers la liberté. Une société analytique dont la rapide évolution était évidente ; la présence de Marie Bonaparte qui comptait de solides amitiés parmi les analystes émigrés aux Etats-Unis : deux arguments qui furent en faveur d'une aide financière américaine. La Fondation Rockefeller se déclara prête à mettre à la disposition du groupe français une somme importante pour permettre la création d'un « Institut », à condition que la Société parisienne pût trouver un local convenable et participer financièrement à cette fondation.

Excellente nouvelle, qui souleva parmi les analystes beaucoup d'espoirs. Un grand nombre d'entre eux s'efforcèrent de trouver les sommes nécessaires et certains contribuèrent au-dessus de leurs moyens.

Le local — une ancienne imprimerie, située dans une cour désuète au 187, rue Saint-Jacques — fut réaménagé. Ce fut l'aboutissement de grands efforts et de sacrifices certains, tant était grande l'attente que l'on mettait dans cette entreprise. Lacan fut chargé de rédiger les « Statuts, Doctrine et Règlement de la Commission de l'Enseignement », ce qu'il fit (80).

Il est difficile de savoir ce qui fut ajouté au projet initial de Lacan ; mais, telles quelles, ces « directives » constituent un document dont l'intérêt est toujours actuel : on y trouve quelques déclarations qui méritent qu'on les souligne. Nous en citons quelques extraits :

Une bienveillance profonde et la notion révéralée de la vérité doivent chez l'analyste se composer avec une réserve naturelle de la conduite dans le monde et le sentiment des limites immanentes à toute action sur son semblable [...]

Car il dépend de ce développement moral que la science dont va être armé le praticien et l'intuition même qu'il manifeste de son choix ne l'éloignent pas de la patience, du tact, de la pudeur, de l'honnêteté que requiert son exercice. »

Ces lignes, auxquelles il aurait été difficile de ne pas souscrire, amènent l'auteur à énumérer quelques-unes des conditions d'admissibilité : « ce noyau fertile de savoir que désigne bien le terme d'humanisme », « les qualifications professionnelles » parmi lesquelles la « médicale » est la plus « recommandable pour la formation analytique » (81). Mais cette exigence est tempérée puisqu'il serait possible de « qualifier » un candidat de formations autres, « toute forme de travail acquise sur le terrain, qu'elle soit de découverte ethnologique ou sociologique ou de praxis institutionnelle juridique ou pédagogique, voire psychotechnique ». Sa conclusion sera que « nulle présentation pourtant, fût-elle d'allure autodidactique, si elle s'avère préservée de toute structure psychotique, ne saurait, à l'heure présente, être écartée en principe. »

Enfin deux notations : la première précise que le candidat fait parvenir au directeur « l'engagement souscrit par lui de n'entreprendre de psychanalyse chez aucun sujet sans l'aveu de la Commission de l'Enseignement et de ne pas se qualifier lui-même du titre de psychanalyste (82) avant qu'il n'y soit autorisé par son admission à l'Institut de psychanalyse ». La seconde souligne que « l'élève, dès lors, est remis entièrement à la tutelle de son psychanalyste » (83).

A moins que ce texte ne soit l'œuvre d'un pasticheur fort habile, il paraît probable que l'auteur doit en être Lacan. Ce qui ne manque pas d'un certain sel quand on connaît la suite des choses... Il est possible que Lacan, cédant à quelques pressions, y ait fait des concessions (telle la prescription que les séances devaient durer au moins trois quarts d'heure... mais c'est peut-être une modification après coup et ajoutée par le censeur). Ou bien l'auteur aurait changé radicalement sa façon de voir par la suite. Du côté de la Société parisienne, il est assez piquant de la voir publier ce texte après le vote de défiance à l'égard de l'auteur, tout en préservant des principes qui devaient déplaire à bon nombre des collègues avec lesquels l'auteur avait rompu.

Ce point nous paraît mériter quelque réflexion car les problèmes de formation et de cursus seront déterminants lors des scissions successives.

Est-ce bien utile ici de tenter de reprendre l'histoire de la « Scission » ? L'idée générale que promouvaient les « directives » de la « Commission de l'enseignement », éveilla un espoir — celui de voir la formation échapper à un formalisme : susciter des groupes de réflexion, raviver le commentaire de textes freudiens, encourager les lectures individuelles (« quelque prétexte qu'en puissent prendre certaines résistances préambulaires dans la didactique »...), c'est-à-dire une conception libérale, humaniste, vivante de l'enseignement. Il est certain que la bureaucratie prit rapidement le dessus : trois cycles d'études, une contribution financière importante demandée aux élèves, un engagement signé par eux de ne pas s'engager dans un travail « analytique », des obligations scolaires d'assistance aux cours, un programme formel, « en miettes », dépersonnalisé... L'analyse retournait sur les bancs d'une institution d'enseignement privé.

Que se passa-t-il alors ? La protestation des élèves se heurta à la fermeté de Nacht, nommé directeur de l'Institut ; une crise éclata à propos de la présidence de la Société qui devait revenir à Lacan. Le torchon brûle. Marie Bonaparte, entraînant quelques membres « libéraux », évoquait même la possibilité d'un clivage en deux groupes... Brusque revirement de Marie Bonaparte qui proposa un autre candidat à la présidence. Lacan fut néanmoins élu, mais le groupe libéral devint minoritaire.

Le conflit entre la « Société » et l'« Institut » conduisit à une impasse, à un vote de défiance à l'égard de Lacan. Daniel Lagache, Juliette Favez-Boutonier et Françoise Dolto annoncèrent leur démission et la fondation de la *Société française de psychanalyse*. Lacan s'empressa de les rejoindre. La suite est connue de tous.

Une affaire de famille. Il y eut des disputes, voire quelques injures difficiles à oublier, des menaces voilées, des accusations. On prétendit que Nacht voulait séparer la « Société » de l'« Institut » et, en mettant la main sur ce dernier, acquérir le monopole de la formation, être libre de l'organiser à sa guise avec les collaborateurs de son choix. C'est probable.

On reprocha à Lacan sa pratique des « séances courtes » (ce fut le prétexte officiel : il aurait promis, juré qu'il ne le ferait plus... et il n'aurait pas tenu parole.) On dit aussi qu'il avait soutenu, voire encouragé le mouvement de protestation des « élèves » et qu'il ne voulait pas se satisfaire de la portion congrue qu'on lui réservait dans cet enseignement. Sans doute.

Mais est-ce vraiment nécessaire d'accumuler tant de documents, d'anecdotes, de détails et de dossiers ? Que les comportements des uns et des autres n'aient pas été toujours courtois, cela ne fait pas de doute. Que chacun ait voulu se justifier et faire endosser aux autres la responsabilité de la rupture, c'est de bonne guerre... L'important n'est pas là. Car, même si l'on considère que la scission de 1953 fut une affaire avant tout politique — une lutte pour le « pouvoir » —, il n'en reste pas moins vrai qu'elle recouvrait un *différend idéologique*.

La spécificité de la situation analytique en France apparaît d'autant plus nettement qu'on la compare à celle du monde anglo-saxon.

A Londres, Anna Freud assurait la succession de la dynastie et, à ce titre, était considérée comme la représentante de la pensée de Sigmund Freud, non sans se heurter à des oppositions. Les théories de Melanie Klein avaient gagné du terrain. En 1943, des affrontements très vifs à la Société britannique avaient permis de mesurer l'écart entre les « kleiniens » et les « anna-freudiens » (84). Le fossé ne fit que se creuser entre les deux tendances. Un *middle-group* », troisième force relativement nombreuse, ne voulut pas s'engager dans cette polémique. Ce groupe médian, sans s'opposer radicalement aux vues de Melanie Klein, en atténuait néanmoins les effets. Anna Freud, secondée par Ernest Jones et William Gillespie qui représentent les « autochtones » face à un grand nombre d'analystes immigrés, put maintenir une cohésion suffisante pour éviter l'éclatement de la Société britannique.

Aux Etats-Unis, les difficultés rencontrées furent d'un tout autre ordre. Une grande confusion régnait entre

des groupes franchement dissidents, ayant rompu leurs attaches théoriques avec la psychanalyse — tels Karen Horney et Erich Fromm, rejetons de la tendance « marxiste », ou Wilhelm Reich dont les « caisses à orgone » faisaient scandale ; d'autres, à tendances « déviationnistes », essayaient d'utiliser la psychanalyse tout en l'adaptant à des situations particulières — comme l'équipe de *Chestnut Lodge* qui entreprit de traiter des patients psychotiques — ou encore ceux qui tentaient de modifier la technique — par exemple Franz Alexander qui, à Chicago, prônait une forme de psychothérapie analytique plus « directe », fondée sur « l'expérience émotionnelle correctrice ». En fait cette confusion servit la cause de l'*Association Psychanalytique Américaine* : solidement charpentée et fermement tenue en main par Heinz Hartmann, elle se trouva plus à l'aise pour défendre l'« orthodoxie » de la ligne freudienne.

L'arrivée de nombreux collègues ayant fui l'Europe nazie conféra à l'analyse américaine — qui, de new-yorkaise au départ, essaima rapidement à tout le territoire — une allure quasi monolithique. *L'ego-psychology* était en passe de devenir la doctrine « officielle » du groupe américain où Hartmann, Loewenstein et Spitz tenaient une place importante. Fait d'autant plus notable qu'ils avaient été, avant la guerre, les formateurs de nombreux analystes français et que leur position théorique allait jouer, dans l'histoire du mouvement analytique parisien, un rôle décisif.

Il ne peut pas faire de doute qu'aux yeux de l'Association psychanalytique internationale (85), la psychanalyse « anglo-saxonne » présentait un caractère de *légitimité*, ne serait-ce qu'en raison des liens qui rattachaient ses principaux dirigeants à leur passé viennois.

En France, à la même époque, le seul lien direct, véritable, avec Freud passait par Marie Bonaparte, élève et amie du Maître, et qui ne fut pas seulement la cheville ouvrière qui avait permis au groupe français de s'organiser, mais représentait, aux yeux de ses collègues, la Princesse héritière à qui Freud avait confié le destin de la psychanalyse française. Revenue à Paris en 1945, elle se trouve affrontée à une perspective différente de celle d'avant-guerre. Aux yeux du monde analytique, elle était la seule à avoir été analysée par Freud et admise dans son intimité ; sur place, elle n'était pas auréolée du même prestige. Elle était respectée, certes, mais, malgré ses publications, elle ne pouvait guère être considérée comme dépositaire d'une doctrine. Elle détenait un certain pouvoir de par ses relations, son influence et l'estime qu'on lui portait. Cela ne suffisait pas pour incarner l'école psychanalytique française : il lui aurait fallu une autre envergure que celle de la fidélité et du dévouement.

Au sortir de la guerre, la psychanalyse en France, tout en prenant de l'ampleur, semble souffrir d'un grand désarroi théorique : plusieurs années de mise en veilleuse n'ont pas permis la cristallisation d'une pensée analytique. Et lorsqu'en 1948 la *Revue Française de Psychanalyse* reprend sa parution, on constatera, pendant les premières années, la dispersion des intérêts : la psychanalyse de l'enfant (Dolto, Lebovici, Diatkine), la psychosomatique (Fain, Marty, Held), la criminologie (Lagache, Lacan, Mâle, Favez-Boutonier) font leur apparition sans que s'affirment des options théoriques très précises.

Dans ces divers domaines ainsi que dans la réflexion clinique sur la jalousie, le narcissisme, le transfert, la névrose obsessionnelle, on remarque peu à peu chez certains — Bouvet, Lagache, Lebovici, Nacht une influence croissante du courant américain. D'autres en restent à un freudisme désuet dans le style des publications des années trente. Mais il est difficile de déceler des tendances plus spécifiques. Quelle que soit l'originalité de quelques unes des contributions françaises, presque toutes les « innovations » nous arrivent de New York, de Yale, de la « Hampstead » ou de Londres. Du point de vue de la recherche fondamentale, peu de chose. La France reste quelque peu « à la traîne » de l'analyse anglo-saxonne ; l'inspiration, pour ce qu'elle valait, venait d'ailleurs...

Que pouvait-on penser en 1953 du programme d'enseignement de l'Institut de la rue Saint-Jacques ? Des principes énoncés par Lacan dans ses directives, il ne subsista presque rien : seul fut retenu un règlement. Les modalités de l'enseignement semblaient accentuer le morcellement de l'analyse. La protestation des élèves contre le statut et la scolarisation, qui leur furent imposés par Nacht et ses assesseurs, fut-elle, comme on l'a prétendu, orchestrée par Lacan ? Peut-être. Mais il est sûr que le mouvement partit, comme on dit, de la base, car cet enseignement apprivoisé rappelait à beaucoup la tradition hospitalière, la « préparation à l'internat » avec ses « questions » et la régurgitation, plus ou moins assimilée, de données apprises.

Le danger de fabriquer des analystes-robots était-il réel ? Le fait est que ce type d'enseignement, s'inspirant du modèle des études médicales dit de spécialité, risquait, à la longue, de rogner les ailes à une réflexion personnelle. Aussi, lors de la création de la *Société française de psychanalyse* — qui se voulait un « Groupe d'Études et de Recherche freudienne », on prit résolument le contre-pied de l'Institut : on allait compter davantage sur l'enthousiasme, le zèle et l'intérêt — et on eut raison — pour animer un travail commun. Des groupes se constituèrent autour de Juliette Favez-Boutonier, de Françoise Dolto, de Georges Favez. Daniel Lagache fut très actif en

mettant sur pied des groupes de recherche — dont celui consacré au « vocabulaire critique de la psychanalyse », vieux projet qui lui tenait à cœur. Mais, peu à peu, l'attraction principale de cet enseignement draina une foule de plus en plus nombreuse et, fait notable, s'ouvrit aussi à des non-analystes : ce fut tous les mercredis matin à Sainte-Anne, le « séminaire » de Jacques Lacan. Conduit pendant quelque temps avec la participation de certains « jeunes » collègues, il devint assez rapidement la tribune d'une doctrine : le « lacanisme » était en train de naître.

Le choix du mercredi, pour tenir le « séminaire » fut-il prémédité ? Ce n'est pas certain : pourtant Lacan affirma par la suite que ce choix ne fut pas fortuit et qu'il entendait ainsi établir un lien entre ce *Séminaire* et les *Réunions psychologiques du Mercredi*, embryon de la Société psychanalytique de Vienne. Même si ce rapprochement ne se fit pour Lacan que dans « l'après-coup » — *nachträglich* —, il permettait d'entendre le double propos de Lacan : s'appuyer sur son allégeance à la pensée et à la tradition freudienne ; affirmer sa position de chef d'école.

Il faut noter que l'œuvre de Lacan est essentiellement un *discours*, ce qui permet encore mieux de mettre en évidence l'entrecroisement de fils : une *polémique* constante avec les tendances contre lesquelles il mène son combat ; la *relecture*, attentive, ponctuelle, des écrits freudiens ; enfin l'*élaboration* d'une théorie qui, au cours des années, prend une place prépondérante. Polémique, relecture et élaboration théorique étant étroitement mêlées. Aussi la virulence polémique, qui pourrait paraître accessoire, voire gratuite, est en fait, au même titre que le reste, nécessaire au dispositif lacanien afin de justifier, explorer, construire sa théorie.

Dans les années qui suivirent le maccarthysme, les prises de position anti-américaines de Lacan ne pouvaient susciter que l'approbation d'une grande fraction de l'intelligentsia, d'autant plus que les productions analytiques *made in USA* étaient empreintes d'un expérimentalisme naïf et passablement normatif. Il semblait bien que, transplantée sur le sol américain, l'analyse y avait chopé un sérieux virus (86) : il devenait nécessaire de dénoncer le dévoiement de l'analyse américaine et de ses émules parisiens. Ainsi la polémique qu'engagea Lacan contre l'« Institut » (et contre certains textes d'un recueil paru sous le titre de *La Psychanalyse d'aujourd'hui* (87) considéré comme l'émanation directe de la psychanalyse américaine, conféra à la Scission sa plate-forme idéologique (88). L'Association psychanalytique internationale incarnait, aux yeux de Lacan, pêle-mêle, l'*ego psychology*, l'*American way of life*, la *happines* et l'« amour génital » (malencontreuse expression de Michaël Balint qui pourtant n'avait rien

d'un valet de l'impérialisme yankee...). Ce qui n'empêcha pas d'ailleurs la *Société française de psychanalyse* de demander à l'A.P.I. de la reconnaître en tant que société composante, tout en faisant des gorges chaudes des écrits d'Otto Fenichel (89) — présentés comme un *digest* insipide — et en vouant aux gémonies Heinz Hartmann, champion d'une analyse à but adaptatif...

Cette attitude anti-américaine fut-elle payante ? C'est selon : elle permettait à Lacan de se poser comme le défenseur d'un freudisme pur et dur mais elle facilita sans doute la tâche de l'Internationale qui, en 1954, ne voulut pas « reconnaître » la *Société française de psychanalyse*. Le reproche, non formulé, adressé à Lacan, est celui d'une pratique déviante : la séance courte. Etait-ce vraiment le fond de l'affaire ou le déplacement sur une « variante technique », d'une « question de personne » ? La raison justifiant dans un premier temps le refus de reconnaître la S.F.P. : « Le groupe ne peut offrir aux élèves des conditions de formation suffisantes. » Point final.

Dès lors, Lacan ne cessa de vilipender l'*establishment* analytique et de dénoncer l'imposture institutionnelle. Du point de vue tactique, cela était habile : les bénéfices n'en furent pas que « de surcroît »... L'imposture de l'institution était d'interpréter le message freudien dans le sens d'une visée adaptative. En revendiquant le dépoussiérage d'abord, l'approfondissement ensuite, de l'œuvre freudienne, la *Société française de psychanalyse* allait occuper une position de force. Exclue — sans l'avoir voulu — de la communauté analytique, la S.F.P. devenait d'autant plus libre de retourner aux sources sans avoir à tenir compte d'une théorie qui obstruait l'accès à un réexamen des fondements mêmes.

Etrange retour des choses. Lorsque, avant-guerre, les psychanalystes « français », Pichon en tête, s'élevèrent contre le dogmatisme viennois, c'était pour se libérer de l'emprise étrangère et défendre les valeurs spirituelles traditionnelles de la civilisation *française*. En 1955, avec Lacan, on dénonce les Etats-Unis, mais c'est pour mieux défendre la cause *viennoise*, et ne pas succomber à la pression du plan Marshall analytique : plus précisément pour lutter contre « l'éclipse dans la psychanalyse des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité, dont il semble que bientôt la mention doive s'effacer (90) ».

Contre les Etats-Unis où « le pharisien et le boutiquier » sont responsables du « psychologisme ambiant de la culture », où « le behaviourisme a tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne (91) », c'est « l'*antihistorisme* où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la "communication" aux USA et qui est aux antipodes de l'expérience analytique (92) » que Lacan désigne comme la cause véritable de la dégradation dont est atteinte la

« psychanalyse d'aujourd'hui ». On peut constater, à près de vingt ans de distance, que la mission dont se sent investi un analyste français est de *débarrasser la psychanalyse des scories* qui l'encombrent. Sans doute, entre-temps, aux dangers entrevus naguère, d'autres se trouvent substitués. Les Babitt de Main Street, idéologues de la libre entreprise, ont pris le relais des libres penseurs à la 1880, matérialistes athées ; *l'American way of life* a remplacé les turpitudes viennoises ; la névrose expérimentale, le déterminisme mécaniste ; *l'ego*, le pansexualisme.

On peut discerner chez Lacan certains accents pichonniens. Mais tout « regretté » que fût Pichon, on voit mal ce que Lacan aurait pu lui emprunter de l'ordre de la théorie (93). La parenté qu'on leur découvre est d'une tout autre nature.

On perçoit dans le discours de Lacan des rémanences « gallicanes ». Un désir de revendiquer son appartenance à une communauté culturelle. Si l'attitude de Lacan est une déclaration d'indépendance, c'est qu'il cherche à émanciper la psychanalyse, à la soustraire à l'hégémonie étrangère — entendez l'égopsychologisme hartmanien en l'occurrence, mais n'est-ce que cela ? Il met dans cette lutte contre l'hétérodoxie une passion, pour ne pas dire une hargne, particulière. A la mesure sans doute de sa conviction, de la nécessité qu'il a ressentie, pour poursuivre la saisie des concepts qui fondent la pratique, de se situer dans une position d'exil, de trouver une parcelle de territoire dont il serait seul maître ; ce n'est pas sans raison que Lacan, entouré comme il le fut et l'est toujours, se réclame d'une solitude de fondateur.

Ce particularisme vient à s'exprimer dans un retour aux sources — l'inconscient, la sexualité ; saisir la pensée freudienne à un moment où elle n'était pas encore encombrée d'impuretés, contaminée de théories « étrangères » : c'est dans le « champ freudien » que Lacan, exilé, trouve son refuge. Retour à Freud, oui, mais pas n'importe lequel.

On trouve dans la psychanalyse « à la française » une méfiance à s'engager trop loin. Cette réticence, Freud, en 1925, l'avait perçue comme une résistance à l'analyse : le refus de conduire la démarche analytique au-delà de la clinique et de la métapsychologie jusqu'à ses conclusions ultimes pour aborder les problèmes culturels, moraux et religieux. S'en tenir à un Freud d'avant 1927, d'avant le Freud de *l'Avenir d'une illusion*, d'avant le Freud de la remise en cause des « valeurs spirituelles », fut — et reste peut-être — un des attributs spécifiques de l'analyse à la française (94). Il est vrai que Lacan s'est plus ou moins désintéressé des textes « socioculturels » de Freud, du moins vers les années cinquante : les tenait-il pour superfétatoires ou lui répugnait-il d'entrer dans ce débat ? Quoi qu'il en fût, pour le moment son intérêt

était ailleurs. Le « retour à Freud » s'ébauche déjà dans son rapport inaugural *Fonction et Champ de la parole et du langage* pour autant que s'y énonce la nécessité de reprendre sur des bases nouvelles l'examen des concepts fondamentaux.

Il fut évident, dès le « Discours de Rome » que la *Société française de psychanalyse* ne se satisferait pas d'un strapontin : le style même du rapport marquait la prétention de Lacan à devenir le porte-parole, voire la parole d'un renouveau analytique en France. Le « retour à Freud » devenait l'enseigne sous laquelle se retrouvèrent les nouveaux analystes. Pour ce sigle, Lacan revendiquait une fidélité à l'égard d'une *œuvre*, non d'un homme.

Il est vrai que, vers les années cinquante, on perçoit dans le milieu analytique la cristallisation d'un nouvel enjeu, celui de *l'héritage freudien*. En fait, il est clair que, depuis la mort de Freud, il ne peut être question d'un *leadership* : personne ne peut prétendre occuper la place du fondateur. Et la question se pose en termes de droits de succession : qui peut se reconnaître la qualité pour gérer la lettre et l'esprit de l'œuvre léguée ?

Si la place vacante d'un père peut être évoquée, c'est bien sûr en ces termes. Lacan le dira nettement, dès 1953 : « Si la place du maître reste vide, c'est moins du fait de sa disparition que d'une oblitération croissante du sens de son œuvre (95). » C'est de ce retour à Freud que Lacan fit profession lors de sa conférence prononcée à Vienne, en 1955, et qu'il intitula *La Chose freudienne* : « Le sens d'un retour à Freud est un retour au sens de Freud. » Le sens de Freud, il fallait aller à sa découverte surtout dans ses premières œuvres, ses premiers concepts, ses textes les plus anciens, fondateurs : *l'Entwurf*, la correspondance avec W. Fliess, la *Traumdeutung*, le *Mot d'esprit*, les théories de la sexualité infantile, *Dora*, les écrits techniques... Ironie ou paradoxe, c'est du fait de cette allégeance à la Vienne freudienne qu'en 1955, la psychanalyse devint française...

Au sens où la fidélité à l'œuvre freudienne se voulait respect de l'exactitude des concepts et véracité de son esprit : c'est en cela que le démarquage de la démarche lacanienne par rapport à l'analyse américaine paraissait si fondamental du point de vue théorique. L'hypertrophie de la place accordée à l'ego mettait l'accent sur le fonctionnement d'un appareil mental, au détriment de ce que Lacan tenait pour le fondement de la découverte de Freud : *l'autre scène*, le sens caché du discours. Le retour à Freud, c'était de passer de la « psychologie » du moi à la problématique du sujet (97).

Une nouvelle voie d'abord venait de s'amorcer. Encore fallait-il évaluer la signification de ce retour à Freud. Était-il possible de conserver, sans retouches et sans extensions, l'œuvre de Freud là où elle s'était

arrêtée en 1939 ? Des innovations, des révisions, des réinterprétations étaient-elles nécessaires ?

Le retour à Freud confrontait l'analyse à un dilemme : figer l'analyse dans un formalisme mortifère ou bien essayer de lui redonner vie en poussant à l'extrême le sens de l'œuvre. Ne risquait-on pas d'aboutir à des distorsions, tout aussi critiquables et périlleuses que celles que dénonçait Lacan ? Saurait-il, son tour venu, maintenir le cap d'un strict retour à Freud ? Il n'est pas sûr qu'il ait gagné son pari. D'ailleurs était-ce possible ? A voir la nécessité où il s'est trouvé de reformuler les concepts analytiques au fur et à mesure que se poursuivaient sa lecture et son exégèse, on est obligé de constater que Lacan a peu à peu été amené à renouveler le vocabulaire de la psychanalyse en y introduisant de nouveaux termes : le grand Autre, le Nom-du-père, l'objet « *ïa* », le désêtre, *lalangue* ; à instituer de nouvelles catégories ; à élaborer la théorie du signifiant... Lacan a beau répéter que tout cela est de stricte obédience freudienne, que ce n'est qu'une autre façon de rendre compte de ce qui est inscrit dans le texte de Freud, on constate que ces termes et ces concepts tendent peu à peu à se substituer au langage analytique « classique » ; quoi qu'il en soit, à juger par la fortune que connaissent ce vocabulaire et ces formulations, il ne fait pas de doute que Lacan a bel et bien su créer une psychanalyse « à la française ». Qu'il ait — ce faisant — laissé dans l'ombre des pans entiers de l'œuvre freudienne, ne diminue en rien le travail qu'il a accompli. Nous ne nous sommes pas proposé ici de parler de sa théorie, de ses concepts, de ses nœuds et de ses graphes. Il ne s'agissait pas pour nous de faire son éloge, ou son procès. Mais d'en marquer la place, qui est de taille.

Pour une bonne part grâce à Lacan, la France a été *saisie* par la psychanalyse qui est devenue un fait *culturel* : très différent de ce que fut son destin aux Etats-Unis par exemple. Elle a pris une place prépondérante dans les domaines intellectuels les plus divers, s'est installée à l'Université, est devenue partie intégrante du discours politique et institutionnel. Qu'on s'en félicite ou qu'on le regrette, il faut en reconnaître l'étendue.

Mais c'est sur le plan strictement analytique que la France a été animée par un mouvement qui lui est propre. Que l'on soit « lacanien » ou non, qu'on appartienne à telle ou telle société analytique, les rapports des analystes à l'analyse ont subi une évolution considérable depuis 1955. Certes, ce mouvement n'est pas propre à la France, mais il faut bien lui reconnaître une spécificité.

Tout s'est passé en France, sur le terrain de l'analyse, sous le signe de la révolte contre une autorité extérieure. Comme si l'analyse ne pouvait subsister que dans un mouvement polémique. Les positions

passionnelles de Pichon à l'égard du « dogmatisme viennois », de Lacan à l'égard des théories hartmaniennes, en sont les exemples les plus évidents. Dans le milieu analytique français, les « scissions » entretiennent un climat de constante acrimonie : on ne peut être analyste en France et œuvrer dans la studieuse neutralité du chercheur. Qu'on le veuille ou non, dans le champ de la théorie, dans le champ de la pratique, il faut à tout moment prendre parti.

La France n'a pas attendu Mai 1968 pour être confrontée au problème institutionnel de la psychanalyse (98). Dès l'apparition de l'analyse en France, l'appartenance ou non à l'Association Internationale fut un problème : la psychanalyse française s'accommodait mal d'une tutelle étrangère ; mais elle ne supportait pas non plus que l'institution puisse devenir le garant d'une doctrine. La « scissionite » française est devenue proverbiale, mais il ne s'agit pas simplement de querelles de clocher : chaque fois les questions de formation, les options théoriques l'emportent sur les conflits personnels.

Derrière tout cela, se profile le singulier rapport que l'analyse française entretient avec l'œuvre de Freud. Place vacante, a-t-on pu dire. Certes : le rapport à Freud des analystes français passe par des voies bien étranges. Ce rapport n'est pas de descendance, mais d'allégeance à l'œuvre et à l'œuvre seulement. « Freud, connais pas » a-t-on entendu dire. C'est vrai : personne, ou presque, en France, ne l'avait rencontré...

A cette « absence du maître », Lacan rétorqua : « oblitération du sens de son œuvre ». L'œuvre de Freud. Méconnaissance de l'œuvre de Freud. Rejet de l'œuvre de Freud. Retour à l'œuvre de Freud... Faut-il s'étonner que la lecture de l'œuvre de Freud soit omniprésente dans le contexte analytique français ?

Résistance à l'œuvre de Freud. Revendication de l'œuvre de Freud. Parce qu'en France le *texte* freudien est devenu en quelque sorte l'objet idéalisé ou fétichisé

de la recherche analytique, objet de passion. Cela confère aux recherches françaises sur le texte leur acuité et leur climat.

En ce sens, la difficulté qu'a toujours rencontrée la traduction des œuvres de Freud en français n'a-t-elle pas valeur de signe ? Le texte allemand garde, pour tous les analystes, l'image idéale d'un originaire inaccessible ; il fait l'objet de traductions qui vont du mot à mot désarticulé à la transcription débridée, il est livré à la multiplicité des interprétations sémantiques, à la désarticulation phonématique. Il donne lieu à d'infinis commentaires, qui découvrent aux mots allemands des sens souvent inattendus, ouvrant sur de nouvelles perspectives théoriques. Le texte originel marque ainsi la présence étrangère de Freud parmi nous ; d'un Freud inépuisable, insolite ; d'un Freud dont l'inconscient s'est à jamais inscrit dans son propre texte.

Même si un jour une traduction fidèle, exacte, venait à voir le jour, ne dira-t-on pas alors que les meilleures traductions du monde ne rendront jamais le véritable sens, l'authenticité, le mystère, la richesse harmonique, les dédales du texte allemand ?

La psychanalyse « à la française », qu'a-t-elle été depuis son difficile départ, sinon une tentative d'adopter la découverte freudienne, mais dans une langue qu'elle pourrait entendre. Fallait-il *adapter ou traduire* ? Ou n'y aurait-il d'autre salut que de l'entendre dans sa langue originelle ? L'analyse pouvait-elle être « naturalisée », sans perdre l'essentiel de son message ? Pouvait-elle être « adaptée » sans changer de sens ? L'attente de la traduction parfaite est vaine bien sûr, car chacun traduit l'analyse à sa façon. La traduction n'arrivera jamais à combler le désir, la nostalgie dernière, celle de pouvoir rejoindre Freud à Vienne ; le Freud qui rêva, lui, pendant tant d'années, de la félicité — *Seligkeit* — d'être, enfin, reconnu à Paris.

1. Sigmund Freud/C.G. Jung, *Briefwechsel*, Fischer, 1974. (L'édition française a paru chez Gallimard, collection « Connaissance de l'inconscient », en 1975.) Lettre 225, 18 décembre 1910.
2. Ernest Jones, *The Life and Work of Sigmund Freud*. (Traduction française aux Presses Universitaires de France.)
3. Sigmund Freud/Kart Abraham, *Briefe 1907-1926*, Fischer Verlag 1965. (La traduction de la *Correspondance* a paru chez Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », en 1969.)
4. T. Ribot, Introduction à *La Vie inconsciente et ses mouvements* (1913).
5. T. Ribot, « La pensée symbolique », *Revue philosophique*, 1915.
6. *Correspondance Freud/Jung* : lettre 32, 14 juin 1907.
7. *Ibid.*, lettre 33, 28 juin 1907.
8. *Correspondance Freud/Jung*, lettre 32, 14 avril 1907.
9. *Ibid.*, lettre 42, 2 septembre 1907. Ce qui ne l'avait pas empêché d'écrire à Jung, le 26 mai 1907: « Dans la notice nécrologique, que vous aurez à écrire un jour, n'oubliez pas de témoigner que toute cette opposition, cette polémique (*Widerspruch*) ne m'ont pas une seule fois troublé. »
10. *Ibid.*, lettre 43, 4 septembre 1907.
11. *Ibid.*, lettre 44, 11 septembre 1907.
12. In E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*.
13. C'est nous qui soulignons.
14. *La Psychanalyse française*, Paris, 1915.
15. « La théorie du rêve de Freud », *Bu!! Inst. Gen. Psychol.* (1915).
16. Préface du professeur Henri Claude au livre de René Laforgue et René Allendy, *La Psychanalyse et les névroses*, Pavot, 1924.
17. La lecture de cet ouvrage a dû être, somme toute, assez décevante : il n'en sera plus question dans la correspondance de Freud avec Laforgue...
18. La correspondance entre Sigmund Freud et René Laforgue, 1923-1937, fut publiée dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 15, printemps 1977. Elle constitue un document d'un rare intérêt et elle est précédée d'une excellente étude d'André Bourguignon : « Mémorial ».
19. On trouvera cet article de Freud reproduit dans le présent numéro.
20. Le terme allemand de *bekennen* implique aussi une profession de foi ; Strachey traduit par « *to profess belief* ».
21. « Allocution aux membres du B'nai B'rith », in G.W., XVII.
22. Mais Freud s'était-il rendu même compte de la défaveur dans laquelle Charcot était tombé ? De l'importance prise par les critiques de l'Ecole de Nancy ? De la signification que prenait la nomination du professeur F. Raymond pour succéder à Charcot dans sa clinique de la Salpêtrière ? De l'hostilité croissante de Pierre Janet à l'égard des théories sur l'hystérie de son ancien « Maître » ? Du démantèlement de l'hystérie par le professeur Babinski, ancien assistant de Charcot ?
Que penser du fait que, sollicité en 1925 pour apporter une contribution à un numéro jubilaire consacré à Charcot par *Le Progrès médical*, Freud propose à Laforgue de traduire l'article nécrologique de 1893, resté inédit en France ? Et pourquoi, en fin de compte, cette offre n'eut pas de suite ? Est-ce à mettre au compte de « l'ambivalence » des rédacteurs à l'égard de Freud, ou fut-ce parce que, malgré les critiques, l'article était encore trop favorable à l'égard d'un Charcot discrédité ?
23. Edouard Pichon, « Eugénie Sokolnicka », *Rev. Fr. Psa.*, VII, 1934. Cet article nécrologique constitue la source principale des renseignements que nous possédons sur le périple et l'œuvre de Mme Sokolnicka.
24. « Eugénie Sokolnicka », *Rev. Fr. Psa.*, VII, 4, 1934.
25. Lettre à Freud du 8 novembre 1923.
26. « Eugénie Sokolnicka », *loc. cit.*
27. Il est juste de rappeler qu'en 1925, Hesnard, en dédiant à Freud son livre *La Vie et la mort des instincts*, écrit : « Au professeur S. Freud, j'offre, avec ce désaveu de mes injustes critiques, l'hommage de ma pure admiration ». (Cité par Edith Hesnard-Félix, « Le docteur Hesnard et les débuts de la psychanalyse en France », *Europe*, 539, mars 1974.)
28. *Le Progrès médical*, 20 octobre 1923, pp. 533-534.
29. *Correspondance Freud/Laforgue* : Lettre de Freud, 1er novembre 1923.
30. Sigmund Freud/C.G. Jung, *Correspondance*, II, 1910-1914 ; Lettre 324, 14 novembre 1912.
31. *Le Rêve et la psychanalyse*, Maloine, 1926.
32. « La science des rêves », traduite par I. Meyerson, sera publiée chez Alcan en 1926. (Les traductions anglaise et russe datent de 1913, l'espagnole de 1922.)
33. Un seul travail de René Laforgue trouva auprès de Freud un accueil favorable : ce fut l'article qui paraîtra en 1930-1931, « De l'angoisse à l'orgasme », dans la *Revue Française de Psychanalyse*. « La phrase selon laquelle chez le névrosé la crise d'angoisse remplace l'orgasme a quelque chose de franchement séduisant en soi », écrit Freud dans sa lettre du 18 novembre 1929. « Encore, ajoute-t-il, qu'il faille creuser plus profond. »
34. S. Freud, « Résistances à la psychanalyse » (1925).
35. S. Freud, « Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse » (1917), *G.W.*, XII, p. 11 (trad. fr. : « Une difficulté de la psychanalyse » in *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard).
36. S. Freud, « Charcot », *G.W.*, I.
37. C'est nous qui soulignons.
38. Lettre à Minna Bernays du 3 décembre 1885. En dehors des réceptions chez Charcot, seul Ranvier, « le célèbre histologiste », l'invita chez lui. Encore Ranvier ressemblait-il à un « professeur d'université allemand, mal traduit en français ». Freud ne s'étonna guère lorsque Ranvier lui confia qu'il aurait préféré être professeur à Bonn plutôt que d'occuper sa chaire d'anatomie générale au Collège de France...
39. Lettre à Martha B., 3 décembre 1885.
40. Lettre à Martha B., 20 janvier 1886.
41. S. Freud, « Charcot *G.W.*, I.
42. J.-B. Pontalis, « Le séjour de Freud à Paris », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 8, 1973.
43. Lettre à Laforgue du 16 juin 1925.
44. Lettre à Laforgue du 15 novembre 1925.
45. Lettre à Laforgue du 5 février 1926.
46. Cf. Marie Bonaparte, « Letter to Freud (7 janvier 1937) in *Drives, Affects and Behavior* (éd. M. Schur), New York, IUP, 1965.
47. La Société psychanalytique de Paris comptait neuf membres fondateurs en 1926 ; en 1939, vingt-quatre membres titulaires et une vingtaine de membres « adhérents ».
48. Lettre de Laforgue, le 28 mars 1926.
49. Lettre de Freud, le 11 novembre 1926.
50. Lettre à Freud, 26 octobre 1929.
51. Jacques Lamoulen, *La Médecine française et la psychanalyse*, thèse médecine, Paris, 1966.
52. La traduction des œuvres de Freud fut (et reste) en France une question épineuse et fondamentale, toujours inscrite à l'ordre du jour depuis les premières lettres de Laforgue à Freud en 1923, jusqu'à aujourd'hui...

53. On pourra se référer, pour un abord sociologique du climat culturel français, à une étude remarquablement documentée d'un historien anglais, Théodore Zeldin, *France 1848-1945*, Oxford, Clarendon Press, 1977 (surtout les chapitres 3 et 17 du deuxième volume). Paru en français sous le titre *d'Histoire des passions françaises*, 5 vol. éd. Encres.

54. Cela tenait-il au fait que le judaïsme et les juifs en France étaient socialement placés dans une situation très différente de celle qu'ils occupaient en Autriche, en Allemagne, en Hongrie (ou même en URSS) dans les années d'entre les deux guerres ? Question intéressante mais qui exige d'autres compétences qu'analytiques pour y répondre.

55. Les dates entre parenthèses sont celles de l'élection au titre de Membre titulaire. En 1939, la Société psychanalytique de Paris comptera vingt-quatre membres titulaires.

56. Voir, à ce sujet, l'échange épistolaire entre Freud et Laforgue, de juin à novembre 1928.

57. R. Laforgue, « Souvenirs personnels » in *Action Pensée*, Genève, 1956 (reproduisant une allocution de René Laforgue lors de la *Lindauer Psychotherapie Woche*, 1954).

58. « Documents annexes », troisième tome de la biographie de Sigmund Freud par Ernest Jones.

59. Il s'agit de la contribution que Jacques Lacan apporta, en 1938, au tome VII de *l'Encyclopédie française*, dirigée par Anatole de Monzie. Ce long texte, assez surprenant pour l'époque, intitulé « La Famille », n'a jamais été repris, à notre connaissance, dans les diverses rééditions des « œuvres de jeunesse » de l'auteur.

60. Dans un article intitulé « A l'aise dans la civilisation ».

61. Edouard Pichon, « De Freud à Dalbiez », *Rev. Fr. Psa.*, IX, pp. 559-588, 1936. Lecture attentive et passionnée de l'ouvrage de Roland Dalbiez, paru en 1936 chez Desclée de Brouwer.

62. Edouard Pichon, « La réalité devant M. Laforgue », *Rev. Fr. Psa.*, X, pp. 669-691, 1938.

63. Edouard Pichon, « La famille devant M. Lacan », *Rev. Fr. Psa.*, XI, pp. 107-135, 1939.

64. Aucun autre analyste, français ou étranger, ne se trouve cité dans ces deux articles. Une exception cependant, M. Rudolph Loewenstein, le « psychopompe psychanalytique » (*sic*) de Lacan, est gratifié d'un bon point pour avoir su faire une pertinente critique de la conception freudienne de *l'instinct de mort*.

65. Edouard Pichon, *Rev. Fr. Psa.*, X, 1938, pp. 689-690.

66. Edouard Pichon, *Rev. Fr. Psa.*, XI, p. 110, 1939.

67. Edouard Pichon, « La réalité devant M. Laforgue », *loc. cit.*, p. 670.

68. Edouard Pichon, (*loc. cit.*, p. 688.

69. Edouard Pichon, *loc. cit.*, p. 682.

70. Edouard Pichon, *loc. cit.*, p. 688.

71. Edouard Pichon, « La famille devant M. Lacan » *oc. cit.*, p. 107.

72. *Loc. cit.*, p. 131.

73. *Loc. cit.*, p. 122.

74. *Loc. cit.*, p. 127.

75. *Loc. cit.*, p. 132.

76. Edouard Pichon, *loc. cit.*, p. 125.

77. *Loc. cit.*, p. 134.

78. Les œuvres de Freud furent livrées aux flammes à Berlin lors de l'autodafé du 10 mai 1933, accompagné d'incantations dont l'inspirateur, dit-on, fut Goebbels lui-même : « Contre la surestimation de la vie sexuelle, corruptrice des esprits ! Pour l'ennoblissement de l'âme humaine ! Je livre à la flamme les écrits de Freud ».

79. Sur cette époque, Juliette Favez-Boutonier apporte des détails inédits dans l'article qu'elle écrivit pour le numéro spécial de *Documents et Débats*, mai 1975, consacré à un « Hommage à Daniel Lagache ».

80. Le texte, non signé de Lacan, porte sa marque. Personne ne semble récuser cette paternité qui lui fut attribuée. Ce texte, publié dans la *Revue Française de Psychanalyse*, juillet-septembre 1953, c'est-à-dire après la scission, parut donc dans le même numéro où se trouvait annoncée la fondation de la Société française de psychanalyse...

81. C'est nous qui soulignons.

82. *Idem*.

83. *Idem*.

84. Un certain nombre des textes présentés par les « kleinien » furent recueillis dans le volume *Developments in Psycho-Analysis*, Hogart Press, 1952. (Trad. fr., PUF, 1966.)

85. A.P.I., plus reconnaissable pour certains sous le sigle de I.P.A., initiales de *l'International Psychoanalytic Association*. Il faut remarquer qu'au sein de l'A.P.I., les Nord-Américains et les Britanniques sont très largement majoritaires en 1945. Cette tendance s'atténuera quelque peu par la suite lorsque se développeront l'analyse sud-américaine (souvent d'inspiration kleinienne) et les divers groupes européens.

86. Contrairement à la prédiction de Freud, qui avait cru à une infestation des Etats-Unis par la psychanalyse. « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », aurait-il déclaré avant son arrivée là-bas en 1909. L'origine de ce propos, auquel il est fait un sort dans tous les écrits actuels sur l'histoire de l'analyse, restait imprécise. Au point que son authenticité même finissait par être mise en doute. Il est facile de découvrir que cette phrase, Lacan dit l'avoir cueillie lui-même sur les lèvres de nul autre que C.G. Jung (*Ecrits*, p. 403). Dont acte.

87. Il s'agit d'un ouvrage collectif, depuis longtemps épuisé sous sa forme originale, publié aux PUF en 1956 sous la direction de S. Nacht ; le livre fut réédité quelques années plus tard sous une forme condensée en un seul volume...

88. Fait curieux, les prises de position de Lacan parurent recouper sur ce point, pendant un certain temps, celles du PCF. Dans la *Nouvelle Critique*, quelques analystes de l'« Institut » prêtèrent leur concours à une condamnation de la psychanalyse, science « bourgeoise réactionnaire ». Episode de la guerre froide ou vacillation idéologique ? Quoi qu'il en fût, quelques-uns des signataires de 1949 accédèrent par la suite aux plus hautes fonctions de « l'appareil »... analytique.

89. Allusion au laborieux ouvrage d'Otto Fenichel, *La Théorie psychanalytique des névroses* (trad. fr. aux P.U.F.) et surtout aux *Problèmes de technique psychanalytique*.

90. *Ecrits*, p. 246.

91. *Ecrits*, p. 245.

92. *Ecrits*, p. 245.

93. « Un de mes maîtres regrettés, dont pourtant nous ne pouvons pas dire que nous l'ayons suivi dans les derniers tournants de sa pensée. » (*Ecrits*, p. 396.)

94. Les raisons de cette idiosyncrasie ne sont peut-être pas aussi impénétrables qu'on a voulu le dire : il ne s'agit pas de l'immanence de la «françaiseté foncière » (comme s'exprime M. Pichon).

95. *Ecrits*, p. 244.

96. *Ecrits*, p. 405.

97. Voir à ce propos le commentaire que consacre Anthony-Wilden au « Discours de Rome », dans *The Language of the Self*, The John Hopkins Press, Baltimore, 1968.

98. La thèse essentiellement sociologique que défend Sherry Turkle dans *Psychoanalytic Politics : Freud's French Revolution* (Basic Books, 1978) cherche à démontrer que la place qu'occupe actuellement l'analyse dans le contexte culturel français résulte de l'influence qu'exerça l'idéologie lacanienne au cours des événements de Mai 1968.

Il faut remarquer cependant que la psychanalyse était déjà un « fait culturel » bien avant 1968 quand on parlait beaucoup

du « structuralisme de Lacan, Lévi-Strauss, Foucault et Barthes. D'autre part, la psychanalyse *stricto sensu* a, depuis 1968, plutôt perdu du terrain : prolifération des psychothérapies de tout poil ; hostilité des milieux psychiatriques et philosophiques ; recours indiscriminé au « vocabulaire » lacanien... S'il fallait attribuer ce résultat à l'influence du lacanisme, ce serait pire qu'un échec : une détérioration plus néfaste que celle que dénonçait Lacan en 1953...

**VICTOR SMIRNOFF, LA PSYCHANALYSE DE L'ENFANT,
P.U.F., 1992, 6^e ÉDITION**

Annie Anzieu

Nous savons tous l'intérêt que Victor Smirnoff a porté à l'analyse des enfants, sans défaillance, avec une tranquille certitude.

Il l'a pratiquée et protégée tout au long de sa carrière, malgré le désaveu dans lequel s'est trouvée cette discipline dans notre génération. Il n'en a pas fait une arme de combat, mais il a affirmé de manière permanente son importance, tant dans le développement social de la vie que dans la pratique de l'analyse des adultes.

Je ne peux le quitter sans lui rendre mon hommage, pour avoir œuvré à son côté, dans l'aura de son amitié et dans le même domaine que lui. J'ai toujours pu apprécier la justesse et la « philosophie » avec lesquelles il maintenait parmi nous la place de la psychanalyse des enfants.

En 1992, il reprenait une nouvelle fois l'exposé de ses positions théoriques en remettant sur le métier son ouvrage capital : « La psychanalyse de l'enfant, écrivait-il, a suscité au cours des dernières années un intérêt qui a remanié non seulement la théorie mais l'abord même de cette discipline. » (p. 12.)

En fait, tout au long de son livre, V. Smirnoff relie entre elles les positions théoriques et critiques d'analystes contemporains avec les concepts essentiels de la théorie freudienne. Il y ajoute son point de vue personnel et met ce long travail, précis et argumenté, au service de l'analyse des enfants qu'il considère comme une partie nécessaire de la psychanalyse. Il en dégage clairement la spécificité en reprenant la clinique de point en point, et passe en revue, fort utilement, les idées des auteurs essentiels à notre réflexion théorique, particulièrement A. Freud et M. Klein.

Je lui laisse la parole, en ce qui concerne les indications.

Page 397 :

« Dans ce chapitre, nous allons envisager uniquement l'indication de la psychanalyse du point de vue de l'analyste qui, dans les limites que lui assigne sa méthodologie, essaie de prévoir quelles sont les conditions favorables pour entreprendre une analyse, si elle paraît utile, voire contre-indiquée. En posant l'indication, l'analyste estime que le sujet est capable d'utiliser la situation analytique. »

Page 415 :

« Dans son travail, écrit en 1968, Anna Freud précise les indications de l'analyse chez l'enfant. La névrose de l'enfant reste l'indication majeure, car l'expérience a confirmé qu'elle était très accessible à l'analyse. Dans d'autres cas, où le diagnostic reste plus nuancé, il faut tenir compte de considérations diverses. »

Page 417 :

« Anna Freud envisage les indications de la psychanalyse d'enfant en se basant sur un diagnostic structural. Ce ne sont pas les manifestations symptomatiques qui décident de la démarche thérapeutique, mais la structure psychique dans laquelle ces symptômes se trouvent intégrés. La névrose infantile, définie par les éléments de l'évolution libidinale, le fonctionnement du moi et le jeu des mécanismes de défense, représente, pour Anna Freud, l'indication majeure, sinon unique, d'une psychanalyse chez l'enfant. »

Page 418 :

« Pour poser les indications de la psychanalyse chez l'enfant, Melanie Klein n'a pas recours à des données structurales à proprement parler. Elle aborde le problème en usant d'autres critères : il s'agit de découvrir quel impact ont sur le sujet les conflits non résolus, c'est-à-dire d'évaluer la charge pathogène de l'angoisse et les effets inhibants que la névrose infantile exerce sur le fonctionnement psychique. »

« C'est à déceler cette angoisse derrière certains symptômes, mais aussi au décours de certaines conduites, que s'emploie la démarche de Melanie Klein. Quel qu'il soit, le symptôme n'a pas de signification en lui-même, mais doit être interprété en fonction de toute l'économie psychique.

« Il nous appartiendra donc d'évaluer les "chances spontanées de guérison" de la névrose infantile qui possède un grand potentiel évolutif et qui n'est pas encore, comme chez l'adulte, une séquelle déjà cristallisée.

« Les problèmes thérapeutiques et les indications sont d'un tout autre ordre lorsqu'il s'agit non plus de troubles névrotiques, mais des structures psychotiques chez l'enfant. Leur pathogénie, leur apparition souvent précoce et leur évolution font que les éléments d'appréciation et les méthodes thérapeutiques n'entrent pas dans le cadre que nous avons envisagé jusqu'ici. Nous avons donc

consacré à la psychose infantile un chapitre qui nous permettra d'exposer cette question dans sa globalité. »

Page 426 :

« Nous n'avons envisagé l'adulte, tout au long de ce chapitre, qu'en tant que parents et nous avons tenu compte avant tout des perturbations de sa relation à l'enfant. On conçoit ce qu'une telle prise de position a d'artificiel et qu'elle n'est soutenable que dans la mesure où le psychanalyste d'enfants doit envisager les divers facteurs qui déterminent la pathologie infantile, et que son souci thérapeutique est de faire face à la situation familiale globale, et non réduite à des éléments artificiellement isolés.

« Si, dans un bon nombre de cas, la psychothérapie de l'enfant reste limitée à l'enfant lui-même, il ne faut pas pour autant considérer que les interactions entre l'enfant et son milieu familial ne jouent qu'un rôle accessoire, et que le psychanalyste d'enfants peut négliger les actions auprès des parents. Ce sera à lui de décider quelle modalité lui paraît être la plus acceptable et la plus efficace.

« C'est une des spécificités de la psychanalyse de l'enfant que la présence effective des parents ne saurait y être éludée. Ces parents qui, en tant *qu'images* et de par leur référence symbolique, sont évidemment omniprésents dans toute psychanalyse, qu'elle soit adulte ou d'enfant, prennent dans cette dernière une signification toute particulière du fait de leur présence — ou de leur absence — dans l'immédiate réalité. De la dépendance absolue, de la *Hilflosigkeit* du nouveau-né et du nourrisson, lors de la dialectique introduite par le

complexe d'Œdipe ou lors des orageuses révoltes de l'adolescence, les figures parentales ponctuent la voie que parcourt l'enfant dans la conquête de son autonomie et de son identité. »

« Si tous les analystes restent fidèles aux concepts fondamentaux — l'inconscient, la théorie des pulsions, le conflit psychique, etc. — ils ne font pourtant pas la même lecture des phénomènes cliniques et ne leur accordent pas une même signification. Disons qu'ils appliquent des grilles de lecture différentes et qu'ils ne mettent pas l'accent sur les mêmes éléments métapsychologiques. On peut néanmoins constater une certaine convergence entre les différentes options, mais elle ne devrait pas nous conduire vers un syncrétisme illusoire et réducteur. Il faut garder aux diverses interprétations théoriques de la psychose infantile leur originalité, leur spécificité, leur cohérence interne. C'est au cours de son expérience clinique qu'incombera à chaque analyste la tâche de décider quelles données lui apparaissent justes et utiles pour son travail thérapeutique.

« Nous disions, au départ de notre ouvrage, que la psychanalyse, comme toutes les sciences humaines, n'était pas une théorie figée. A l'intérieur du cadre doctrinal commun qui définit la spécificité de la psychanalyse, des courants coexistent. Le mouvement analytique est marqué par l'inventivité et la réflexion de divers auteurs, par des discussions, parfois passionnées, à propos de tel ou tel concept. Ce constant échange d'idées est ce qui assure la vivacité de la recherche et de la pratique psychanalytique. »

Avec notre reconnaissance.

L'ACTIVITÉ PSYCHANALYTIQUE DE VICTOR SMIRNOFF DANS LE SECTEUR PUBLIC

Michel Artières

Dans les années cinquante, Victor Smirnoff assura à la Clinique universitaire de pédopsychiatrie, fondée par le professeur Heuyer, une consultation et un enseignement. Parallèlement, de nombreux contacts avec les milieux psychanalytiques londoniens à la Tavistock Clinic où il rencontrait Winnicott et Masud Khan, lui permirent de mûrir un projet qu'il put réaliser en 1955 avec l'appui du docteur Duchene, médecin directeur de la santé mentale pour la région parisienne. Il ouvrit, dans le cadre administratif d'un dispensaire d'hygiène mentale, un centre de guidance infantile. Ce fut la première institution publique à Paris qui se consacra exclusivement à la psychanalyse et à la psychothérapie d'enfants et d'adolescents.

Ce Centre, d'abord appelé Centre médico-psychologique, puis « Rue Tiphaine » du nom de la rue où il aménagea en 1968 dans un local plus spacieux, nécessité par l'extension de l'équipe, se distinguait, grâce à la volonté très précise de Victor Smirnoff, des anciens dispensaires d'hygiène mentale infantile. C'était dans son esprit un lieu de psychanalyse « gratuite ». Ce qui lui valut des critiques de nombreux psychanalystes qui doutaient de la possibilité de conduire un travail analytique dans le cadre d'un service public. On trouve la trace de ses préoccupations et de ses élaborations à propos de la psychanalyse en institution dans un article de 1967 paru dans *La Revue de neuropsychiatrie infantile* : « De quelques problèmes que pose au psychanalyste la pratique dispensoriale ».

Victor Smirnoff recruta une équipe dont presque tous les membres étaient analystes ou en formation analytique, ce qui à l'époque était tout à fait nouveau. Il voulut, pour mieux préserver la dimension psychanalytique, ne jamais engager de thérapeutes à plein temps ; tous devaient avoir une pratique analytique privée. Sa largeur de vue lui faisait recruter aussi bien des lacaniens que des gens formés par la Société Psychanalytique de Paris, ce qui entretenait dans les réunions de « synthèse » des échanges tout à fait uniques dans ces années-là.

Il imposa tout de suite un fonctionnement radicalement différent des dispensaires d'hygiène mentale et des consultations médico-psycho-pédagogiques en « choisissant » les patients. Dans la

mesure du possible, étaient éliminés ceux qui auraient requis des traitements médicamenteux, des conseils pédagogiques ou psychologiques, le but de ce centre étant de se consacrer aux cas qui relevaient d'une psychothérapie analytique. Dans le même sens, il transforme le fonctionnement en équipe de ces consultations pour privilégier la prise en charge individuelle. Victor Smirnoff a toutefois veillé avec la plus grande rigueur aux conditions permettant un véritable travail psychanalytique. Il fut un des premiers à se préoccuper même du cadre matériel de l'institution et imposa à l'administration, au moment de l'installation rue Tiphaine, des bureaux « design » qui transformaient radicalement l'accueil des établissements publics.

En 1972, lors de la mise en place de la sectorisation et pour sauvegarder l'indépendance et la dimension psychanalytique de l'institution, Victor Smirnoff abandonna le secteur infanto juvénile et le rattacha au secteur de la psychiatrie adulte du docteur Daumezon : sont alors reçus des adultes dont la psychopathologie sévère ou les difficultés d'insertion sociale rendaient une prise en charge impossible dans le secteur privé.

Le Centre était un lieu ouvert et, grâce à la réputation acquise, devint un lieu d'échanges et de formation. De nombreux stagiaires et amis, tant psychiatres que psychologues ou assistantes sociales, purent ainsi se familiariser avec une pratique souvent très éloignée de l'enseignement formel et du travail qu'ils avaient connus jusque-là. Ce brassage entraînait un perpétuel débat d'idées tout à fait stimulant.

Tout ceci n'était possible que grâce à la personnalité de Victor Smirnoff qui orientait et dirigeait sans imposer une structure hiérarchique. La sauvegarde de la dimension psychanalytique était certainement son fil conducteur et sa préoccupation majeure. Il savait être très présent et a aidé beaucoup de jeunes analystes dans leur parcours. Il a été pour tous ceux qui ont travaillé avec lui un « modèle » de ce que devait être l'attitude analytique. Il a porté ce Centre à travers mille difficultés administratives, quelquefois déprimé, mais jamais découragé, et en avait fait un lieu important pour la diffusion de la psychanalyse en institution.

EMPRUNTS

Leopoldo Bleger

Rue Duguay-Trouin. Vendredi en début d'après-midi. Il m'ouvre lui-même la porte, l'œil souvent pétillant, brillant. Presque dès le départ, ou en tout cas dès que j'ai pu me rendre un peu attentif à ce qui m'entourait, n'étant pas entièrement absorbé dans l'angoisse de l'instant, je lui ai supposé un certain humour. Un humour que ses yeux me semblaient exprimer ou trahir.

J'avais écrit « ses yeux me semblent » et au moment de faire une première mise au net, je l'ai mis à l'imparfait. Nous nous séparons déjà ? Dans quel temps l'installer ? Est-ce la fonction de ces lignes de créer une certaine distance ? Il se peut. Et je me le dis maintenant, au moment d'aborder une toute première version de ces pages — ce ne sont plus des notes qu'on peut perdre, ne pas relire, ne pas en tenir compte. Je me le dis en écrivant parce qu'il me vient une forte sensation de tristesse, sensation dissimulée tant qu'on ne s'y met pas vraiment.

Toujours rue Duguay-Trouin. D'ailleurs, c'est le lieu où se situe l'essentiel de ces lignes. Dans le souvenir de son appartement sur rue, sur cette rue à côté du Luxembourg. C'est bien l'instant de l'ouverture de la porte qui me vient en premier et c'est bien plutôt une métaphore qu'un souvenir.

Il y a du thé dans un verre posé sur la petite table entre le fauteuil et le divan. Presque immanquablement. Nous sommes en tout début d'après-midi, c'est probablement la fin de son repas.

Du thé dans un verre ! A la russe, donc ! J'ignorais presque tout de sa biographie personnelle, et son nom ne me semblait pas nécessairement attester d'autre chose que d'une origine russe. Etranger moi-même, j'ai mis du temps à percevoir ce qui lui restait d'étranger. Dans les pays « neufs », ceux bâtis sur une forte immigration, on est souvent coupé de l'origine de son propre nom ! Lui ai-je dit que ce thé dans un verre m'évoquait quelqu'un de très cher ? Je ne sais plus. Je croyais que non mais peut-être... Dans un contrôle, on hésite à dire à voix haute ce genre de « détail » puisqu'il nous fait immédiatement retour.

*

Ce qui fait retour...! Cette impression qui persiste : pour qu'il accepte de me prendre en contrôle, j'ai dû y mettre du mien, le forcer un peu. Mais ce sentiment

— d'ailleurs probablement faux — semble plutôt correspondre à bien autre chose. Je le sens, je l'imagine déjà un peu fatigué, blasé. Je suis son énième contrôle, je ne l'ignore pas au moment de commencer avec lui. Il y a chez lui une forme de détachement, une mise à distance, peu d'enthousiasme dans les premiers temps de mes rendez-vous avec lui. (Une certaine réticence m'apparaît au moment d'écrire ces lignes : « impression », « sentiment », « imaginer ». Tout ceci est bien vague, imprécis, faisant appel à une mémoire que la proximité de sa mort rend plus brumeuse encore. Nulle tentative d'objectivité, c'est l'état de mon transfert.)

Je viens tout juste d'être « admis au contrôle » pour employer la formule toujours en usage. L'institution, nouvelle pour moi — malgré quelques amitiés de vieille date — éveille toute sorte d'inquiétude : sur la relation aux institutions, on est rarement en manque d'imagination ! Ce contrôle que je commence quelques semaines après mon admission est donc aussi une forme de premier contact avec l'institution.

A cette impression de me trouver face à quelqu'un de désabusé, la tentation est grande de répondre d'une manière analogue, revenu de je ne sais quelle guerre. Dans l'imagination, celle-ci ne manque jamais. Toute la situation aurait viré vers un rituel à accomplir, à faire durer quelques années, le cœur absent, sachant d'avance ce qu'on est venu chercher.

Et voilà une fausse impression ! Peut-être cette impression est-elle là pour contrecarrer la surprise et l'admiration — eh oui ! — qui me fait le découvrir par moments aussi animé dans sa relation à l'inconscient. On a beau savoir que la pratique analytique ne peut se soutenir que de cette relation et uniquement d'elle, la trouver toujours aussi vivante, dans la fraîcheur de son surgissement, chez un vétéran, fait surgir une silencieuse exclamation interne: chapeau !

Ici aussi donc, « il m'ouvre la porte ». Celle de l'institution et plus encore celle de la manière d'être analyste et de le rester.

Le risque de virer au rituel, est-elle une fausse impression? En réalité, elle correspond, il me semble, à quelque chose qui s'est déplacé : la patiente dont je parle à Smirnoff fait semblant de s'analyser, elle le fait

scolairement. Elle joue à s'analyser. Mais « jouer » n'est pas du tout le terme qui convient : rien de ludique chez elle, bien au contraire, elle le prend presque trop au sérieux ! En somme, elle veut « faire plaisir ».

Mais, en fait, n'est-elle pas aussi la manière dont je risque de prendre la situation de contrôle, « scolairement » ? Je sors de chez lui. Je prends la rue de Fleurus en direction de Saint-Placide. Je sais que pendant le temps qu'il me faut pour rentrer et m'asseoir sur le fauteuil, je reste attentif à la séance avec lui, j'y suis encore. S'est-il passé quelque chose ? Qu'est-ce que j'ai dit, qu'a-t-il dit ? Justement.

Raconter dans l'ordre chronologique ou, du moins, vouloir raconter « tous » les éléments de la semaine a quelque chose de fou. Ou plutôt, cela présuppose un type particulier de relation au contrôleur. Suis-je dans cette position ? Je ne le crois pas.

Mais oui, au moins sur un point : l'idée d'une exhaustion de la mémoire. Le fantasme est là presque dès le départ. Une séance avec ma patiente m'apparaît particulièrement intéressante. A tel point que pendant la séance même je note deux ou trois phrases — chose exceptionnelle — avec la louable intention de les reconstituer en détail juste après. Mais au fait n'ai-je pas commencé cette séance avec le fantasme « me rappeler de tout textuellement ». Comme si je ne pouvais pas écouter. Ce n'est pas à moi d'écouter. L'analyste c'est lui, mon contrôleur. Que lui.

Le fait d'associer sur... C'est tout de même curieux d'associer « librement » sur quelque chose de déterminé. Alors ce n'est pas très libre. Chaque fois que je raconte une de mes interventions ou une interprétation, je me sens fautif. Ça me provoque une sensation de malaise. Impression de faire un pseudo-contrôle ». Un semblant de contrôle.

Pseudo-contrôle » pour une « pseudo-analyse » ! Rétrospectivement, maintenant que je ne tourne plus le coin de la rue Duguay-Trouin, il me semble facile de penser que, comme cela arrive continuellement, l'analyse donne le ton du contrôle et l'utilise comme surface de réflexion. L'homologie des problèmes qui se posent dans un lieu et l'autre est troublante.

Comment a-t-il fait ? Comment sa présence d'analyste, une expérience dont je réalise assez rapidement l'étendue, n'a-t-elle pas écrasé ma place dans cette analyse sous contrôle ? Smirnoff n'est pas un contrôleur silencieux mais ses interventions disent les choses d'une manière indirecte, nuancée, sans heurt apparent. Smirnoff semble chercher l'effet de sa parole plutôt qu'une parole achevée ou une belle formule. Il cherche à atteindre par ricochet. Un certain art de la subtilité.

*

Présence du contrôleur. Ces quelques personnes qui font partie du paysage interne. Je viens de remarquer que, dans les bouts de papier où il m'arrive irrégulièrement de noter une impression ou une connexion inattendue, ceux qui font partie de cet espace intime apparaissent par l'initiale de leur nom ou prénom. S.

S. me fait une remarque sur le matériel que je lui rapporte ce jour. Je suis surpris. Je pense : a-t-il entendu de travers ou trop bien ? Est-il en train de m'avertir de quelque chose dont il réalise que ça m'échappe... trop ?

En rentrant, je regarde les notes de cette semaine. Si je prends des notes de chacune des séances de manière presque régulière, les relire me paraît une forme de déroboade. Contrairement à mes habitudes, donc, je cherche ce que j'ai pu noter concernant la remarque de S. Ce n'est qu'alors qu'elle m'apparaît évidente. Comment formuler la chose : je l'ai noté mais je ne le savais pas ? Comment rendre compte de ce mouvement par lequel on sait et on ne sait pas au même temps ?

Je raconte ma perplexité à une amie analyste. Chose curieuse : pourquoi pas à S. ? La relation avec lui est encore trop récente. Ce qui, dans ma vie mentale, est touché directement par le contrôle, je ne me permets pas encore de lui en parler. Et ceci m'apparaît maintenant comme la chose la plus étonnante. Puisque c'est ce genre d'impressions qui constitue le sel de l'analyse de contrôle, de toute situation qui concerne la psychanalyse. Ces impressions et ces pensées qui nous viennent, on les prend pour siennes ! Erreur ! On « personnalise » là où probablement ce qui paraît le plus intime est le plus générique.

Cette amie, témoin de ma perplexité, S. bis pour l'occasion, ne me rate pas. Je lui raconte ce qui m'a paru « impressionnant » en sortant de chez lui. Je ne comprends pas ce qu'il veut me dire, et dans l'autre sens aussi : il ne comprend pas ce que je dis. Remarque de cette amie — sage ou cynique ? — : n'est-ce pas toujours ainsi entre deux analystes ? Cette fois-ci, je finis par saisir : j'essaie trop de comprendre, je ne laisse pas les choses se faire ! Après tout, il est souhaitable que le contrôle dure des années. Mettons qu'on puisse le dire ainsi : S. m'a « gardé » quelques années.

Constat rétrospectif. L'attente était bien plus grande que je ne voulais le reconnaître.

*

Les premiers temps chez S., je viens encore tout frais d'un divan dont je ne termine pas de partir. Parler à un autre analyste qu'au sien dans une situation qui n'est certes pas celle de la rencontre « amicale » avec des collègues, parler de la pratique avec une patiente, ce n'est pas parler de sa propre cure... mais quand même. Les déplacements sont faciles, inévitables. Est-ce que

je m'en défends ? Je prends une attitude quelque peu « empruntée »... Le terme convient si bien ! C'est bien de cela dont il s'agit. Si, par la suite, plus tard dans le contrôle avec S., j'aurai l'impression de parler autrement, c'est par erreur que je l'attribue à la plus grande fréquentation de l'autre, au fait de l'avoir pratiqué quelques années.

Non, ce n'est pas du tout cela. Quand est-ce que j'ai constaté, avec un certain effroi, tout ce que j'empruntais à mon analyste ? S. a été le témoin de la mise en jeu de ces « emprunts ». A-t-il été gentiment amusé de m'entendre parler avec la voix de quelqu'un d'autre, de déceler chez moi la marque de mon analyse ? C'est bien l'impression qu'on peut avoir en des situations analogues, à entendre tout simplement quelqu'un parler de « sa » pratique. On est toujours le dernier averti. Même si on en parle dans l'analyse en question pendant des années.

De mes « emprunts » à S., je doute fort pouvoir déjà m'en faire une idée. C'est probablement pour cela que j'avais imaginé écrire sur le contrôle mais du point de vue du contrôlé ; ce texte aurait été une tentative d'élaboration à minima du contrôle avec lui.

Et il lui aurait été certainement dédié.

Premier entretien avec S. : j'évoque certaines questions concernant mon analyse, mes analyses — de quoi d'autre peut-on parler la première fois ? Bien à sa manière, il fait une remarque comme en passant : après tout, mon analyste et lui ont fait partie autrefois de la même institution. Remarque quelque peu pudique. Pour S., je ne viens pas d'un endroit aussi étranger que ça. Malgré tout, je ne suis pas tout à fait étranger pour lui, mon analyste et lui ont été sur le même divan. Malgré moi, je suis attentif aux « emprunts » de S. Mais plus encore à le « voir » fonctionner comme analyste, à se débrouiller avec « ça ».

S. et mon analyste meurent à quelques mois à peine d'intervalle. Le hasard ! Pure signification personnelle, elle n'est que mienne mais je la sens toute prête à déborder. Si cet hommage à Smirnoff a par moments un ton emprunté, c'est pour me garder de la signification que sa mort prend dans mon esprit.

*

Le contrôle, lieu de la psychanalyse. Il met à l'épreuve, il étire notre capacité de transfert, notre relation à l'inconscient, il porte la relation transférentielle à incandescence avec une actualité renouvelée.

C'est la petite idée (sic) qui m'apparaît au cours du contrôle avec S. plutôt vers sa période finale. Une idée, « mon idée » ! Je ne peux résister à la tentation

de regarder la bibliographie sur le thème maintenant que je me suis décidé à écrire ces pages. Je reconnais là un trait qui nous rapproche S. et moi, le souci du recensement bibliographique. Dès que je rentre dans son bureau, j'ai envie de fureter dans sa bibliothèque. Mon regard est inévitablement attiré. Un côté rat de bibliothèque ! Au moins vu de cette manière nous sommes en illustre compagnie !

A peine je commence à lire des textes dans *D. & D.* — tiens, encore des initiales ! — que je trouve l'idée partout. Daniel Widlöcher : « Le superviseur est en position psychanalytique même si la supervision n'est pas une forme de psychanalyse. » (*D. & D.*, n° 35, p. 99). Edmundo Gómez Mango : « Si la supervision n'est pas une cure au deuxième degré, elle reste quand même une "situation psychanalytique". » (*D. & D.*, n° 30, p. 41). Et bien sûr S. lui aussi et à plus d'une reprise, par exemple dans *D. & D.*, n° 23 : « un autre parcours analytique », « cet autre processus analytique », « la pratique des cures supervisées est avant tout un processus analytique », pp. 50, 44 et 45.

Au plus près de la cure. Curieux statut de la supervision ! On compare avec ce que l'on connaît de plus analytique, la cure elle-même. Faute de mieux, pourrait-on dire, depuis qu'on a renoncé — du moins à l'APF — à en faire une expérience pédagogique. Curieux statut puisqu'on lui reconnaît son caractère exemplaire. Mais elle garde quand même une partie importante du mystère de sa structure. Modèle à son tour.

C'est parce que l'enjeu de l'analyse est maintenu dans ce contrôle avec S., qu'il est au plus près d'une cure. Ce matin, j'écoute encore la même personne dont je parlais — ah ! ce verbe au passé — à S., elle continue son analyse. Ces jours-ci, la décision d'écrire étant prise, S. m'apparaît à plusieurs reprises pendant les séances.

« Mon » idée. Entre la dépossession et la mise à jour du plus singulier, mais probablement là où on ne l'attendait pas. Que cette idée du contrôle comme un des lieux de la psychanalyse soit apparue vers la fin du contrôle avec S. me donne l'impression qu'elle en est un de ses — petits — effets.

Je la dis à S. : nous sommes vers la fin, S. m'a fait gagner en liberté de parole pendant les séances avec lui. Et ce n'est que maintenant que je viens de le réaliser. C'est mon hommage. A peine voilé. Il a certainement entendu que je l'appelais « tout simplement » psychanalyste.

Mars 1995

TOUT SE MÉLANGE

Alain Brun

Quelquefois, tout se mélange.

Le souvenir, les évènements, une vraie confusion qui s'impose.

C'est la « flèche du temps » qui se décoche, qui s'inverse ou bien qui se vrille.

Alors, nous usons de mots qui s'érodent pour rendre compte à nous-mêmes de ce que nous savons sans le connaître.

Enfoui.

Traduit.

Inaccessible, agissant et pourtant repérable. Peut-être après coup.

Quelquefois tout se mélange.

Et c'est très bien ainsi.

Derrière moi, sur une étagère, il y a une photographie qu'un confrère, attentionné, m'a amicalement offerte.

Dessus, ou bien ce qui constitue la photographie elle-même, ou bien l'objet-sujet de la photographie, ou bien... il y a un homme, son visage. Il y a l'image de son visage. Il a un regard franc et rieur, et je sens à la vigueur que je perçois, et qui n'est pas photographiée, je sens à cela qu'il devait, à l'occasion du cliché, qu'il se tenait droit, comme il le faisait, sans occasion, comme il le faisait sans le faire puisque c'était lui.

Droit et coquet, il ouvrait la porte de son cabinet pour notre séance de travail hebdomadaire puis bimensuelle.

Quelquefois tout se mélange.

En remontant la pente, unique parmi les dizaines de pentes, pavée et mouillée du Père-Lachaise, dans le brouillard, ont émergé devant moi deux crucifix : deux panneaux de bois cloués chacun sur un tronc d'arbre.

Le premier annonçait par sa suscription que son support nouveau allait être abattu dans la semaine suivante.

Le second annonçait que l'arbre était dangereux, qu'il allait être abattu, publiquement, dans la semaine suivante.

Voilà une chose dont on est sûr. Mais la date précise, la date ?

Quand ?

L'homme que je connaissais était vif et chaleureux, d'aucuns m'indiquant qu'ils n'auraient pas choisi de travailler avec lui. Trop sévère.

Je n'ai jamais noté de sévérité, mais plutôt une exigence aiguë.

Voilà ! L'acuité.

Je l'ai vu s'enthousiasmer, tressauter sur son fauteuil, virevolter, chantonner.

« Oui ! Oui ! Au travail ! Au travail ! »

Derrière moi, il y a une photo, elle est encartée, la carte sert de support, ce qui fait qu'elle tient debout. Il tenait merveilleusement debout.

Quinze jours avant sa mort, nous avons décidé de travailler à l'édition de ses écrits. Cette collaboration s'avérerait longue. J'avais ainsi l'offrande d'un bail d'autrui.

Et puis malgré ses « bobos » il se sentait bien quoique inquiet d'avoir rédigé son autobiographie. « C'est pas bon signe. »

La photo est au milieu de mes livres. Je n'ai pas choisi de place. Elle est là.

Il aimait les livres.

« Qu'est-ce que ça va devenir tout ça ?

- Vendez-les ! Donnez-les !

- Je sais pas. Maintenant que je peux lire à nouveau... Bon, au travail ! »

Il avait comme un bonjour de guerre.

Au travail !

Les gens s'étaient approchés du crématorium.

Lorsqu'il ouvrit la porte, le physique m'avait surpris. Je connaissais son nom. J'avais lu en 1975 un livre de lui. Il venait récemment de le reprendre. Le travail de correction lui avait beaucoup coûté et puis il y avait la mise au point de la bibliographie. Fastidieux. On se téléphonait : « C'est long, c'est long ! »

L'homme était devant moi, loin de l'image, et puis il y eut le sourire. La poignée de main, la simplicité généreuse de l'accueil.

« Difficile de se faire à une culture. »

Était-ce le sentiment d'être accepté immédiatement avec ce que je balade d'inadaptation à ce pays qui n'est pas le mien ? Ça me revient en se mélangeant : « Difficile de s'y faire. »

Accepté sans catégorie préétablie. Sans réassurance pseudo-interprétative.

L'homme et le psychanalyste n'étaient pas dogmatiques.

Il m'apparaissait comme têtue. J'aimais cela.

Jusque dans la nécessité d'écrire.

« Vous pensez vraiment qu'il y a encore des choses à écrire en théorie ? Faudrait mettre de l'ordre dans tout ça ! Et puis tout cela il y a vraiment trop.

- J'aimerais traduire le dernier livre de Masud Kahn.

- Pas maintenant. Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Quelle fin pour une vie ! Quelle fin ! »

Je ne savais pas qu'il aimait le jazz, qu'il avait constitué un comité d'accueil, qu'il aimait la vodka, qu'il avait subi des opérations cardiaques, qu'il était fatigué, qu'il était autant aimé.

Je ne savais pas qu'il avait l'âge qu'il m'a indiqué peu de temps avant de mourir.

Je ne savais pas où il avait vécu, ce qu'il avait vécu.

Je sais ce qu'il m'a dit et ce que je devinais. Je ne savais pas que...

Derrière moi il y a la photo d'un homme vif, aigu, courtois, sévère, discret, exigeant, versatile, cultivé, polyglotte, au regard bleu.

Au milieu des livres.

Encartée.

Debout.

Quelquefois, je me retourne.

Victor Smirnoff est mort.

Vladimir GRANOFF

Victor Nicolaïevitch Smirnoff est né le 27 novembre 1919 à Petrograd, capitale impériale, culturelle et artistique de la Russie, ainsi rebaptisée en 1914 après la déclaration de la guerre, pour effacer et slaviser son nom allemand. Sur son passeport, c'est le nom qu'a toujours porté son lieu de naissance, lieu dont il se plaisait à rappeler qu'il n'existait plus.

Il suffirait, à vrai dire, qu'une pensée imaginative et informée déplie l'implicite de ce rappel, en ajoutant que V.N. Smirnoff se sentait, se voyait et se nommait lui-même le voyageur, dont l'histoire et les hasards avaient tracé le destin vagabond. Ses parents, qui se connurent pendant la guerre dans un hôpital de campagne, étaient l'un et l'autre médecins. L'importance de ce trait biographique tient à la place et au rôle joué au tournant du siècle par les médecins, ceux des zemstvos notamment, médecins des collectivités rurales, pratiquement bénévoles, issus des milieux intellectuels et politisés de cette époque, les femmes surtout qui venaient juste d'être admises à l'enseignement universitaire. C'est précisément le milieu de sa mère, milieu d'affaires, aisé, de Saint - Petersbourg, libre-penseur et socialiste.

L'arrivée au pouvoir des bolchéviques qui se méfiaient des opinions « contre-révolutionnaires », des socio-démocrates bourgeois, poussa à l'émigration la famille maternelle. Les hasards d'une première étape les menèrent en Lithuanie dont ils gardèrent la nationalité, prise au passage, jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

En 1921, Victor, sa mère et sa tante s'établissent à Berlin où ils resteront jusqu'à l'émigration en France. Ces années berlinoises sont pour de multiples raisons absolument décisives dans la formation, au sens premier du terme, de l'homme à venir. Au Gymnase Grünewald, les journées pouvaient certes commencer par un « Deutschland über alles », qu'il chantait avec conviction, mais l'écolier appliqué et timide était par le maître d'école appelé « le petit Russe ». C'est en effet d'un petit Russe qu'il eut le destin, mais d'un petit Russe émigré et précisément de ce milieu si particulier dont la renommée et le profil exemplaire empêchent d'imaginer la faiblesse numérique, ce milieu qui légua son nom « intelligentsia » à la langue internationale.

Dans une émigration, on se replie plus encore que sur le milieu des compatriotes sur les valeurs investies de façon privilégiée. Les anciens soldats et officiers des armées blanches sur leurs traditions militaires et religieuses, et les intellectuels sur ce qui était leur horizon, leur raison de vivre et constitutif de leur identité : la culture. Ce qui à l'époque — et là-bas — signifiait art et littérature.

C'est donc tout naturellement et en quelque sorte inévitablement que les livres prirent une place qu'ils gardèrent toujours.

Ecouter des récits ou une lecture à haute voix ne lui apportait guère de plaisir. Il n'était pas un bon auditeur, ce qui plus tard l'a bien étonné. Il s'agissait de lire, ce qu'il apprit bien vite, et cette activité, avec la tension d'une permanente découverte, devint sa vraie aventure.

Et c'est dès la petite enfance qu'à travers les aventures de Max und Moritz, les amours tragiques de la Petite Sirène, le docteur Doolittle et ses animaux, puis les Nibelungen et l'œuvre de Pouchkine, ses contes, le tsar Saltan, dans ce bagage littéraire considérable, dont une part demeurerait inaccessible à son entendement, que se forme la « Leselut », la joie de lire et la curiosité qui l'accompagnera toute son existence.

La littérature sous toutes ses formes resta pour lui un plaisir et un assouvissement irremplaçables. Le milieu familial soutenait ce style d'être et dans les conversations des adultes des noms passaient, Anna Pavlova, Mary Wigman, Bertold Brecht, Max Reinhardt, mais également Einstein, Lindbergh, Sonia Henie... Ces noms qui pour toujours acquièrent pour lui un son familier.

A l'âge de dix ans déjà, il n'était politiquement pas neutre, mais à gauche. Dans la famille, on lisait même *Die Rothe Fahne* », *Le Drapeau Rouge*. L'extrême droite et les nazis devenaient menaçants et, en 1929, la famille déménage à Paris. Ils trouvent un domicile dans le secteur modeste du XVI^e arrondissement, près de la porte de Saint-Cloud où les Russes émigrés sont nombreux. La mère de Victor y exercera la médecine dans le cadre d'un accord entre l'autorité française et les représentants de l'émigration russe, accord particulier et dérogatoire au terme duquel les médecins diplômés en Russie gardent le droit d'exercer la médecine en France, sous la condition qui limite cet exercice à la clientèle constituée par la colonie russe.

Les patients ne manquent pas, leurs revenus sont très modestes, tel sera donc le train de vie de ces médecins. Cet appartement restera le foyer familial, pour Victor, jusqu'au début des années 1950, pour sa mère jusqu'à la fin.

Après Berlin, la rupture est certes brutale. A la discipline, aux lois de la camaraderie, aux « valeurs morales » de l'école allemande succèdent la légèreté, la débrouillardise, l'ironie et l'irrespect français qui tourne en dérision « l'esprit de caserne prussien ».

Le choc est rude, mais le français vite appris permet à Victor de s'intégrer à Janson-de-Sailly dans la scolarité française dès l'année suivante. Et de Jules Verne à Anatole France, les auteurs français, dans une sorte de tornade, vont occuper la place tenue par les Allemands. Quelques camarades, Russes blancs rencontrés à Paris, forment un lien avec le passé russe de Berlin, mais dès 1933, les émigrés allemands apportent dans leurs bagages Thomas Mann, Zweig, Feuchwanger, Werfel, etc.

Parmi ces auteurs, Kurt Tucholsky tient une place à part. Son humour facétieux — « Pourquoi la Mona Lisa sourit-elle ? » —, son ironie et son orientation politique s'accordent avec la tradition social-démocrate de sa famille. En outre, c'est dans une de ses œuvres qu'à l'âge de quinze ans, Victor rencontre le nom de Sigmund Freud. Tel fut son souvenir. Bien qu'après coup, il devint sûr que le nom ne lui était déjà à l'époque pas inconnu et qu'il savait déjà que la psychanalyse s'occupait de sexualité. Elle était pour lui comme un emblème de la modernité, avec Picasso, Stravinski, la théorie de la relativité et les dernières découvertes de la biologie. Et c'est en classe de philosophie que, grâce à Jean Lacroze, professeur de philosophie d'une finesse, d'une discrète élégance rares, que Victor rencontre *L'Introduction à la psychanalyse* qui lui ouvre de nouvelles perspectives et déjà il acquiert la conviction que l'inconscient est plus important que l'ensemble de la psychologie classique.

L'étape suivante d'une formation, vue sous l'angle décisif de ses aspects dont, avec la discrétion propre à ce milieu, Victor ne fit jamais étalage, fut marquée par son séjour à New York en 1950, dans Greenwich Village et son « intellectuel milieu » d'écrivains et d'artistes. Il vit New York comme au cinéma et comme Dos Passos le présenta dans *Manhattan Transfer*. Mais la réalité fut pour lui encore plus étonnante. Celle d'une nouvelle liberté, d'une tolérance, d'une ouverture, et d'un contraste marqué avec la réserve et la formalité françaises. Voilà que la modernité se renouvelle, Saül Bellow, Norman Mailer, Mary

MacCarthy, Capote; les films avec Kazan, Losey, Huston, puis le musée d'Art moderne, la musique de Strauss à Schoenberg et Alban Berg, puis Charlie Parker, Dizzy Gillespie, etc.

Le jeune pédopsychiatre qui rentre en France en 1952 est un homme dont les goûts, et je dirai les dégoûts, sont déjà formés pour le reste de sa vie. Tout est déjà là, pour rendre impossible une analyse chez S. Nacht brièvement envisagée et pour rendre en quelque sorte naturel ce même projet avec Lacan. Qui, avec son enseignement et son influence jusqu'aux séparations liées aux événements de 1964, est probablement la dernière rencontre formatrice de sa vie.

Tout est connu de sa trajectoire professionnelle et de sa vie publique. Sa bibliographie, très importante, compte une cinquantaine de titres. Et tout le monde a connu son style si particulier, sa voix très douce qu'il devait forcer pour se faire entendre, son sourire où se lisaient la gentillesse et une pointe d'ironie. Mais sa discrétion a pu de tout cela faire un trait inné ou un trait dit de caractère. Et de la sorte occulter la cohérence et la réussite de la construction d'un mémorial tout à fait particulier. Celui dont les éléments ou les germes étaient inscrits, présents dès les origines et les débuts.

Discrétion qui ne permettait pas de voir, si l'on n'en avait pas déjà quelque connaissance, ce profil si représentatif de cette intelligentsia-là, et qu'un ami que je lui amenais un jour sut discerner si vite que quelques mois suffirent à Masud Khan (car il s'agit de lui), lui-même en situation de survie en Occident, grâce à la littérature, pour donner à Victor un surnom qu'il garda dans cette relation : Pnine.

Victor Nicolaïevitch n'était pas un intellectuel russe, malgré son polyglottisme et son cosmopolitisme, à la façon de Nabokov, auquel sa vie et son surnom réfèrent inévitablement. Nul n'a su mieux que Nabokov faire vivre ce milieu, montrer à la fois son raffinement, son exquise culture et le fait qu'il n'en resterait rien, même pas le souvenir. Sauf lui, Nabokov, qui l'aurait dit.

Et Victor Nicolaïevitch, qui a beaucoup écrit, beaucoup travaillé, ne laisse cependant pas une œuvre. Il laisse, ce qui aux yeux de plus d'un est à la fois et de nos jours plus rare et plus précieux : un témoignage.

Celui d'avoir su être l'homme psychanalyste au sens le plus achevé de ce que Freud pouvait souhaiter et espérer du profil, selon lui idéal, du psychanalyste. De cet être de bon ton, à la croisée des terres, des Etats, des nations et des langues, de « Groucha » la Russe à la « carnation », l'œillet de la Grande-Bretagne.

SOUVENIRS LÉGERS DE VICTOR SMIRNOFF

Michel Gribinski

Pour Marie-Claude

Ça n'allait pas fameusement bien et, à la fin d'un hiver, en 1962, j'ai poussé la porte d'un Département de psychothérapie, rue Lacordaire, le long de l'hôpital Boucicaut. J'ai été reçu par un homme jeune et blond et déjà chauve et, si je me souviens bien de ce que je lui ai raconté, en revanche je ne sais plus ce qu'il m'a dit. Mais je sais que je suis ressorti avec la conviction qu'il s'habillait à Londres, un rendez-vous pour la semaine suivante, et une évidence : ce qui s'était produit pendant cette rencontre m'avait passionné.

Ça n'allait pas si fort que ça et, en 1967, je suis venu le revoir, le Département était maintenant rue Tiphaine. Je voulais faire une analyse, et il m'a dit qu'il y avait trois sociétés d'analyse : une « mauvaise », une dirigée par Jacques Lacan mais j'aurais bien le temps, et la meilleure, et pourquoi donc n'irais-je pas y faire une demande d'analyse didactique ? Naturellement, a-t-il ajouté, la sélection était très sévère, et on n'admettait pas grand monde, mais aussi il fallait voir (regard vers le plafond et au-delà, vers les Cieux) qui se présentait ! Je pense même qu'il a dit « les tordus » qui se présentaient. Je me suis présenté devant les trois personnes qui décidaient à l'époque si on pouvait devenir analyste ou pas, et j'ai évidemment été refusé.

Ça allait vraiment très bien : nous étions en train de nous préparer pour le réveillon du Jour de l'an, il nous avait invités chez lui. Pour moi, les préparatifs étaient animés mais sobres : armé d'un stylo feutre noir, je remettais à neuf mes chaussures fendillées. C'est peu dire que je n'avais pas d'argent du tout, et nous nous étions résignés à venir les mains vides, et puis, quand même, connaissant sa passion des livres, je me suis rendu *in extremis* chez un marchand, espérant je ne sais quoi, comme dans les contes. J'ose à peine raconter la suite : j'ai été fasciné par un livre, une édition ancienne

du *Chant du marin*, dont l'auteur, Coleridge, avait eu pour ambition de devenir cordonnier, et je l'ai volé. Je le lui ai offert, et je lui ai dit ce que j'avais fait. Il a alors émis cette série enchaînée de conjonctions et de prépositions où les « i » et les « é » étaient parfois prononcés comme des « e » muets et intimes, puis, bien à cheval sur la syntaxe : « Tu veux que je te dise ce que j'en pense ? Les cadeaux que l'on fait avec de l'argent, tu sais... Mais Ça, c'est le seul cadeau qui ne soit pas vérial. »

Ça a été une fête superbe. Un homme extravagant portait un grand collier d'or sur un pull noir et m'expliquait qu'en France, seul notre hôte avait une pensée originale de la clinique — et aussi, après s'être renseigné, que mon analyste était le meilleur pour les gens qui n'avaient rien (avis d'avoir à le quitter de toute urgence, je suppose). Nathalie Zaltzman exposait avec un air rêveur la nécessité d'être superstitieux. Marie-Claude Fusco... Je l'avais ce soir-là choisie pour être la main de mon premier baise-main, après avoir soigneusement observé le héros de la soirée qui faisait cela avec un charme absolu, et lorsque je me suis penché, elle m'a tout naturellement embrassé sur les joues. Pourquoi est-ce que je ne vois pas Jacqueline Morisi dans cette fête ? Je la vois très bien sortant d'un bureau de la rue Lacordaire, et je sais que, sans elle, l'aventure du Département de psychothérapie qu'elle a co-dirigé pendant trente-cinq ans n'aurait pas été vécue avec tant de bonheur par Victor Smirnoff.

Je pense à l'aventure de vivre, et à Marie-Claude ; je ne connais plus les vers de Coleridge, mais je me souviens d'une promenade que nous fîmes à Villequier, et du bord de l'eau ; et d'autres vers me reviennent, un poème que chacun peut lire : « On vit, on parle, on a le ciel et les nuages / Sur la tête... » (Hugo, *Les Contemplations*, Pauca Meæ, XI).

Jean-Louis Lang

Victor Smirnoff, dont on connaît la réserve et la discrétion, n'était pas de ceux qui apprécient particulièrement apologies ou éloges officiels.

Je tiens pourtant à rappeler sa constante amitié, au nom de laquelle je me risque, en quelques phrases sans doute maladroitement mais sincères, à vous parler de lui.

Des souvenirs d'abord : ceux que, malgré notre tristesse — ou peut-être à cause d'elle — l'on peut évoquer avec un certain sourire, une joie même quelque peu nostalgique.

J'ai connu Victor en 1952 aux Enfants Malades, dans le service Heuyer où j'étais interne. Lui, toujours curieux de nouveautés, s'essayait alors à implanter des extraits placentaires dans l'abdomen de quelques déficients mentaux — pratique qui, à en juger par ses orientations ultérieures, ne dut pas lui apporter les satisfactions qu'en attendait son patron.

La psychiatrie infantile nous a fait nous rencontrer — la psychanalyse de l'enfant, la psychanalyse tout court, nous permit de nous reconnaître.

Dès 1954 en effet, nous nous retrouvions à la S.F.P. déjà — ainsi qu'à la Salpêtrière, d'abord à la consultation de G. Heuyer puis, à partir de 57, dans le service Michaux.

Nous animions tous deux alors, avec Daniel Widlöcher, un groupe (cours, séminaires et, outre nos propres psychothérapies, supervisions de cas) où collaborèrent un temps Lucienne Couty, Conrad Stein et Denise Desmedt, et où nous eûmes notamment comme auditeurs en formation à la psychanalyse de l'enfant les Québécois Lucien Bigras et Jean Bossé.

De passage à New York en 1966, à la suite d'une tournée de conférences au Québec, c'est à Victor que je dois, en bon connaisseur qu'il était, toutes les bonnes adresses : les meilleurs restaurants, les plus beaux points de vue, les musées intéressants...

Aussi est-ce à lui que, deux ans plus tard, je demandais de nous accompagner à Nashville où je devais faire une conférence à la Fondation Kennedy sans connaître un traître mot d'anglais. Malgré ses préoccupations d'alors (juin 68), il n'hésita pas à accepter. Il fut alors non seulement un traducteur fidèle mais un cicerone compétent, attentif et

prévenant durant ce voyage qui, en auto, devait nous conduire aux bords du Mississippi puis, à travers Virginie, Caroline et Alleganies, jusqu'à Washington. Nous conservons, ma femme et moi, un souvenir joyeux, et aujourd'hui ému, de sa bonne humeur, son humour, sa gentillesse, sa disponibilité.

Je pourrais évoquer aussi nos voyages d'étude — celui par exemple à Londres avec Daniel Widlöcher, avec notamment visite à la Hampstead Clinic, à la Tavistock... et dîner chez Pierre Turquet. Ou encore les nombreux congrès qui nous réunirent, celui par exemple d'Amsterdam en 1965 où, avec Daniel, J.B., et deux ou trois autres, nous vidions dans un bistrot du port bière sur bière, chacune entrecoupée d'un verre de genièvre, telle autre, pour sa part, se contentant d'alterner genièvre sur genièvre...

D'autres que moi ont parlé, parleront, avec plus de pertinence que je ne saurais montrer, de ses écrits, de ses travaux. Mais je veux encore rappeler notre collaboration dans divers comités, conseils et bureaux de l'A.P.F., et ce depuis sa création — et notamment lors de sa présidence de 1984 à 1986. J'ai pu y découvrir d'autres de ses qualités : sa vigilance, sa souple fermeté, si je puis dire, sa pondération, sa constance et sa persévérance dans les buts qu'il s'était fixés.

Précieux collègue, donc, bien sûr — mais, malgré l'irrégularité et les caprices de nos contacts, nous géographiquement si proches — Victor fut d'abord pour moi un ami que je tenais en forte estime — mieux : que j'aimais bien, alliant esprit de finesse et de géométrie, et, sûrement, l'un des plus cultivés d'entre nous — je dirai même : savant.

Mort : où est ta Victoire ?

En nous quittant, tu éclaires la route qu'il nous reste à parcourir, toi, Smirnoff le sage, le docte, le sensible, le souriant, le digne, le discret,

Victor Victorieux par les traces, les pistes, l'empreinte que tu nous laisses en héritage.

12 novembre 1994

SOUVENIRS DE TÉLÉMAQUE

Raoul Moury

Le contraste était saisissant entre l'éclat du soleil qui baignait Paris et la pénombre du bureau aux lampes allumées où Victor Smirnoff m'accueillait. Deux ans plus tôt, j'avais été admis à suivre l'enseignement de l'A.P.F. et le comité de formation venait juste de m'autoriser à entreprendre une première cure contrôlée. La lettre précisait en outre qu'il m'était recommandé de rencontrer un membre titulaire, qui serait à même de m'orienter dans mes choix et ma formation : c'est à ce titre que je venais le voir.

En sonnant pour la première fois au 15 de la rue Duguay-Trouin devenue depuis si familière, j'éprouvais des sentiments mêlant l'exaltation, la fierté de cette récente admission et l'appréhension d'une rencontre que j'espérais bienveillante.

L'homme qui m'ouvrit au seuil de ce long couloir sombre dont je n'ai vraiment jamais distingué la couleur — un vert bronze peut-être — était celui dont j'ai toujours gardé le souvenir. Pas très grand, mais ne perdant rien de sa taille, habillé avec l'élégance d'un confort anglais, les yeux vifs et pétillants Victor Smirnoff me souriait avec cet air d'intelligence malicieuse, d'attention bienveillante et de tolérance amusée qu'il me témoigna toujours.

Cependant, lorsque au terme de notre entretien, je me retrouvais seul sur le trottoir, mon exaltation avait quelque peu disparue : ne m'avait-il pas suggéré non seulement de suivre quelques séminaires, de parfaire mon anglais, mais surtout de me mettre sans tarder à la lecture des textes freudiens, si possible en allemand, langue que j'ignorais totalement ! Le programme de formation qu'il m'avait dessiné allait m'occuper les décennies suivantes.

Puis cette idée d'accueillir les nouveaux arrivants disparut. Pour quelles raisons, je l'ignore. Peut-être la crainte — si vive à l'A.P.F. — que ce mentor désigné ne prît trop d'ascendant sur les jeunes analystes, et que ceux-ci succombent au charme d'un seul, ne fut-elle pas étrangère à cette disparition ? Mais les idées lorsqu'elles sont justes perdurent. Aussi n'est-il pas étonnant de la voir resurgir lors d'un conseil que présidait François Gantheret : la discussion était centrée sur le problème de l'accueil des jeunes analystes ; Marie Moscovici, J.B. Pontalis, Pierre Fedida, Daniel Widlöcher et Victor Smirnoff —

président sortant — animaient le débat auquel j'assistais comme jeune titulaire trésorier.

De qui naquit la proposition de créer un séminaire spécialement réservé aux jeunes analystes récemment admis, et confié à deux titulaires, j'en ai perdu le souvenir : quoiqu'il en soit, le « mentor » disparu fit place à la « classe » !

La rue Duguay-Trouin est à deux pas de la rue de Seine. Pourtant au sortir des conseils, Victor Smirnoff acceptait volontiers que je le raccompagne et c'est, je crois, au cours de ces entretiens post-conseil, libres et amicaux, qu'il m'incita vivement à consacrer un certain nombre de numéros de *Documents et Débats*, dont j'avais alors la charge, à l'histoire de l'A.P.F. et surtout à la question de la formation.

C'est dans ces nombreux articles que s'exprime le mieux la pensée institutionnelle de Smirnoff :

Documents et Débats, n° 24 « La psychanalyse en société », n° 26 « Archives : un préambule » où figure aussi la conférence de Juliette Favez-Boutonnier et de Wladimir Granoff sur l'histoire de la psychanalyse en France. Le n° 29, consacré à l' A.P.F. et l'I.P.A. avec l'article intitulé « Mobiles » reprenant ce même thème de la naissance de l'A.P.F. ; le n° 32 consacré à la psychanalyse de l'enfant avec « Un enfant à problème » et surtout le n° 35 sur la formation « La formation de l'analyse, des principes aux modalités ». D'autres articles « Une ténébreuse affaire » paru dans *L'Écrit du temps*, ou « De Vienne à Paris » paru dans *La Nouvelle Revue de psychanalyse*, témoignent chez Victor Smirnoff de cette passion toujours maintenue pour tout ce qui touchait à la formation des analystes, au sein de notre institution.

Cette idée de la spécificité, de l'originalité de notre formation lui tenait à cœur : il la défendit à maintes reprises au sein de la Fédération Européenne où il était grandement apprécié auprès de nos collègues anglais, dont certains furent ses amis.

J'étais jeune vacataire au dispensaire de Nanterre que dirigeait W. Granoff lorsque tous deux convainquirent D.W. Winnicott — qui n'avait pas acquis la notoriété qui fut ensuite la sienne — de venir passer un sacro-saint week-end dans ce dispensaire de « banlieue » !

En juillet dernier, j'étais parvenu à le convaincre, malgré ses réticences initiales, de participer avec E.

Sechaud et moi-même à l'une des tables rondes organisées lors du Congrès de la Fédération Européenne à Nice. Je devais y présenter un texte assez court sur la fin de l'analyse — dans le cadre des cures d'homosexuels. Je lui proposais donc de partir de son texte intitulé « Le mot de la fin » paru dans *Topique*. Il avait convenu avec moi que je pourrais intituler le mien « Une belle fin » ! C'est donc avec ce titre prémonitoire que je présenterai ce texte à Nice, en sa mémoire.

Mais je ne voudrais pas prolonger le récit des souvenirs trop nombreux qui me lient à Victor

Smirnoff, un homme qui m'accompagna tout au long de mon parcours analytique et à qui je dois beaucoup, ni terminer par cette note un peu trop funeste, mais plutôt rappeler la dédicace qu'il inscrivit sur le tiré à part de son article « Les limbes de la dépression » paru dans le n° 17 de *Topique* : « A Raoul Moury, ne fut-ce que pour le fortifier dans ses doutes, amicalement. V. Smirnoff. »

Fortifier les doutes, n'est-ce pas tout un programme de formation qui pourrait convenir aux nouveaux jeunes analystes, admis à la classe, où l'ombre de mon mentor d'autrefois plane encore.

UN HOMME DE PASSION

Henri Normand

Je ne me souviens plus avec certitude de mes premières rencontres avec Victor Smirnoff, mais ce dont je suis certain, c'est que ces rencontres eurent lieu dans le cadre de l'APF et de ses exigences institutionnelles, il y a bien des années, lesquelles exigences institutionnelles devinrent rapidement exigences analytiques, découverte des possibilités de l'analyse, d'échanges — nouveaux pour moi — en particulier échanges entre culture et analyse ; ce fut non seulement une forme d'ouverture à une pratique, mais aussi ouverture à une culture principalement littéraire, mais aussi musicale : l'époque était à la redécouverte de Vienne 1900.

Les choses auraient pu en rester là, à un mode de travail très largement ouvert sur les productions de l'esprit en rapport avec la pratique clinique quotidienne : c'eut déjà été très bien.

Mais l'heure était aussi au développement de l'analyse, en particulier en province, et le statut de provincial peut aussi avoir ses avantages : ainsi, avec quelques-uns participant des mêmes trajets Bordeaux-Paris, soumis aux exigences de la même association, nous avions le projet d'inviter dans nos murs quelques « anciens », et comme à cette époque, nos réunions locales étaient communes avec la SPP, nous alternions nos invitations entre SPP et APF. C'est ainsi que Victor Smirnoff fut le premier de l'APF à venir dans notre groupe ; je ne saurai d'ailleurs pas dire pourquoi lui, sinon que nous étions quelques-uns à le fréquenter et que justement sa manière d'être semblait pouvoir convenir à notre groupuscule local et hétéroclite : c'était à la fin des années 1970. Victor Smirnoff accepta joyeusement et je pense que je n'oublierai jamais le premier repas que nous avons pris en commun à Bordeaux, au sortir du train (nous étions trois et, de ces trois, deux sont disparus : René Laloue et Victor). Nous avons assouvi sa curiosité : il ne connaissait pratiquement ni Bordeaux ni l'histoire analytique locale ; je me souviens aussi qu'en attendant l'heure de sa conférence (qui eut lieu chez P. Lacoste), il nous a entraînés tous les deux... dans une librairie où chacun a eu droit à un livre bien sûr... J'ai le sentiment qu'il a aimé Bordeaux il y revint très souvent pour toutes sortes de raisons, et mes souvenirs locaux avec lui sont multiples et variés ; je veux dire par là : pas seulement, et loin s'en faut, « analytiques ». C'était un homme curieux et passionné des choses.

Il avait aussi le souci de faire en sorte que l'APF soit vraiment APF, c'est-à-dire « française », c'est-à-dire en l'occurrence pas seulement parisienne (« française » pourrait dire : ouverte à tous les courants de pensée) ; il me semble aussi qu'il n'avait pas l'idée d'accentuer l'autonomie de groupes locaux, mais d'introduire une grande souplesse au sein de l'association entre Paris et province, voire à effacer les limites Paris-province, ce qui, pour une petite association comme la nôtre, est certainement souhaitable. Ainsi peut se développer le nom inventé par les fondateurs : Association psychanalytique de France.

J'ai compris dès lors cette invitation à ne pas rester cloisonnés dans nos provinces comme signifiant l'invitation à l'ouverture, au dépassement de l'entresoi des analystes.

C'est tout cela que j'ai apprécié chez V.S. Si on y ajoute une rigueur qui excluait la rigidité, une pratique ferme qui n'excluait pas la souplesse, une invitation à quitter, à ne pas rester confiné dans ce qu'il nommait avec humour « nos velours » nous pourrions approcher une certaine manière, un style d'analyste. C'est sur cette thématique, c'est sur ces harmoniques que nos échanges se sont déroulés... Il n'est pas nécessaire, et ce serait entrer dans ce qu'il appelait lui-même le « privatissime d'en dire plus. C'était un analyste sans peur ! et de la même façon qu'il refusait tout clivage de l'analyse par rapport au monde environnant, de la même façon qu'il refusait tout clivage au plan national et à fortiori international, il refusait tout clivage de l'analyste en lui-même dans sa pratique de la cure : ce qui apparaît comme une évidence mais qui est loin d'en être une, et ceci dans le respect total de la « privacy ».

Ainsi sont allées les années, d'encouragement en encouragement, de rendez-vous en rendez-vous, jusqu'à ces toutes dernières où à nouveau l'institution APF nous a invités à travailler ensemble, sollicités par le comité de l'enseignement pour animer les Mardis techniques avec Dominique Clerc-Maugendre (1992-1994).

Ces toutes dernières rencontres, ces tous derniers échanges (que je ne pouvais pas imaginer derniers bien qu'à certains moments Victor Smirnoff évoquait ses ennuis de santé), ces toutes dernières rencontres dont ont été à nouveau l'occasion de partager quantité de points de vue puisque nous nous

réservations systématiquement un temps de « préparation » (ah !... les huîtres de la brasserie du Lutétia ! avant de rencontrer les analystes en formation, le deuxième mardi de chaque mois. Et à cette occasion, j'ai pu mesurer, comprendre, saisir qu'il existait — chez lui en particulier — ce qu'il ne serait pas exagéré de nommer un esprit APF, auquel V.S. est resté indéfectiblement fidèle.

Il me serait bien difficile de préciser ce que je pouvais ressentir par là mais il me semble qu'il s'agissait pour V.S. d'un ensemble complexe fait d'une certaine originalité analytique qui reposait sur une grande rigueur, sur une manière de penser et d'envisager la transmission de l'analyse qui était d'ailleurs davantage transmission d'une manière d'être analyste : ceux qui ont participé à ces mardis-là le savent bien ; le souci de nous trois qui tentions plus ou moins maladroitement d'animer ces soirées était avant tout de faire circuler une parole en évitant de la confisquer, et plus encore de veiller à dégager cette parole de tout technicisme ; en aucun cas nous n'avions le souhait de faire passer de quelconques recettes techniques », pas plus que de transmettre un contenu soi-disant analytique : d'ailleurs, ce qui se transmet en

fait échappe à toute prise ; ce qui est vraiment transmis ne peut apparaître que dans l'après-coup... Il me semble que dans cette perspective, je dirai que V.S. savait — non pas voulait — mais savait donner le goût de l'analyse, du goût à l'analyse ou le goût de l'analyse, dans la mesure où lui-même savait s'amuser de ce qu'il possédait, savait le mettre en jeu et s'en laisser jouer... C'était un homme de transfert, non pas l'homme du transfert (il savait l'être, bien sûr, ou mieux, supporter de l'être) mais ce qu'il aimait, je crois, était beaucoup plus de l'ordre du plaisir à mettre en mouvement ce qui est au cœur de nos pratiques : à savoir l'éveil de l'intérêt pour l'analyse, mais qui pour lui allait bien au-delà de l'intérêt, puisqu'il s'agissait de passion, de passion pour l'analyse.

C'est ce que j'ai pu vivre avec lui, dans ces derniers mois, pendant cet exercice APF que sont les Mardis techniques : Victor ou la passion, passion de l'APF, de l'histoire de l'APF, de la transmission et de l'analyse, de cette histoire qu'il a vécue depuis le temps des origines de notre société, passion de la pratique, de la technique, mais aussi passion tout simplement, à développer la vie...

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président, Jean-Claude ROLLAND

Vice-présidents, Annie ANZIEU, Bernard FAVAREL-GARRIGUES

Secrétaire général, Dominique CLERC-MAUGENDRE

Secrétaire scientifique, Edmundo GÓMEZ MANGO

Trésorier, Lucile DURRMEYER

ANALYSTES EN EXERCICE A L'INSTITUT DE FORMATION

Annie ANZIEU, Didier ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Dominique CLERC-MAUGENDRE, Lucienne COUTY, Guy DARCOURT

Roger DOREY, Pierre FEDIDA, François GANTHERET

Wladimir GRANOFF, Michel GRIBINSKI, Christiane GUILLEMET

Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE, Danielle MARGUERITAT

Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND, Aline PETITIER

J.B. PONTALIS, Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND, Guy ROSOLATO

Evelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Daniel WIDLÖCHER

COMITE DE FORMATION

Secrétaire, Raoul MOURY

Annie ANZIEU, Didier ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Lucienne COUTY, Henri NORMAND, Aline PETITIER

Evelyne SECHAUD, Daniel WIDLÖCHER

COMITE SCIENTIFIQUE

Secrétaire, Edmundo GÓMEZ MANGO

Léopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON-GALLET

François GANTHERET, Jean-Yves TAMET

COMITE DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire, Laurence KAHN

Membres ex officio, Jean-Claude ROLLAND, Edmundo GÓMEZ MANGO

Membre représentant des Membres Titulaires, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Jacques ANDRE, André BEETSCHEN, Jacques LANSAC-FATTE

Anne ROBERT-PARISSET, Guy ROSOLATO, Monique ROVET

SECRETARIAT

Danielle CHAIFFRE, Attachée de Direction

MEMBRE D'HONNEUR

Pr. Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 PARIS	45.48.08.03
---------------------	----------------------------------	-------------

MEMBRES TITULAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	47.07.43.98
Pr. Didier ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	47.07.43.98
Dr. Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue Gal Leclerc - 75014 PARIS	43.22.87.72
Dr. Claude BARROIS	39, boulevard de Port-Royal - 75013 PARIS	43.37.72.96
Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 PARIS	43.55.04.25
Mme Lucienne COUTY	15, rue de l'Estrapade - 75005 PARIS	43.26.02.75
Pr. Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 NICE	93.82.12.59
Pr. Roger DOREY	121, rue de la Faisanderie - 75116 PARIS	45.04.50.19
Pr. Pierre FEDIDA	3, rue du Regard - 75006 PARIS	42.22.07.61
Pr. François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 PARIS	43.54.69.31
Dr. Wladimir GRANOFF	5, avenue de Montespan - 75116 PARIS	47.55.65.47
Dr. Michel GRIBINSKI	16, rue des Minimes - 75003 PARIS	40.29.99.33
Dr. Christiane GUILLEMET	15, rue Michel Ange - 75016 PARIS	45.27.39.74
Pr. Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 CAEN	31.86.72.49
Pr. Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 PARIS Cedex 07	45.48.37.54
Dr. Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 PARIS	42.97.48.55
Dr. Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 PARIS	46.51.55.68
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 PARIS	42.27.16.32
Dr. Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 PARIS	43.20.21.36
Dr. Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 BORDEAUX	56.44.06.64
Dr. Aline PETITIER	3, rue Campagne Première - 75014 PARIS	43.21.56.02
M. J.B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 PARIS	42.96.36.03
Dr. Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 MARSEILLE	91.53.41.79
Dr. Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 LYON	72.40.20.77
Dr. Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 PARIS	45.53.36.89
Mme Evelyne SECHAUD	87, boulevard Suchet - 75016 PARIS	45.24.67.35
Dr. Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	43.35.36.86
Pr. Daniel WIDLÖCHER	32, rue Charles Baudelaire - 75012 PARIS	46.28.96.06

MEMBRES SOCIETAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	70, rue d'Assas - 75006 - PARIS	45.49.22.12
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 PARIS	43.40.68.70
Dr. Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 TOULOUSE	61.63.68.95
Pr. Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 NANTES	40.74.79.20
Dr. Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue Général M. Bizot - 75012 PARIS	46.28.43.53
Mme Marie-José CELIE	32, avenue Félix Faure - 75015 PARIS	45.58.29.30
Pr. Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 PARIS	42.71.92.81
Dr. Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 LILLE	20.52.75.69
Dr. François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75646 PARIS CEDEX 13	45.85.01.10
Dr. Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 PARIS	43.54.44.12
Dr. Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 PARIS	47.07.63.42
Dr. Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 BORDEAUX	56.81.96.30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 PARIS	46.47.41.21
Dr. Claudine GEISSMANN	13, boulevard George V - 33000 BORDEAUX	56.98.29.85
Pr. Pierre GEISSMANN	13, boulevard George V - 33000 BORDEAUX	56.98.29.85
Dr. René GELLY	102, rue de la Glacière - 75013 PARIS	45.88.68.50
Dr. Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 PARIS	43.22.52.09
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 PARIS	47.00.51.70
Dr. Patrick LACOSTE	59, rue du Parc - 33000 BORDEAUX	56.08.88.42
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 SOTTEVILLE-LES-ROUEN	35.72.14.70
Dr. Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 PARIS	43.31.94.34
Dr. Dominique MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 PARIS	43.55.04.25
Mme Monique ROVET	41, avenue de Saint-Mandé - 75012 PARIS	46.28.13.41
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Don Calmet - 54000 NANCY	83.35.00.77

MEMBRES HONORAIRES

Professeur Bernardo ARENSBURG - Docteur André BERGE.- Madame Nicole BERRY
Professeur André BOURGUIGNON - Professeur Roland DORON - Madame Gabrielle DUCHESNE
Docteur Bernard JOLIVET - Madame le Docteur Marianne LAGACHE
Docteur Camille LAURIN - Docteur Arnaud LEVY